

Une hirondelle
ne fait pas le
printemps...

roman

Andrée Sauriol

1

... et pourtant, le printemps promettait d'être beau à Montréal, cette année-là.

Déjà mi-mars, quelques terrasses étaient ouvertes sur Saint-Denis. Ça faisait longtemps qu'on avait vu ça. En fait, on avait jamais vu ça. Changements climatiques, peut-être ? Qu'importe, il faisait beau et on en profitait.

Mais, comme il y a toujours un *mais* quelque part, se produisit alors un événement regrettable pour ne pas dire dramatique. Cela arriva un vendredi soir au restaurant Mezzeh, situé avenue du Parc, pas très loin du boulevard Saint-Joseph.

Atablée à l'intérieur, Leïla, une idole de la chanson, la coqueluche de la jeunesse canadienne et québécoise, fut prise de vomissements. Son compagnon eut à peine le temps de se précipiter vers elle qu'elle s'était écroulée.

Raide morte !?!

"Y a-t-il un médecin dans la salle, cria quelqu'un.

Non.

Sauf que, heureux hasard ... zut ! le terme est mal choisi. Disons plutôt coïncidence, le sergent-détective Léo Nguyen était à une table voisine avec sa nouvelle flamme, Ingrid Castonguay, un mannequin très en demande chez les couturiers québécois.

Ne faisant ni une ni deux, Nguyen se leva de table, produisit son badge et pris la direction des opérations. Après avoir écarté le compagnon de la chanteuse, lequel hurlait à vous crever les tympans, le détective s'approcha de la pauvre Leïla, tâta son pouls au cas où.

Rien à faire, elle était belle et bien morte.

Or quand on est sergent-déetective aux Crimes majeurs du SPVM, on a un sixième sens. Celui qui vous fait immédiat flairer que quelque chose ne tourne pas rond. Et ce sixième sens, le sergent-déetective Léo Nguyen l'avait, très développé.

Il eut vite fait de constater que la morte avait un drôle de teint. Pas vert comme on aurait pu le penser, mais violacé. Sans parler de la légère odeur d'amendes amères qui se dégageait du vomi.

Et ça ...

2

"Arrêt du cœur dû à un empoisonnement, probablement au cyanure. Mais je préfère attendre l'autopsie et le résultat des tests toxicologiques pour me prononcer de façon définitive, déclara Nora Gauvin, la pathologiste judiciaire, après un premier examen du corps.

Ainsi, elle confirmait les soupçons du sergent-détective Léo Nguyen lequel, de toute manière, n'avait pas hésité à déranger son chef à la maison pour le prévenir de ... Pouvait-on appeler ça un accident ou ... ? Qu'importe, il avait appelé le lieutenant-détective Alexandre Denis en renfort.

Quand il reçut l'appel, ce dernier s'apprêtait à se mettre à table. Avec les grands- parents Saintonge, Kim son épouse, Armande la nounou, Nicolas le fiston de quatorze ans, sa copine Noémie, Zoé et Chloé les jumelles.

Boulot oblige, il laissa tout en plan.

Eh oui, pour un officier de police, la conciliation travail/famille était une utopie. Mais seules les jumelles (qui n'avaient pas encore quatre ans) protestèrent quand leur père les quitta. Les autres avaient l'habitude et comprenaient. Ou faisaient mine de comprendre.

.....

Alexandre Denis faisait confiance au pif du sergent-détective Léo Nguyen. Si son collègue disait qu'il y avait quelque chose de louche, c'était qu'il y avait quelque chose de louche, point barre. Ce fut ainsi qu'il se pointa au Mezzeh avec quelques agents en uniformes.

Ce n'était pas la grande artillerie, mais quand même.

Bien entendu, Léo Nguyen avait fait fermer les portes du restaurant et interdit aux autres dîneurs de partir. C'était la procédure et personne n'y couperait.

Pas même le gros type, à la table du fond, qui gueulait comme un putois . Comment osait-on le retenir contre son gré ? Lui, Jean Thibodeau, président de la Caisse de Dépôt et de Placements.

Ben, il aurait été le pape que ça n'aurait rien changé du tout. La loi est la même pour tous. Désolé, monsieur Trucmuche !

La dépouille mise dans un sac à glissière et placée dans le fourgon en direction de l'Institut médico-légal, une enquête sommaire s'imposait. Et pendant que les agents en uniforme faisaient le tour des tables, prenaient les noms et adresses de tout le monde, Alexandre Denis et Léo Nguyen interrogeaient le compagnon de la chanteuse. L'homme avait cessé de hurler et maintenant, il secouait la tête comme quelqu'un qui n'arrive pas y croire.

Il s'appelait Scott Murphy et sa carte d'affaires indiquait qu'il était gérant d'artistes.

Trente -sept ans, mince et de taille moyenne, Murphy avait le look sport-chic à la mode. Cheveux bruns mi-longs, coupés 'tendances' et barbe d'un jour. Celle que les femmes sont censées trouver irrésistible. Il portait un jeans Ralph Lauren, un veston extra-ajusté, en laine cachemire, ouvert sur un polo Ralph Lauren, itou. Chaussures baskets, type sneakers de luxe.

Hélas, tout ce beau kit avait été éclaboussé par les vomissures de la chanteuse avant qu'elle ne s'écroule. Murphy semblait ne pas en être conscient tant il était sonné.

"Donc, vous étiez le gérant de Leïla ? insista le lieutenant.

"Yes ... gérant, nothing more ... J' suis pas son boyfriend. No way, man. She is... elle était lesbienne." Scott Murphy, un anglophone, faisait visiblement un effort pour parler français. Bravo ! Mais pourquoi éprouvait-il le besoin de spécifier que la chanteuse était lesbienne alors qu'on ne lui en demandait pas tant ? Le choc ou la défensive ? *Et /ou les deux ?*

"Que faisiez-vous ici avec elle ? poursuivit le lieutenant, impassible.

"Le studio d'enregistrement est juste à côté. On allait enregistrer des nouveaux hits, man."

"Des nouveaux hits ?"

Il était manifeste qu'Alexandre Denis ne faisait pas partie du public-cible de l'idole de la chanson. Si bien que Scott Murphy se chargea d'éclairer sa lanterne en se lançant, moitié en anglais, moitié en français, dans une description exhaustive de la montée fulgurante de la jeune chanteuse de vingt-deux ans.

Ayant appris beaucoup plus qu'il ne le souhaitait sur les préférences sexuelles et la carrière de Leïla, le lieutenant s'intéressa ensuite à son état de santé : "A-t-elle donné des signes de malaise pendant le repas ?"

"No way, man. C'est ça qui est le pire."

Le lieutenant avait envie de dire à Scott Murphy de cesser de l'appeler 'man'. Il n'était pas son pote après tout. Mais, pensa-t-il, ça doit être très *in* dans le monde de la musique pop. *Aucunes manières, ces gens -là...* : "Était-elle déprimée ?"

"No way, buster !"

Buster! C'était plus que ce qu'Alexandre Denis pouvait supporter :

"J'ai un titre qui se dit aussi bien en anglais qu'en français. Le mot c'est : lieutenant. Êtes-vous capable de le prononcer, monsieur Murphy ?"

"Sorry. I am ... je suis comme ça, moi, chummy."

"Oui, et bien pas moi. **Est-ce clair, monsieur Murphy ?**"

Le lieutenant était imposant : un gabarit d'athlète, 1 mètre 91 ou si vous préférez, six pieds 3 pouces. Quoiqu'il en soit, quand il haussait le ton, ses interlocuteurs n'avaient pas tellement le goût de le contredire. Scott Murphy, qui ne faisait qu'un mètre 78, s'empressa d'acquiescer :

"Crystal clear, lieut'nant."

"Bien. Donc je repose ma question, monsieur Murphy. Savez-vous si elle avait des problèmes de santé, soit physiques ou d'ordre psychologique ?"

"No man ... hem ... lieut'nant. She was in good shape. Always smiling, you know."

"En bonne forme et toujours souriante ... Au fait, quel est son patronyme ?"

"Son ... what ?"

"Son nom de famille."

"Oh ! family name. Farahani. Leïla Farahani, man ... heu ... lieut'nant."

Farahani n'étant pas un nom typiquement français, le lieutenant voulut en connaître l'origine.

L'autre précisa que Leïla Farahani était iranienne mais qu'elle s'était fait connaître uniquement par son prénom : "She didn't want people to call her by ... son ... heu ... nom de famille."

Elle ne voulait que les gens l'appellent Leïla Farahani. Un détail intéressant. Alexandre Denis fit signe à Léo Nguyen de le prendre en note.

Pendant que son chef procédait à un interrogatoire assez laborieux, Léo Nguyen prenait des notes sur un calepin qu'il avait sorti de sa poche comme un magicien sort un lapin de son chapeau. Professionnel en toutes circonstances, Nguyen ne se déplaçait jamais sans son calepin. Et ce, même quand il chantait la pomme à une nouvelle flamme comme c'était le cas ce soir-là.

"Avait-elle l'habitude de prendre un stimulant quelconque avant l'enregistrement ?"

"Noop, elle se dopait pas, lieut'nant."

"Vous en êtes certain, monsieur Murphy ?"

"Heu ... yes ... sure, lieut'nant."

"Mouais ..." Alexandre Denis désigna les reliefs du repas sur la table. "Vous aviez terminé ?"

"Yes, we were waiting for... le café et le bill ... le ... la facture."

"L'addition, vous voulez dire." Bien qu'il parla couramment l'anglais, le lieutenant continuait à s'adresser à son interlocuteur en français. Le style un peu trop familier de l'homme, "chummy" comme il disait, l'agaçait. Il se sentait sans indulgence : "Que faisiez-vous avant qu'elle ne s'écroule."

"I went to take a leak and when I came back, she ... was trowing up and ..."

"Vous êtes allé uriner et quand vous êtes revenu, elle vomissait, c'est bien ça ?"

Scott Murphy fit une grimace. Lui-même paraissant sur le point de rendre son repas et même plus : "It was horrible ... She ... she did' nt deserve that, you know."

Là, le lieutenant était d'accord avec Scott. Personne ne méritait ça.

Il continua avec d'autres questions.

Qu'avait mangé Leïla ? Et lui qu'avait-il mangé ? Pendant le repas, avaient-ils bu du vin, de la bière, de l'eau ? Que savait Scott Murphy de la vie privée de Leïla ? Était-elle au Québec depuis longtemps ? Des parents, des frères, des sœurs ? Des amis ? Et sa carrière, ça allait ?

Il apparut très vite que, mis à part la nationalité de la chanteuse, des détails sur son orientation sexuelle et sa carrière, Scott Murphy connaissait très peu de choses sur sa vie privée. Ou s'il en savait plus, préférerait ne pas en parler aux policiers.

Un comportement qui n'avait rien d'exceptionnel chez la plupart des témoins de morts suspectes. Les raisons étaient multiples : choc nerveux, crainte de s'impliquer, de salir la mémoire du défunt ou de la défunte. Dans certains cas, plus rares, peur de la police parce qu'on avait pas la conscience tranquille. Où se situait Scott Murphy dans ce spectre ?

Pour l'instant, le lieutenant l'ignorait.

Chose certaine, Murphy ne disait pas tout. Toutefois, voyant que le type ne parlerait pas davantage, il le laissa aller. Quitte à revenir à la charge éventuellement. Le gérant d'artistes était un peu trop 'chummy' à son goût mais, jusqu'à preuve du contraire, il avait l'air en règle.

3

Ensuite, les enquêteurs rencontrèrent le patron de l'établissement, Ali Bey Al-Dandachi, un sunnite d'origine syrienne. Ali Bey était un petit homme aux traits accusés qui le faisaient vaguement ressembler à un personnage de Tintin au Pays de l'Or noir. Lequel ? Le lieutenant ne se souvenait plus exactement. Mais était-ce bien nécessaire de s'en rappeler ? Ça n'était pas crucial.

Ali Bey Al-Dandachi avait les bras exagérément longs pour sa courte taille. Ça semblait l'embarrasser et il gesticulait sans arrêt. Il était flanqué de son chef cuisinier, Jean-Yves Dalpé, un québécois de souche, celui-là. Lui n'avait pas les bras trop longs mais il gesticulait beaucoup aussi.

Les deux hommes étaient bouleversés, ça se voyait et ça se concevait. Un peu beaucoup sur la défensive, cependant. "Impossible que ce soit la nourriture, clamaient-ils tous les deux.

Et jusqu'à un certain point, leur réaction se concevait également. En effet, personne parmi les autres clients n'était mort ni même légèrement incommodé par ce qu'on leur avait servi.

Le restaurateur connaissait-il Leïla ?

"Elle était une habituée du restaurant, répondit Ali Bey.

"Mais encore ? insista le lieutenant.

"Voulez- vous insinuer que parce qu'elle était d'origine iranienne, je devrais mieux la connaître ? protesta Ali Bey Al-Dandachi.

L'homme s'exprimait avec un très léger accent mais maniait suffisamment bien la langue française pour saupoudrer ses propos d'un chouïa d'ironie.

"Je n'insinue rien, monsieur Al Dandachi. Répondez à ma question s'il vous plaît. Connaissez-vous bien Leïla, répéta sèchement le lieutenant.

"Non, je ne la connaissais pas très bien. Mais j'échangeais toujours quelques mots avec elle, de la même manière que je le fais avec tous mes clients réguliers. D'ailleurs, ajouta-t-il en désignant Léo Nguyen, votre collègue qui vient chez-moi assez souvent peut en témoigner. J'aime bien faire un brin de causerie avec mes bons clients."

Léo Nguyen toussota mais confirma les dires du restaurateur. Semble-t-il qu' Ali Bey Al-Dandachi avait beaucoup d'entregent.

Pour l'instant, le lieutenant décida d'abandonner une ligne de questionnement qui ne menait nulle part. Il demanda plutôt à voir le menu du jour. Ali Bey Al-Dandachi, assez fier de l'avoir remis à sa place, le lui apporta. Non pas sur un plateau d'argent mais sur une très jolie soucoupe ornée d' arabesques.

... Chich barak(boulettes farcies) Kebbé ou Kebbeh (encore des boulettes farcies à la viande mais de formes allongées, celles-là.) Ragoût d'aubergines à la viande (Khoresht bademjan). Aussi, une cuisine plus continentale si l'on veut : brochettes diverses, salades mixtes, tartes aux fruits et gâteaux à la farine de manioc (une spécialité de la maison) moins continentale et plus nord-africaine. Bref, il y en avait à peu près pour tous les goûts.

Manioc, manioc ! Le lieutenant fronça les sourcils. Où avait-il lu que le manioc était ...?

Léo Nguyen, toujours sensible aux points d'interrogation qui se lisaient dans le regard de son chef, lui chuchota : "La farine de manioc contient du cyanure en faible quantité."

Mais, oui bien sûr ! Après avoir remercié son collègue d'un signe de tête, le lieutenant demanda quel dessert Leïla avait choisi.

On vérifia. La chanteuse avait effectivement choisi un gâteau à la farine de manioc.

"Vous en préparez régulièrement de ces gâteaux ? demanda Alexandre au chef-cuisinier.

"Oui, régulièrement. Et je n'ai jamais eu de plainte, si vous voulez tout savoir, lieutenant." Jean-Yves Dalpé paraissait insulté qu'on mette l'excellence de sa cuisine en doute.

Se pouvait-il que quelqu'un, dans les cuisines ou un serveur, ait pu saupoudrer une substance quelconque sur le gâteau destiné à la chanteuse ? Le lieutenant posa la question. Le restaurateur et le chef-cuisinier protestèrent avec véhémence.

Le personnel est trié sur le volet, dirent-ils en levant les yeux au ciel.

.....

Chatouilleux, ces deux-là, pensa Alexandre en s'apprêtant à aller interroger le personnel, supposément trié sur le volet.

Léo Nguyen lui toucha alors le bras : "Hem... lieutenant, je peux aller dire deux mots à mon amie ?" Le sergent-déetective indiquait la table où une très belle fille sirotait, l'air ennuyé, un thé à la menthe. C'était une fille qu'Alexandre Denis n'avait jamais vue avec Léo.

Il faut dire que les belles filles défilaient dans la vie de son collègue à un rythme étourdissant. Au bout d'une ou deux semaines, elles disparaissaient aussi vite qu'elles étaient apparues : "Mais oui, fais donc ça, Léo, soupira-t-il. Ton amie n'a pas l'air d'être très heureuse de sa soirée."

"Mouais ... je ne suis pas certain qu'elle voudra remettre ça, fit Nguyen vaguement inquiet.

Bien qu'il doutât que la déesse comprenne, le lieutenant souhaitait la meilleure des chances à son collègue : "Tu lui expliqueras Léo et ça va bien se passer, fit-il rassurant.

"Bon, j'y vais et je reviens tout de suite."

"OK et pendant que tu fais ça, j'appelle pour qu'on envoie des gens de l' Identification judiciaire. Ensuite, je vais commencer à questionner le personnel et les clients. Peut-être ont-ils remarqué quelque chose. On se sait jamais."

"Ouais... on ne sait jamais, lieutenant."

4

La mort d'une idole de la chanson dans un restaurant branché de la métropole ne passa pas inaperçue, on s'en doute bien. Tout ce qu'il y avait de chroniqueurs culturels en firent leurs choux gras. À la télé on repassait, en boucle, des extraits de ses spectacles. Aussi des vidéo clips. Et les radios faisaient jouer tous ses hits. Sans parler des commentaires sur les réseaux sociaux, évidemment.

Et pas tous flatteurs pour Leïla. Certains tenaient des propos carrément haineux et xénophobes. Les anti-ci et anti- ça s'en donnaient à cœur joie. Pitoyable, le niveau intellectuel d'un bon nombre de crétins. Bref, veut veut pas, la mort de la jeune femme était devenue l'affaire Leïla Farahani.

Conséquemment, l'affaire du lieutenant Denis et de son équipe d'enquête.

Suicide, meurtre ou simple accident ?

Ça n'était pas encore très clair. Sauf que clair ou pas, les ordres du commandant Brière étaient très clairs, eux : "Règle- moi ça au plus sacrant, avait-il signifié à Alexandre Denis lors d'un appel téléphonique assez déplaisant, merci.

Précisons que la courte période d'accalmie chez le commandant (suite à une semaine de ressourcement) était révolue. *Le bon management, une affaire de tact*, oublions ça. Chassez le naturel et il revient au galop. En eut-il encore douté, le lieutenant savait désormais à quoi s'en tenir.

Régler ça au plus sacrant, facile à dire mais beaucoup moins facile à faire. Sans preuve qu'il y ait eu homicide, sans mandats ni rien.

Toujours est-il qu'Alexandre Denis délégua Léo Nguyen pour assister à l'autopsie du corps de Leïla à sa place. Lui étant pris ailleurs. Il devait aller déposer en cour pour une histoire de meurtre datant de quelques mois. Au fond ça l'arrangeait.

Eh oui, le lieutenant préférait affronter une batterie d'avocats de la défense plutôt que de devoir se rendre à la morgue. Il détestait les autopsies. En fait, il n'aurait jamais fait un bon pathologiste. Il n'y avait jamais songé d'ailleurs.

N'empêche qu'Alexandre Denis était un homme méthodique. Si bien que pendant qu'il irait déposer en cour, il confia au sergent-détective Frank Régimbald la mission de fouiller le passé et le présent du sieur Ali Bey Al Dandachi et de son chef-cuisinier, Jean-Yves Dalpé.

Voyez-vous, quand on ne sait pas quoi et où chercher, on commence par le début. Or il se trouvait que le début avait pour décor le restaurant Mezzeh, propriété du dénommé Ali-Bey Al-Dandachi. Donc mis à part le fait qu'il ressemblait à un personnage de Tintin et qu'il aimait bien faire causette avec ses bons clients, qui était-il exactement ?

Bien entendu, Alexandre Denis n'avait rien contre le fait que le restaurateur ait de l'entregent mais, et il l'avait constaté à maintes reprises, l'entregent peut servir de paravent à des tendances beaucoup moins 'enveloppantes'. Et l'autre, le sieur Jean-Yves Dalpé ? Que faisait-il avant de confectionner des gâteaux à la farine de manioc ?

Le coup du grand chef- cuisinier offusqué, le lieutenant y avait plus ou moins cru. Et quand il avait questionné le personnel du restaurant, il n'avait pas appris grand-chose non plus. Ni sur les patrons, ni sur la victime, ni sur quoi que ce soit.

En gros, les quatre cuistots juraient : "qu'ils avaient d'autres chats à fouetter dans les cuisines que de surveiller ce qui se passait aux tables." Les six serveurs assuraient : "qu'ils n'avaient rien vu et qu'ils n'avaient pas saupoudré les plats de poudre de perlimpinpin."

D'autres chats à fouetter et poudre de perlimpinpin ! Réponses malheureuses, compte tenu du métier qu'ils exerçaient. Mais étant donné que lui-même essayait de leur tirer les vers du nez, le lieutenant aurait été malvenu de prendre leurs déclarations au pied de la lettre. Quand même, il vérifierait leurs alibis.

Et pour ce qui était de parler en mal de leurs patrons, ni les uns ni les autres ne l'avaient fait.

Bien au contraire. Ils étaient tous très satisfaits : "de la façon dont on les traitait".

Et en un sens, il eut été étonnant que le personnel émette la moindre critique quand les patrons les observaient du coin de l'oeil. Donc, la question demeurait. Al-Dandachi et Dalpé étaient-ils, oui ou non, aussi inoffensifs qu'on voulait le laisser croire ?

En bref, l'enquête sur la mort d'une jeune idole de la chanson débutait avec peu de moyens et sans savoir s'il y avait réellement eu meurtre et où on aboutirait. Si, bien sûr, il y avait quelque part où aboutir. Mais ça, ce n'était pas nouveau/ nouveau non plus.

5

Centre d'enquête, Crimes majeurs, salle de conférence,

Le lieutenant avait convoqué la réunion pour 9h00. Et tout le monde était à l'heure. Par ordre alphabétique : Chomsky, Garneau, Lambert, Nguyen, Régimbald, Sans-Souci, Thomas, Vandal.

Ce matin-là, il y avait de la fièvre dans la salle car on venait de recevoir le rapport d'autopsie ainsi que le rapport toxicologique dans le dossier Farahani. Normalement, le rapport de toxico prenait beaucoup plus de temps à être émis. Mais grâce à Lucie Gignac, 'le contact' du lieutenant au laboratoire de médecine légale, les tests avaient été faits rapidement.

À ce propos, Alexandre Denis n'offrit pas d'explication. Personne ne lui en demanda non plus. Tous savaient qu'il avait eu une aventure avec Lucie Gignac, après le décès de sa première épouse et avant de rencontrer Kim Lemelin. Et comme il n'appréciait pas qu'on parle de cet épisode, personne n'en parlait. Dans l'équipe, il y avait quelques sujets tabous. Celui-là en était un.

Cela dit, le rapport d'autopsie produit par Nora Gauvin, la pathologiste judiciaire, parlait de choc anaphylactique, d'intoxication mortelle, de détérioration fulgurante des tissus intra-machin, etc ... À part ce constat terrifiant, le corps ne présentait aucun signe de violence ou marques d'injections. Meurtre ou suicide ? Nora Gauvin ne concluait ni dans un sens ni dans l'autre.

Par ailleurs, le rapport toxicologique, lui, confirmait la présence de quelques substances illicites et d'une bonne quantité de cyanure dans le sang de la chanteuse.

Question : Comment Leïla Farahani avait-elle pu ingérer du cyanure en quantité suffisante pour provoquer sa mort ? Le gâteau à la farine de manioc était-il le seul responsable du décès ?

Réponse : Non.

La raison en était que : des tests réalisés sur les gâteaux (ceux qui n'avaient pas été consommés le soir fatidique) démontraient que la farine utilisée ne contenait qu'une infime trace de cyanure. Certainement pas assez pour provoquer la détérioration fulgurante des tissus intra-machin, les vomissements, le choc anaphylactique et l'arrêt du cœur.

Conclusion : il y en avait ailleurs.

Et cet ailleurs, c'était dans trois capsules de méthamphétamine (speed) découvertes dans le sac à mains de Leïla. Trois capsules additionnées de cyanure. Le reste des capsules trouvées dans le flacon était tout simplement du bon vieux speed.

Que pouvait-on en déduire ? Au moins, une chose . Contrairement à ce qu'avait affirmé son gérant Scott Murphy, Leïla se droguait. Pas depuis longtemps si l'on se fiait au rapport d'autopsie.

"Peut-être que Murphy l'ignorait, hasarda Régimbald.

"Ouais... peut-être, rétorqua le lieutenant peu convaincu. "Quoiqu'il en soit, ajouta-t-il, elle a avalé deux capsules de speed juste avant de se mettre à vomir. C'était, je dois le préciser, pendant que Scott Murphy était aux toilettes. Un client du restaurant confirme qu'il l'a vue les prendre."

"Donc le cyanure dans les capsules de speed couplé à la trace de cyanure dans le gâteau à la farine de manioc aurait provoqué la mort de Leïla ? demanda Marie Garneau.

"Je ne le pense pas, Marie. Le rapport toxicologique fait état d'une quantité suffisante de cyanure dans les capsules pour provoquer une mort quasi instantanée. Pas besoin du gâteau pour compléter le travail."

"Ce qui veut aussi dire que nous avons affaire à de la drogue trafiquée."

"Exact, Lambert. D'habitude, cette drogue de synthèse ne contient pas de cyanure ... Bien que le reste des composantes n'est pas négligeable non plus. Du vrai poison !" Pour illustrer ce propos, rien de tel qu'un tableau explicatif. Le lieutenant s'approcha alors de la traditionnelle feuille blanche scotchée au mur et y inscrivit la liste des ingrédients que lui avait fournie Lucie Gignac.

Éphédrine, acétone, alcool isopropylique (alcool à friction), éther, acide sulfurique, caféine.

"Et quelques autres substances dont je vous épargnerai la nomenclature. Ajoutez-y du cyanure et vous verrez ce que ça donne, conclut-il.

Un silence éloquent accueillit ses paroles.

"Bon, vous comprenez tous que cette affaire ne sera pas simple. Je suggère donc qu'on aille s'approvisionner en caféine ... sans cyanure de préférence. Je ne sais pas pour vous mais moi, je préfère prendre mon café noir, fit le lieutenant pince sans rire.

S'approvisionner en caféine signifiait qu'on s'enlignait pour une longue séance de remueméninges et ... Non, il n'y avait pas de quoi rire.

6

Ils revinrent avec leurs cafés 'sans cyanure ajouté' et la séance reprit.

"Pas de doute, c'est un homicide, affirma le sergent-détective Dave Sans-Souci.

C'était comme qui dirait, une évidence ... évidente.

"On peut aussi parler de modification d'un produit illégal, de bidouillage, de traficotage, de... Et encore, nous devons prouver l'intention de donner la mort. À moins que ..." Le lieutenant s'arrêta, pensif. Sans-Souci le relança : "À moins qu'on ait affaire à une histoire comme celle des gélules de Tylnol additionnées de cyanure qui ont semé la panique aux États-Unis dans les années 80."

Pour les références historiques, on pouvait toujours compter sur Sans-Souci, un fana d'histoire. Là, c'était l'histoire avec un petit *h*. Imaginez ce que ça donnait quand il se lançait dans l'histoire avec un grand H ! Or des références historiques, avec ou sans grand H, le lieutenant en avait lui aussi . Si bien qu'il renchérit : "C'est arrivé à deux reprises. La première fois en 1982, sept personnes tuées. Crime non élucidé. La deuxième fois, trois ans et demi plus tard, une jeune femme en est morte et ... "

"Et si on avait affaire à un maniaque comme c'était le cas à l'époque ? insista Sans-Souci.

"Un type qui s'en prendrait à des consommateurs de speed ? J'en doute Dave."

"Heu lieutenant ... et si Leïla avait tout simplement décidé d'en finir avec la vie ? Peut-être que la gloire lui pesait. Elle ne serait pas la première idole de la chanson à le faire, avança Liliane Thomas

"De cette manière-là ! Il me semble que quand on veut se suicider, il y a des moyens hem ... moins salissants pour le faire, disons-le comme ça, ricana le lieutenant.

"Des moyens moins salissants, fit Liliane en fronçant les sourcils. La détective n'avait pas le sens de l'humour très développé. En tout cas, pas cet humour-là.

L'humour noir étant une pratique courante chez les flics, Alexandre Denis s'y adonnait de temps en temps. Cette fois, c'était une de trop : "D'accord, c'était complètement nul, reconnut-il. "Ce que je veux dire, c'est que je ne crois pas à la thèse du suicide. Est-ce que la formule te convient mieux, ma chère Liliane ?"

"Ça peut aller, concéda Liliane du bout des lèvres.

Jugeant l'incident clos, le lieutenant redevint sérieux : "Bon, soyons clairs, nous avons maintenant le 'comment' de la mort de Leïla, ce que nous n'avons pas c'est le pourquoi et le qui."

Ouais ... le pourquoi et le qui ?

Qui en voulait suffisamment à Leïla pour lui jouer un aussi sale tour ?

.....

En fait, les enquêteurs en savaient un peu plus sur la chanteuse. L'iranienne Leïla Farahani était née dans une famille musulmane de confession chiite. Elle chantait depuis trois ans et rapidement, elle était devenue l'idole de toute une génération. Celle des 15/25 ans.

Ses vidéo clips la montraient se déhanchant et sautillant dans tous les sens. Une belle fille avec une voix exceptionnelle. Décolletés plongeants, jupettes aux fesses, jambes bien galbées perchées sur des souliers à talons très hauts. Bref, tout ce qu'il est préférable de ne pas faire et ne pas porter quand on est musulmane de confession chiite. Déjà, ça partait mal. Mais ce n'était pas tout.

Elle ouvrait ses spectacles en se moquant des intégristes musulmans. De plus, elle avait enregistré une publicité pour l'industrie du porc. Laquelle publicité passait régulièrement à la télé aux heures de grande écoute. Or l'islam interdit la consommation du porc. On doit manger *hallal* quand on est musulman. Provocante.

"Vous voyez où je veux en venir, fit Alexandre Denis.

"J' suis d'accord avec vous, lieutenant. Ça serait étonnant qu'elle se soit suicidée. Et je ne crois pas qu'on ait affaire à un maniaque non plus."

Celui qui venait d'appuyer le lieutenant, c'était Jérôme Vandal, le nouvel arrivé dans l'équipe. Enfin moins nouveau qu'il y a cinq mois mais un peu nouveau quand même. Quoique lentement mais sûrement, Vandal se taillait la place qui lui revenait.

Ses connaissances en économie étaient fort utiles. De plus, il était de commerce agréable, pas feignant, toujours prêt à aider les autres, très calme. Et il avait un excellent jugement. Surtout quand il était du même avis que son chef. Le lieutenant lui sourit : "Justement Vandal, tu vas t'intéresser aux laboratoires clandestins. Combien y en a-t-il dans la région. Leurs spécialités, qui les opère, comment s'écoule le stock, la clientèle etc ..."

C'était une très grosse commande. Mais ça en prenait beaucoup plus pour effrayer l'intrépide Jérôme Vandal : "Okidoki, lieutenant, fit-il enthousiaste.

"Et comme d'habitude, tu vas faire équipe avec Liliane. Je suis certain, qu'à vous deux, vous allez nous dégoter des détails intéressants." Courte pause : "Et je ne veux pas savoir comment vous y prendrez." Clin d'oeil.

"Cool, s'exclama Vandal.

Liliane Thomas hocha la tête en signe d'assentiment mais ne dit pas "cool". La précieuse Liliane se targuait de parler un français impeccable. Donc pas de "cool" ou de, "oh yeah" et sûrement pas de "okidoki" pour elle. Et pourtant, Liliane et Jérôme travaillaient bien ensembles.

Dans une équipe, trouver des tandems parfaits n'était pas facile mais celui-là fonctionnait à merveille. Pourquoi ? Et bien, il se trouvait que la précieuse Liliane et le très cool Jérôme avaient un point en commun : le directeur des Caisses d'économie du Peuple, Florian Bégin et ... mari de Liliane.

Les deux hommes s'étaient rencontrés lors d'une enquête quand Vandal bossait aux Crimes économiques et avaient sympathisé. Une solidarité entre économistes, quoi ! Ceci expliquant cela, le duo Liliane/Jérôme était, comme qui dirait, une formule gagnante. Tout comme l'était le duo Marie Garneau/ GuyLambert, des amis de longue date. Le lieutenant se tourna vers eux :

"Vous deux, vous allez vous occuper de la famille Farahani."

La famille de Leïla, c'était le père, la mère et deux frères cadets. Ils habitaient Gatineau. Quatre musulmans pratiquants. Des gens avec lesquels Leïla avait coupé les ponts.

N'empêche que le père était venu à Montréal identifier le cadavre de sa fille. Et aux dires des témoins de la scène, monsieur Farahani pleurait à chaudes larmes. Comme quoi on peut être musulman pratiquant et pleurer un être cher et ce, même si l'être cher vous a renié. Le deuil est universel.

Mais pensons-y deux secondes : musulman ou pas, on peut très bien avoir tué quelqu'un et le regretter ensuite, pas vrai ! Et les autres membres de la famille, eux ?

Puisqu'il fallait que quelqu'un le fasse, le lieutenant se porta volontaire pour poser la question : "Et la mère et les deux frères cadets ? Se pourrait -ils qu'ils aient des fréquentations douteuses ? Comme l'imam Kabdi ou un intégriste du même genre ?"

"Ah ! vous pensez que ... ?"

"Je ne pense rien pour l'instant, Lambert. Mais rappelons-nous l'histoire de la famille Shafia à Toronto. Les trois filles assassinées. Le père, la mère et le frère ont été condamnés pour les meurtres. Alors, tout est possible. La charia et tout le bataclan."

Le lieutenant prit une gorgée de café sans cyanure ajouté : "Nous devons aussi envisager d'autres hypothèses. Exemple : les gens de l'extrême- droite. On en a de plus en plus de ces groupes qui n'aiment pas beaucoup les immigrants. Et ils ne se gênent pas pour le crier haut et fort."

"Sur les réseaux sociaux, il y a même des gens qui se réjouissent de la mort de Leïla en termes qui font frémir. C'est atroce, déplora Marie Garneau.

"Horrible, mais c'est comme ça ... On a même des loups solitaires. Pensons à cet étudiant qui a tué six personnes dans une mosquée de Québec. Crime prémédité. Le type était connu pour ses idées ultranationalistes. Se proclamait anti-musulman et anti-féministe. Donc..." Alexandre Denis fut interrompu par Judith Chomsky qui se mourait d'envie d'intervenir depuis le début :

"Quant à nous perdre en conjectures, persifla-t-elle, pourquoi ne pas nous intéresser aux végétaliens." *Oh boy !* Tous les regards se tournèrent vers elle.

"Il n'y pas longtemps, continua-t-elle sur le même ton, ils ont fracassé la devanture d'une boucherie ... Ils en voulaient peut-être à Leïla pour la publicité sur la viande porc."

Judith Chomsky était une excellente détective mais quand elle se mettait à faire la mauvaise tête, il fallait tout de suite la ramener à l'ordre. Sinon c'était l'escalade et on n'en sortait pas indemne.

"Très drôle Judith, rétorqua le lieutenant. En attendant, si tu n'as rien de mieux à faire, fais-moi plaisir et donne un coup de main à Sans-Souci qui en a bien besoin. Pas vrai Dave ?"

"Ouais ... ça ne serait pas de refus, approuva Sans-Souci lequel avait hérité d'un dossier assez complexe pour ne pas dire très compliqué.

Il s'agissait d'un homme blanc dans la vingtaine qui avait été découvert la gorge tranchée dans une ruelle du centre-ville. Bon, pour un flic aux Homicides, des gorges tranchées c'était assez banal somme toute. L'ennui avec ce macchabée-là ?

On ne savait pas qui il était ni d'où il venait. Un John Doe, comme on dit en anglais. Ou si vous tenez à une traduction française : monsieur X, monsieur Untel ou encore Tartampion. L'homme n'avait rien sur lui qui puisse aider à l'identifier. Pas même une montre ou un téléphone cellulaire. Son jeans et son veston ne portaient pas d'étiquette. La seule certitude qu'on avait à son sujet, c'était qu'il gisait à la morgue, une croix gammée tatouée sur la poitrine.

"Bon d'accord, je sens que tu n'attends que moi, Dave, pour résoudre le mystère, fit Judith Chomsky étonnamment bonne joueuse pour une fois.

C'était l'heure du lunch. On commanda du poulet frit et des boissons gazeuses. Personne n'insista pour commander 'végétalien'. Une seule concession : la salade chou.

7

Pendant qu'on se sustentait, la réunion se poursuivit autour d'une table jonchée de cartons, d'os de poulet et de canettes de boissons gazeuses.

C'était maintenant au tour de Frank Régimbald de faire rapport et semble-t-il que, contrairement à ses collègues, lui avait réellement des choses à dire. En effet, comme le lieutenant le lui avait demandé, il s'était penché sur les profils du restaurateur Ali Bey Al-Dandachi et de son chef cuisinier Jean-Yves Dalpé.

Ali Bey Al Dandachi étant sunnite et la victime Leïla Faharani chiite, il y avait là matière à réflexion. Nul besoin d'être un spécialiste du Moyen-Orient pour savoir que les sunnites et les chiites ne faisaient pas bon ménage. Et si, par malheur on l'ignorait et ben, on avait qu'à googler : sunnites/chiites sur l' Internet. Et l'on pouvait tout apprendre sur la scission de ces deux courants de l'islam. Laquelle, scission, remontait à la mort du prophète Mahomet en 1632.

Frank Régimbald, un pragmatique, ne se lança pas dans une description exhaustive du fameux schisme. On lui en sut gré.

Il ouvrit simplement son i pad et se mit à lire à voix haute :

"Al Dandachi est né en Syrie. À 26 ans il débarque à Paris où il travaille comme chauffeur de taxi pendant quelques années. Il arrive à Montréal à l'âge de 34 ans. Là, il devient serveur chez Giovanni où il fait la rencontre de Jean-Yves Dalpé, lequel sortait de l' École d'Hôtellerie avec un diplôme en poche. Quelques mois plus tard, les deux hommes décident de se lancer dans la restauration. C'est à ce moment-là qu'ils ouvrent le Mezzeh."

"Ils sont copropriétaires ?"

"Exact, lieutenant."

Lire à voix haute ça donne soif. Régimbald prit une gorgée de boisson gazeuse : "Au début le restaurant fonctionnait à perte mais peu à peu, grâce à quelques articles de journaux très flatteurs, le chiffre d'affaires a augmenté. Ils ont recruté du personnel et maintenant, il faut réserver avant d' y aller."

"Tant mieux pour eux, mais à part ça ?"

"J'y viens, lieutenant."

À voir l'air de Régimbald, on sentait qu'il réservait le meilleur pour la fin : "Il y a des années, Al Dandachi s'est converti au catholicisme."

"Hein !"

"Et ben oui ... par amour pour les beaux yeux de Jean-Yves Dalpé son chef-cuisinier et copropriétaire. Le couple habite un appartement au-dessus du restaurant. Les deux hommes sont très estimés par les gens du quartier. On m'a dit, qu'une fois par semaine, ils vont porter des plats concoctés par Jean-Yves aux pauvres de la paroisse. Gratuitement en plus !"

Régimbald revint à ses notes : "Ils vont à la messe tous les dimanches, n'ont aucune dette et paient leurs impôts. Pas d'infraction au code de la route ... Deux bons citoyens ... Selon moi, ils sont blancs comme neige, lieutenant."

"Personne n'est blanc comme neige, Régimbald. Mais je te l'accorde, au vu de ce que tu viens de nous raconter, il est difficile d'imaginer que les deux hommes s'en soient pris à une jeune chanteuse et une bonne cliente en plus ... Bon, fichons-leur la paix pour l'instant, déclara Alexandre Denis.

Là-dessus, Léo Nguyen intervint : "Heu ... doit-on faire un suivi avec le personnel du restaurant ? Peut-être qu'eux sont dans le coup ?" Nguyen estimait qu'il avait tout de même son mot à dire dans l'affaire Leïla Farahani puisqu'il était aux premières loges quand elle avait rendu l'âme avec le contenu de ses intestins, de sa vessie et de son estomac. Cynique mais vrai . Il n'y a aucune dignité dans la mort. Surtout quand on avale du cyanure.

"Je m'en suis chargé, Léo, fit le lieutenant. "Leurs feuilles de route sont impeccables. Aucun délit, aucune contravention, rien qui puisse les relier de près ou de loin à un trafic de drogues illicites. Et rien à voir avec une idole de la chanson qu'elle soit chiite ou non."

"Bon ... dans ce cas, il y a son gérant Scott Murphy ?"

"Je me propose d'aller faire un tour à son bureau demain après-midi, histoire de voir s'il se remet de ses émotions. Et je t'invite à m'accompagner, si bien sûr, tu es libre, Léo ? "

"Comment refuser pareille invitation, lieutenant, fit Nguyen en souriant.

"Et pour les groupes d'extrême-droite, qu'est-ce qu'on fait, lieutenant ? s'enquit Judith Chomsky.

"Peut-être qu'en enquêtant sur le John Doe à la croix gammée, toi et Sans-Souci, vous trouverez un lien avec l'affaire Leïla Farahani, qui sait ? Avec un tatouage semblable, le type était peut-être un sympathisant d'un de ses groupes-là."

"Quel pouvoir de déduction ! Je suis littéralement soufflée, ricana la policière.

Cette fois, Alexandre Denis ne se donna pas la peine de relever la pique.

Et avant que Judith ait le temps d'en ajouter une couche : "Quand on aura le mandat pour fouiller l'appartement de Leïla, dit-il, on en saura davantage. Comme de connaître ses occupations en dehors du show business. Également, ses fréquentations."

"Ouais ... Si elle avait quelqu'un dans sa vie, la ou les personnes ne sont pas très pressées de se manifester. Bizarre, quand même, remarqua Sans-Souci.

"Assez bizarre en effet, fit pensivement le lieutenant.

Et ce fut ainsi que l'enquête sur la mort de Leïla Farahani débuta pour de vrai.

8

Quand le lieutenant rentra chez-lui, la tête encore pleine de questions, Kim et les grands-parents Saintonge prenaient l'apéro au salon. Et comme c'était souvent le cas, Kim les avait invités à rester pour le repas du soir. Les Lemelin-Denis et les Saintonge étant voisins, pourquoi se priver d'une agréable soirée en compagnie des gens qu'on aime. D'autant qu'avec les Saintonge, pas de fla fla inutile.

À l'arrivée de leur père, les jumelles qui folâtraient sur le tapis avec Fusain le chat et Horace le chien, se ruèrent sur lui. Elles l'adoraient. Plus tard, à l'adolescence, peut-être le trouveraient-elles dépassé, ringard, mais pour l'instant, il était leur héros. En caressant les deux têtes blondes, Alexandre oublia sa fatigue.

Pendant ce temps, Nicolas, le fiston, Noémie, sa 'blonde', Zach et Loïc (les deux autres membres de son 'band') faisaient des gammes au sous-sol. Ça s'entendait et surtout, ça vibrait.

Au début, le lieutenant avait regretté d'avoir équipé son fiston d'un synthétiseur, de cymbales et de tout le bazar. Maintenant, il en avait pris son parti. Valait mieux supporter le bruit et savoir les ados en sécurité que de se demander constamment où ils pouvaient bien être. Et jusqu'à présent, le système fonctionnait. *Pourvu que ça dure ...*

Alexandre déposa ses fillettes par terre, se servit un verre et alla s'asseoir avec les adultes. Très vite, la conversation porta sur les sujets de l'heure. Comment y échapper avec une animatrice d'émission d'affaires publiques dans la famille. Quoique, il n'y avait pas que Kim qui s'intéressait aux actualités. Louise, Arthur et Alexandre se faisaient, eux aussi, un devoir d'être renseignés.

Si l'on voulait se maintenir à flots dans un monde où tout allait très vite, impossible de faire autrement. Et puis, mourir idiots n'étaient pas dans leurs gènes. Voilà.

Il fut d'abord question des déclarations, aussi incendiaires que controversées, du drôle de coco, récemment élu à la présidence des États-Unis. Un pays de plus en plus divisé. Un pays où pratiquement tout le monde possédait une arme à feu. Où les tueries de masse se multipliaient et les ventes d'armes aussi. Avec la complicité de la National Rifle Association, l'un des plus puissants lobbys aux U.S.A.

"Navrant, déplora Kim en secouant la tête. Les autres étaient d'accord. C'était navrant.

Après, on parla des essais nucléaires en Corée du Nord. Là aussi, il y avait un président complètement zinzin. Puis il fut question de la Russie, de la Chine, de la Syrie, de la Turquie ... Quand ils eurent épuisé tous ces 'joyeux sujets', ils en vinrent à parler du projet de loi sur la légalisation du cannabis au Canada. Une promesse électorale faite par un PM "très cool et aussi populaire qu'une rock star" disait-on de lui. Néanmoins, certains trouvaient qu'il manquait de substance.

Kim, Louise, Arthur et Alexandre en étaient.

Bon cela dit, le projet de loi ne faisait pas que des heureux. Beaucoup craignaient les abus. Et l'âge légal : 18,19, 20, 21 ans ? Et la santé publique dans tout ça, hein ?

"Les sondages font état d'un bon nombre de québécois qui sont contre la légalisation, fit Kim. Et est-ce que ça empêchera les motards criminalisés de continuer à en faire le trafic, j'en doute."

"Entièrement d'accord avec toi. Ils ne vont pas abandonner un commerce aussi lucratif, déclara Alexandre en ricanant." "Ils vont s'adapter au marché, baisser leurs prix ... Sans oublier, le cannabis de synthèse encore plus fort. Non, ils ne seront pas mal pris du tout, j'en sûr."

"Au Colorado, enchaîna Kim, où la marijuana est légale depuis 2012 et la vente réglementée depuis 2014, le marché noir est en expansion, semble-t-il."

"Dites donc vous deux, nota Louise, le projet de loi n'a pas l'air de vous emballer."

"Nous sommes dubitatifs, fit le lieutenant.

"N'est-ce pas Baudelaire qui disait ... "pour rendre son peuple docile, un gouvernement n'a qu'à permettre l'usage du haschich, intervint Arthur Saintonge.

Le notaire, un érudit, pouvait citer à peu près tous les grands auteurs. Il le faisait rarement. Uniquement, quand il jugeait la citation appropriée. Celle-là l'était sans conteste.

Kim sourit : "Baudelaire ? On vous croit sur parole, Arthur. "D'ailleurs, la plupart des initiatives de ce PM -là sont sujettes à caution. Exemple : son projet de pipeline. Pfff ... pour quelqu'un qui se prétend écolo, on repassera. Et puis ... ce n'est pas parce qu'on se déguise en maharaja en Inde, en cheikh en Arabie Saoudite, en mandarin en Chine et qu'on porte un sombrero au Mexique, que ça fait de vous un fin stratège en politique internationale, gouailla-elle.

Le voyage en Inde avait été un flop en dépit des costumes folkloriques. La Chine, l'Arabie saoudite et le Mexique n'étaient qu'un ajout pour souligner le côté "m'as-tu-vu" du PM. En ondes, Kim avait un devoir de réserve, mais en privé, wow ! Les autres rigolèrent.

Ouais ... Casser du sucre sur le dos de "ces malades qui nous gouvernent", ça défoule !

"Puisqu'on parle de cannabis, fit Louise, la première à reprendre son sérieux, il paraît que la jeune chanteuse qui vient de mourir est décédée d'une surdose de drogues. Du moins c'est la rumeur qui court. Est-ce vrai Alexandre ?"

La rumeur et ben oui, la rumeur ! S'il était agacé qu'on ramène son enquête sur le tapis, le lieutenant ne le montra pas. Après tout, la mort de Leïla était aussi dans 'l'air du temps'. Et puis il avait un peu perdu de sa réticence à parler boulot avec les siens. Cette fois, il décida d'y aller à fond : "En effet, elle se droguait, répondit-il en se raclant la gorge. "Le soir de son décès, elle a avalé deux capsules de méthamphétamine auxquelles avait été ajouté du cyanure ..."

Bang ! Plus personne ne riait.

"Donc, c'est un homicide, fit Kim.

"La conclusion du rapport d'autopsie n'est pas claire. Mais oui ... on pense que c'est un meurtre."

"Une musulmane qui se produit en spectacle à demi-nue et qui dénonce les excès de l'intégrisme islamique, ça fait plutôt mauvais genre aux yeux de certains extrémistes, non ?"

"Tu n'as pas tort, Kim."

"Et sa publicité pour l'industrie du porc ... La pauvre Leïla courait à sa perte."

"Ah ça, on peut le dire ! ... Mais il nous faut peut-être chercher ailleurs aussi. Le succès phénoménal de Leïla Farahani, une iranienne, devait en agacer plus d'un."

"À qui penses-tu, Alexandre ? demanda Louise.

"Aux groupes d'extrême-droite, par exemple. On en a quelques-uns ici. Et ils ne se gênent pas pour s'exprimer ... La xénophobie existe au Québec, il faut en convenir. "

"Incidemment, fit Kim, avec mon équipe, on prépare une émission spéciale sur la montée de l'extrême-droite au Québec. Le panel est déjà choisi et ..."

"Ah ! excellent, s'écria le lieutenant."Vas-tu pouvoir me refiler quelques bons tuyaux ?"

"Pourquoi pas, mais après la diffusion. Pas avant, le taquina Kim.

"D'accord, d'accord, j'ai compris, rétorqua Alexandre en souriant.

Le flic et la journaliste enquêtaient chacun à leur manière. Et parfois leurs enquêtes se recoupaient. Kim ne dévoilerait pas ses sources, ça, le lieutenant le savait. Mais il savait aussi que sa tendre moitié 'oublierait' - avant la diffusion du reportage, par hasard et à son intention - la copie d'un document avec quelques précieuses indications. Cela s'appelait, être unis pour le meilleur et pour le pire. Les Lemelin - Denis étaient un couple uni.

"Hem ... intervint Arthur Saintonge, est-ce que tu connais la situation financière de Leïla Farahani, Alexandre ?"

"Pas encore Arthur, mais ça viendra avec les mandats de perquisition. Nous pourrions fouiller son appartement, aller dans son compte en banque, son ordinateur et tout le reste."

"Elle était bien jeune mais elle devait gagner pas mal d'argent. Les spectacles, les vidéo clips, la publicité pour l'industrie du porc, tout cela rapporte beaucoup. Peut-être avait-elle des placements, fait un testament ?"

"Ah ! je reconnais bien là, mon 'homme' à la Chambre des notaires, s'exclama Alexandre.

C'était, là aussi, une petite joute à laquelle il se livrait avec le notaire Saintonge. Lors d'enquêtes précédentes, Arthur lui avait fourni de précieux renseignements et avec son air de ne pas en avoir l'air, il lui offrait à nouveau son aide : "Tu permets que je me renseigne auprès de mes collègues ?"

"Mais ... je n'ai rien à vous permettre, Arthur, fit le lieutenant avec un clin d'oeil. Je ... "

Il fut interrompu par l'arrivée d' Armande, nounou et cuisinière en résidence. Elle venait annoncer que le repas était prêt. Et quand Armande disait que "c'était prêt", il fallait obéir. De toute manière, ça n'était pas bien difficile. La maison embaumait le bœuf braisé et le pain chaud.

Les adultes se levèrent d'un bond. Les jumelles délaissèrent le chien et le chat et comme par miracle, les quatre ados remontèrent du sous-sol en courant. Noémie, Zach et Loïc restaient pour le repas eux aussi. Les Lemelin-Denis aimaient bien avoir de la compagnie. Heureusement, plusieurs bouches de plus à nourrir ne faisaient pas peur à la vaillante Armande. Même un soir de semaine.

Au repas, on ne reparla pas de l'enquête sur la mort de Leïla Farahani.

D'abord, ça ne se faisait pas devant les jumelles beaucoup trop jeunes pour comprendre. Quant aux ados, ils étaient au courant pour Leïla. Mais comme ils se targuaient de "faire de la musique alternative", ils n'avaient jamais été fans de son style "trop pop". Certes, le décès prématuré de la chanteuse les avait étonnés. Mais ça n'avait pas ébranlé la certitude qu'ils avaient de vivre longtemps et d'atteindre la gloire. Heureuse et insouciante jeunesse.

Et puis , parler de cyanure en mangeant aurait coupé l'appétit à tout le monde. Armande en aurait sûrement fait une maladie. N'empêche que ce soir-là, le lieutenant avait recruté deux 'indics' .

Kim, avec son documentaire sur l'extrême- droite au Québec et le notaire Saintonge, avec les secrets 'enfouis' à la Chambre des notaires. Avec ces deux-là, il était quasiment assuré d'obtenir des résultats rapides et pertinents. Pas mal, quand même, pour un soir de semaine !

9

14h00. le lendemain.

Alexandre Denis et son collègue Léo Nguyen roulaient en direction du bureau de Scott Murphy. Pendant qu'au volant, le lieutenant manoeuvrait pour éviter les cônes oranges et les trous dans la chaussée, Nguyen, joyeux, insouciant, parlait de tout et de rien.

À un moment, il en plaça une assez drôle au sujet de la nouvelle administration municipale, laquelle, pas plus que les précédentes, ne réussissait à régler les problèmes de circulation et à lutter contre ce qu'il appelait le 'syndrome' du nid-de-poule :

"Plus ça change plus c'est pareil, pas vrai, lieutenant ?"

"Ouais, en effet ! ... Dis donc Léo, c'est la grande forme aujourd'hui ?" Alexandre Denis avait noté l'euphorie dans le voix de son collègue : "J'imagine, dit-il en souriant, que ça c'est bien passé avec la copine qui t'accompagnait au Mezzeh le soir de ... ?

"Elle ? Non, c'est fini. Elle n'a rien voulu entendre et franchement, c'est pas plus mal."

"Ah, bon ! ... Et bien, une de perdue dix de retrouvées comme on dit, non ?"

"Heu ... pas dix, lieutenant, juste une. La bonne je crois, fit Léo les yeux pétillants.

Quand Nguyen s'était joint à l'équipe d'Alexandre Denis, il avait vingt-six ans et était fiancé. Suite à une mission d'infiltration très difficile, il avait eu un épisode dépressif et sa fiancée l'avait quitté. Si bien qu'après, Léo s'était lancé dans une série d'aventures amoureuses sans lendemain.

Se pouvait-il qu'il ait enfin trouvé quelqu'un de sérieux ? Le lieutenant ne formula pas sa question. Il attendit.

"Oui, je... c'est Nora Gauvin."

"Nora Gauvin, la pathologiste ?"

"Oui. Et en passant lieutenant, merci de m'avoir permis d' assister à l'autopsie de Leïla Farahani.

C'est à ce moment-là qu'on a fait plus ample connaissance et que ..."

Alexandre émit un sifflement : "Félicitations, Nguyen !"

"Et puis, elle est du métier. Enfin c'est tout comme, elle sait ce que c'est que de ... "

"Eh ben, voilà ! Les atomes crochus, c'est important dans une relation amoureuse."

"Vous en savez quelque chose, vous lieutenant. Votre épouse comprend, elle. Chaque fois que je vous vois ensemble, vous avez l'air tellement heureux tous les deux !"

"Le bonheur, ça se cultive Léo, déclara Alexandre tout en pensant ... *Oui, ça se cultive et ça n'est pas toujours facile ...*

"Je comprends maintenant. Ça m'a pris du temps mais ..."

"Il n'est jamais trop tard pour bien faire, pas vrai, Léo ?"

Léo Nguyen sourit béatement : "Jamais trop tard, en effet !"

Le sujet était clos. Nul besoin d'épiloguer, ils s'étaient tout dit en quelques phrases, assez convenues, il faut l'admettre. De toute manière, ils étaient arrivés à destination. Le lieutenant gara la voiture et les deux hommes se dirigèrent vers l'immeuble. En fait, le bureau de Scott Murphy était situé juste au-dessus du studio d'enregistrement, pas très loin du Mezzeh d'ailleurs.

En montant l'escalier, les deux flics croisèrent une jeune fille, mignonne et très court vêtue. Elle mâchait de la gomme et avait des écouteurs sur la tête. Le son était si fort que, quand elle passa près d'eux (en les ignorant), ils entendirent la musique. Enfin, musique n'était peut-être pas le bon mot. C'était du bruit en tout cas.

Arrivés à la porte, ils virent qu'elle était entrouverte : "Il y a quelqu'un ? s'enquit le lieutenant.

Du fond du couloir, Scott Murphy, cria : "Coming ..."

10

Et il arriva.

En jeans, la braguette ouverte, la chemise mal boutonnée, pieds nus, les cheveux hirsutes et légèrement humides. Comme s'il sortait de la douche ou d'ébats torrides et/ou les deux. Probable que c'était les deux. Les détectives échangèrent un regard.

Ils n'avaient pas prévenu Scott Murphy de leur visite. Un truc classique, surtout quand on soupçonne l'individu de n'avoir pas dit toute la vérité. La surprise donne parfois d'excellents résultats. Et pour être surpris, Scott Murphy l'était. Et pas très heureux, non plus.

"Oh ! lieut'nant..., fit-il avec un sourire qui ressemblait davantage à une grimace. Celle de quelqu'un qui vient d'avaler un morceau de pomme avec un ver à l'intérieur.

"J'espère qu'on ne vous dérange pas, monsieur Murphy, fit hypocritement le lieutenant.

"Nooo ... Well ... I ... je ne vous attendais pas."

"C'est ce qu'on comprend en effet, monsieur Murphy. Hem ... Je croyais que c'était votre bureau, ici. Je me trompe ?"

"My office, yes ... and ... I live here, you see."

"Et vous habitez ici aussi. Très bien, mais pouvons-nous aller dans votre bureau pour discuter. Nous y serions mieux que dans le hall d'entrée, n'est-ce pas, monsieur Murphy ?"

"Follow me, marmonna Scott Murphy. Non, Scott n'était pas du tout heureux de la visite impromptue. Ils le suivirent jusqu'au fond du couloir. En entrant dans le bureau, et avant que Murphy aille refermer la porte de la pièce adjacente, les détectives eurent le temps d'entrevoir un lit défait avec les oreillers et les couvertures en bataille ... Et de humer des effluves de marijuana.

Il était 14h30 de l'après-midi.

Les enquêteurs en déduisirent que primo , Scott Murphy avait une drôle de façon d'exercer son métier de gérant d'artistes et deuxio , de pleurer la mort de Leïla Farahani.

Le bureau était vaste, bien meublé. Au mur, des photos grandeur nature des artistes dont Murphy s'occupait. Aussi, bien encadré, un certificat attestant qu'il avait complété avec succès les 540 heures du cours de commercialisation de l'École du Show Business.

"Nous avons croisé une jeune fille dans l'escalier ... Une visiteuse, je présume ? s'enquit innocemment Alexandre Denis.

"Oh ! Her ... She's a signer ... We were discussing ... a ... un contrat, you know."

"Une chanteuse et vous discutiez d'un contrat !" Le lieutenant jeta un œil sur la table de travail : un ordinateur éteint, deux mini- classeurs en métal, une agrafeuse, un dévidoir de ruban adhésif. Mais aucun contrat qu'on venait en principe d'examiner : "La fille me semble très jeune pour faire carrière dans le show business, remarqua-t-il sans paraître y attacher de l'importance.

"Well ... she's ... eighteen ... I guess."

"Dix-huit ans. Vous le supposez ou vous en êtes certain, monsieur Murphy ?"

"Why are you here, lieut'nant ?" Scott Murphy s'énervait. Il en oubliait même de glisser quelques mots de français dans ses réponses.

Pourquoi êtes-vous ici ? Le lieutenant fit comme s'il n'avait pas entendu la question . Désignant les photos au mur, il demanda : "Vous vous occupez de plusieurs chanteuses ... Et les chanteurs, eux ?"

"Well ... a few, yes."

"Pourquoi peu d'hommes ?"

"The girls ... they sell better. "

"Les filles se vendent mieux ! Je suppose que vous parlez du marché du disque ?"

"Yes, of course ... le marché du disque."

"Et Leïla Farahani, ça fonctionnait bien pour elle ?"

"Well, sure, lieut'nant. She was the best !"

"Elle était la meilleure, dites-vous. Et le contrat de publicité pour l'industrie du porc, vous trouviez que c'était une bonne idée pour elle ?"

Scott Murphy haussa les épaules : "Well ... as long as it pays a lot of money, no problem !"

Pas de problème pourvu que ça rapporte beaucoup d'argent ! Le lieutenant se retint pour ne pas foutre une baffe à l'imbécile. "Aviez-vous d'autres contrats en vue pour elle, monsieur Murphy ?"

"No but... Why... all these questions, lieut'nant ?"

Pourquoi toutes ces questions ? Et ben, tu vas l'apprendre, pensa Alexandre, de plus en plus irrité par le comportement du dénommé Scott Murphy : "Quand nous vous avons rencontré au Mezzeh, mon collègue a pris des notes. Il va vous en lire un passage."

Léo N'guyen ouvrit son carnet de notes, fit mine de chercher ... : "À un moment, vous avez dit, et je vous cite, "she did not deserve that" ... ?"

"I ... don't ... remember."

"Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire, intervint le lieutenant, impitoyable. "Vous nous avez assurés qu'elle ne se droguait pas. Or quand vous avez dit "elle ne méritait pas ça", à quoi faisiez-vous allusion ? À sa consommation de drogue, peut-être ?"

"What ?" Scott Murphy avait l'air de tomber des nues.

"Vous ignoriez qu'elle se droguait ?"

"Of course !"

Évidemment ! La réponse était venue presque trop vite. Murphy savait-il ou ne savait-il pas ? Le lieutenant essayait de lire entre les lignes sans pourtant y parvenir : "La méthamphétamine, ça vous dit quelque chose, monsieur Murphy ?"

"I know what it is, yes, but ..." Complètement déstabilisé, Scott Murphy se tortillait sur chaise.

Parfait, c'est comme ça qu'on te veut, songea Alexandre Denis : "Vous connaissez le produit, fort bien ... Que pensez-vous du fait qu'elle ait pris deux capsules le soir de son décès ?"

"I ... don't believe you, lieut'nant."

"Croyez-moi, monsieur Murphy. Deux capsules additionnées de cyanure."

"What ? Oh, no ! No ! Oh my ..."

"Alors, monsieur Murphy ?"

"I'm not a dealer, lieut'nant. You've got ... vous devez me croire. She ..."

Pas un dealer ... Ça reste à voir : "Oui, elle ... ?"

"She was getting death threats, lieut'nant. And ... when I saw she was dead, I thought, this is it."

"Elle recevait des menaces de mort et quand vous l'avez vue morte, vous avez pensé aux menaces. Savez-vous qui la menaçait ?"

"She would'nt say."

Elle ne voulait pas donner de noms ... Scott Murphy disait-il la vérité, ou inventait-il au fur et à mesure ? Était-ce pour lui une façon de reporter l'attention ailleurs que sur le trafic de drogue ? Ou encore de faire oublier la chambre en désordre et l'odeur de marijuana ?

Au fond, il était très possible que Leïla ait fait l'objet de menaces mort et qu'elle n'ait pas voulu dire à Murphy de qui ça venait. Peut-être même se méfiait-elle de son gérant ? Le lieutenant regarda intensément l'homme qu'il avait devant lui. Il n'avait pas l'air en état de bluffer. Pas à ce sujet-là en tout cas. "C'est à vous l'édifice, le studio d'enregistrement et l'appartement ?"

La question pouvait paraître anodine mais, appelez-ça comme vous voudrez, l'instinct, le pif, le flair, le lieutenant sentait qu'elle méritait d'être posée.

"No man, heu ... lieut'nant. I rent the place."

"Vous louez la place, Qui est le propriétaire ?"

"The owner ? Vic Graham."

"Vic Graham, celui des journaux à potins ?"

"Yes ... he's also a producer, you see. Shows, films, vidéo clips ... "

Vic Graham, propriétaire de journaux à potins, également producteur de spectacles, de films et de vidéo clips. Tiens, tiens ! Les deux flics échangèrent un regard.

.....

Ils quittèrent Scott Murphy vers 16h00 avec en poche les coordonnées du sieur Vic Graham. Non sans avoir pris la peine de demander le nom de la jeune fille aux écouteurs, censément venue examiner un contrat.

"Christine Latreille, balbutia le gérant d'artistes.

"Ne prévoyez aucun déplacement à l'extérieur de la ville dans les prochaines semaines, lui intima le lieutenant avant de passer la porte. Comprenant qu'il avait tout intérêt à coopérer, Scott Murphy assura qu'il n'avait aucun déplacement prévu à son horaire pour un bon bout de temps.

11

"Crois-tu que Christine Latreille ait réellement dix-huit ans, Léo ? demanda Alexandre à son collègue en démarrant la voiture.

"C'est possible, lieutenant."

"Oui, c'est possible. Je vais quand même donner le nom de Murphy aux Crimes contre la personne. Leur demander de faire une enquête sur ses habitudes de vie. Nous, on n'a pas le temps de creuser cet aspect-là, on en a déjà plein les bras."

"En tout cas, Scott semble faire payer ses services en nature."

"Ouais ... Et franchement, même si la fille a dix-huit ans, ça me dégoûte."

"Il s'était peut-être essayé avec Leïla Farahani ?"

"Elle était mignonne. Si il est bien qui l'on pense, il a certainement dû lui faire du plat."

"Mais avec elle, ça n'a pas dû marcher très fort. Elle affichait ouvertement ses préférences sexuelles. Ou peut-être qu'elle était bisexuelle ou queer ou... LGBT Q2 ou X,Y, Z ... Tout l'alphabet va bientôt y passer, pas vrai lieutenant !"

Alexandre ne put retenir un éclat de rire : "Tu y vas fort, Léo !"

"Ouais ... et si Christine Latreille veut faire son chemin dans le show business, elle ferait bien de changer de nom. Christine, passe encore, mais Latreille ? Ça ne fait pas très showbiz ... zzzz ..., vous ne trouvez pas, lieutenant ?"

N'guyen avait du mal à cacher son bonheur naissant avec Nora Gauvin et ça le rendait assez léger, merci. "Décidément, tu n'en rates pas une aujourd'hui, fit Alexandre, amusé malgré tout.

"Hem ... pensez-vous que Scott Murphy ait joué un rôle dans la mort de Leïla ?"

"Je pense qu'il n'a pas l'étoffe d'un meurtrier. Mais je peux me tromper."

"Quand il nous a dit qu'il ne savait pas qui la menaçait de mort, l'avez-vous cru ?"

"J'ai tendance à le croire pour ça, oui."

"Et la marijuana ?"

"Mmmm ... Ce n'est pas la consommation de marijuana qui me dérange chez Murphy. Même qu'à la rigueur, je m'en fiche. Je le vois plutôt en prédateur sexuel."

"Oui et ça, c'est très dérangeant. Mais peut-être qu'en enquêtant sur lui, les gens des Crimes contre la personne vont trouver qu'il fait du trafic de drogues en parallèle, non ?"

"Pour arrondir ses fins de mois ? Possible aussi." Le lieutenant regarda l'heure. "Dis donc Léo, et si on allait rendre une visite de courtoisie à Vic Graham ? À l'heure qu'il est, un homme occupé comme lui doit encore être à son bureau, non ?"

"Ah ! c'est pas bête, lieutenant. Et puis ce n'est pas loin d'ici. On n'a qu'à filer tout droit jusqu'à Lagauchetière."

"Vic Graham, producteur de spectacles, de films et de vidéo clips, propriétaire de journaux à potins. Il doit en connaître un bout sur tout ce qui grouille et grenouille et pas seulement dans le monde de la musique pop. Peut-être pourra-t-il nous renseigner au sujet des menaces de mort."

"Peut-être, oui."

"Et puis, à en croire Scott Murphy, ce serait Vic Graham qui aurait découvert Leïla. Ouais, on peut appeler ça, battre le fer pendant qu'il est chaud. Ton avis Léo ?"

"C'est tout à fait ça, lieutenant."

12

Les bureaux des Entreprises Graham Inc. étaient situés au vingtième étage d'un édifice ultra-moderne ; le genre tout en verre, acier et Plexiglas. À la réception, les deux flics produisirent leurs badges. La femme d'un certain âge qui les accueillit, probablement une adjointe, leur demanda poliment d'attendre le temps de prévenir son employeur de leur visite.

Ils n'eurent pas à attendre très longtemps. Vic Graham vint lui-même à leur rencontre, la main tendue : "Ah, messieurs, enfin ! Je me demandais quand vous viendriez me voir."

La soixantaine bien conservée, l'homme, malgré son patronyme écossais, était francophone. À noter : contrairement, au Scott Murphy débraillé que les deux flics avaient quasiment surpris en flagrant délit de ..., Vic Graham, lui, était tiré à quatre épingles. Complet sombre signé Armani, cravate aux couleurs discrètes, cheveux gris bien coupés, ongles manucurés.

Graham affichait tous les signes d'un homme qui prenait soin de sa personne, en avait les moyens et surtout, ne passait pas ses après-midis au lit avec des minettes.

En tout cas, s'il le faisait, ça ne paraissait pas.

"Suivez-moi, messieurs, fit-il aimablement, nous serons mieux dans mon bureau pour parler."

Inutile de dire que les détectives s'attendaient à tout, sauf à un accueil aussi cordial. Si cordial qu'une fois dans le bureau de direction, Vic Graham leur demanda s'ils désiraient du café. Ils acceptèrent. Aussitôt dit, aussitôt fait. Graham alla à la cafetière posée sur un réchaud dans un coin de la pièce et fit lui-même le service : "Sucre, crème ?"

Faut-il le préciser, le bureau était vaste, luxueux. De grandes fenêtres panoramiques offraient à son occupant une vue imprenable sur la ville.

Tapis de haute laine gris foncé, murs gris pâle, table de travail massive en bois d'ébène. Ordinateurs et classeurs ultra-design. Un sofa et des sièges en cuir souple, couleur café au lait, ajoutaient une touche de confort à un décor qui aurait pu être froid autrement. C'était, semble-t-il, le coin 'salon'. Les trois hommes s'y installèrent.

"Oui, messieurs, je me demandais quand vous viendriez me parler de Leïla Farahani. C'est bien l'objet de votre visite ? demanda Vic Graham.

Le lieutenant convint que la visite avait trait au décès de la jeune chanteuse.

"Je constate que vous êtes aux Homicides du SPVM. Est-ce à dire que Leïla aurait été assassinée, fit le directeur des Entreprises Graham Inc. en posant un regard interrogateur sur les flics.

"Pas forcément, monsieur Graham, rétorqua le lieutenant. Estimant que c'était à lui de poser les questions et pas l'inverse, il ajouta : "Auriez-vous des raisons de croire qu'on l'a tuée ?"

Le lieutenant en fut pour ses frais car Vic Graham ne répondit pas immédiatement à la question. En lieu et place, il se mit à raconter les débuts de Leïla Farahani dans le monde de la chanson. Ce qui n'était pas plus mal non plus, tôt ou tard on y serait venu.

"Je l'ai découverte par hasard, fit-il. Mon ex-épouse habite Gatineau avec ma fille qui est du même âge que Leïla. Les deux jeunes filles fréquentaient le même collège. Si bien que le jour de la remise des diplômes, à laquelle j'assistais, j'ai entendu Leïla chanter. Une voix comme celle-là, c'est extrêmement rare. Et voilà, j'ai décidé sur le champ de la parrainer."

Et du coup faire beaucoup d'argent, pensa cyniquement Alexandre : "Vous avec eu le pif, fort bien. Mais comment vous y êtes pris monsieur Graham pour ...hem... la parrainer ?"

"Elle venait d'avoir dix-huit ans. Donc majeure. Je l'ai convaincue de venir à Montréal où je l'ai confiée à un amie très chère qui l'a hébergée, le temps de lui apprendre les rouages du métier. Je lui ai payé des cours de danse, de pose de voix. Mon amie l'a aidée à choisir un répertoire ... Et puis voilà, Leïla était lancée."

"Un véritable conte de fée, nota le lieutenant en s'efforçant de ne pas être trop ironique.

L'autre le prit pour ce que c'était. De l'ironie. Mais ne parut pas s'en formaliser : "Si vous voulez, oui. Je suis très riche, j'ai des relations et je les mets à profit."

"Les parents de Leïla assistaient-ils à cette remise de prix?"

"Probablement, mais je ne les ai pas rencontrés."

"Je m'étonne que vous n'ayez pas tenté de leur parler de vos projets pour leur fille."

"Pourquoi l'aurais-je fait ? Je le répète, elle était majeure."

Alexandre Denis sentait croître son irritation. L'homme se croyait tout permis. À moins qu'il ait payé les parents pour laisser partir leur fille ? Il ne l'avouerait pas, bien entendu. Faudrait vérifier. Chose certaine, Graham aimait l'argent, il en faisait énormément, peu importe la manière, et ne s'en cachait pas. En parallèle, Alexandre avait noté le ton légèrement condescendant du chef d'entreprise.

Oh ! c'était subtil, mais c'était là. Vic Graham marquait la distance qui le séparait de ses interlocuteurs, lesquels, tout flics fussent-ils, n'étaient que de simples salariés après tout.

Bon, si tu veux la jouer comme ça, allons-y ... Alexandre n'était peut-être pas multimillionnaire, mais il était enquêteur et ne s'en cachait non plus : "Je repose ma question initiale, monsieur Graham. Quelles raisons avez-vous de penser qu'on a tué Leïla Farahani ?"

"Simplement une intuition, lieutenant. Voyez-vous, mon ex-femme est d'origine iranienne et tout comme Leïla, elle est née dans une famille musulmane pratiquante. Vous le savez comme moi, on ne badine pas avec la religion dans ce monde-là. Mon mariage en a même fait les frais, fit Graham avec un chouïa d'amertume. Puis ... "J'ai appris que le père n'était pas du tout content quand sa fille est venue Montréal pour y faire carrière."

"Mais n'était-ce pas une réaction normale chez un père qui voit partir sa fille de dix-huit ans, objecta le lieutenant qui se retint d'ajouter : pour suivre un parfait inconnu. Après tout, il n'était pas là pour confronter le chef d'entreprise. Pas dans l'immédiat en tout cas.

"Oui, bien sûr, répondit Vic Graham. "Mais, selon Leïla, son père l'aurait menacée de mort. Ce n'est pas une réaction que je qualifie de normale, lieutenant."

Très juste ... : "Savez-vous si quelqu'un d'autre la menaçait ?"

"Je n'en sais rien, lieutenant. Je ne fais que rapporter les propos de Leïla et je ... "

"Étiez-vous d'accord avec le style qu'elle avait adopté dans ses spectacles et ses vidéoclips ?"

"D'accord pour les tenues osées et les gestes lascifs, c'est la mode. Mais pas pour ses provocations verbales à l'endroit des musulmans."

"Et le contrat de publicité pour l'industrie du porc ?"

"Non, pas d'accord du tout. C'était comme de tenter le diable !"

"Avez-vous abordé le sujet avec elle ?"

"J'ai essayé de lui faire entendre raison ... Mais elle avait les défauts de ses qualités. Énergique, ambitieuse, volontaire et bien déterminée à réussir dans la vie. Cependant, têtue comme une mule. Malheureusement pour elle, soupira Graham.

"Saviez-vous qu'elle prenait de la drogue ?"

"Ce ne sont que des rumeurs. Vous n'allez tout de même pas croire tout ce qu'on dit."

"Eh bien, monsieur Graham, ce ne sont pas que des rumeurs ..." Pour le bénéfice de son interlocuteur, le lieutenant résuma ce qu'il y avait dans le rapport toxicologique.

"Oh, mon Dieu !" Le patron des Entreprises Graham Inc. se prit la tête dans les mains : "... la pauvre petite !"

Oui ou non, Vic Graham en savait-il plus long qu'il ne le disait au sujet des menaces de mort et de la drogue ? Difficile de se prononcer. S'il jouait un jeu, c'était réussi.

Le lieutenant passa la main à Léo Nguyen.

13

"Vous êtes sous le choc, monsieur Graham et nous le comprenons, commença Léo Nguyen sur un ton de commisération. Le ton qu'il utilisait pour mettre quelqu'un dans sa poche. Et ça marchait quasiment à tout coup. D'autant que son visage d'ange exotique le servait. Un bel eurasiens, aux traits fins, à la peau lisse, aux grands yeux bruns à peine bridés et très doux.

"Il faut quand même convenir, poursuivit-il, que Leïla était jeune et nouvelle dans le métier. Son succès instantané, le fait d'être coupée de sa famille, tout cela a dû créer une pression très forte chez-elle. Si bien que la pauvre enfant s'est mise à chercher une forme de soulagement dans la drogue. Triste ... mais elle ne serait pas la seule, n'est-ce pas monsieur Graham ?"

Vic Graham resta bouche bée devant une telle tirade.

Il devait être de ceux qui pensaient que les flics étaient tous plus ou moins crétins. Or ce n'était pas le cas de Léo Nguyen, pas plus que d'Alexandre Denis d'ailleurs. Le lieutenant avait un doctorat en criminologie et en sociologie, Nguyen était théologien et psychologue de formation. Mais comme ni l'un ni l'autre n'avait coutume de se présenter avec ses diplômes en poche, ils ne se donnèrent pas la peine de détromper leur interlocuteur.

Et en un sens, les préjugés les servaient à l'occasion. Les gens, croyant qu'ils pouvaient leur raconter n'importe quoi, se révélaient même dans leurs mensonges.

Imperturbable et dégoulinant de bon sentiments, Léo Nguyen continua sur le même tempo jusqu'au moment où il abattit une carte; toujours en douceur et sans avoir l'air d'y toucher : "Mais dites-moi, monsieur Graham, auriez vous une petite idée de qui aurait pu lui refiler de la méthamphétamine ? À votre insu, bien entendu."

"Non, absolument pas. Et croyez-moi, si je les tenais, ils passeraient un très mauvais quart d'heure." La voix de Vic Graham était devenue coupante comme une scie radiale fonctionnant à pleine capacité. Les enquêteurs le crurent sur parole. Pour ça du moins.

"Aurait-elle pu se confier à quelqu'un ... Votre amie, chez laquelle elle a habité, par exemple ?" continua Nguyen avec doigté. Il ne s'agissait pas de laisser entendre que l'amie en question aurait pu être celle qui fournissait la drogue. On a du tact ou on n'en a pas. Léo Nguyen en avait.

"Cette amie très chère se nomme Carmen Chevrier et je viens de l'épouser, sergent Nguyen. Si Leïla lui avait fait un pareil aveu, Carmen se serait inquiétée et m'en aurait immédiatement parlé. Voyez-vous, notre mariage n'a fait que consolider une amitié de très longue date. Carmen est une femme sensationnelle et nous n'avons aucun secret l'un pour l'autre."

Bon, Vic Graham était heureux en ménage, tant mieux pour lui ! Mais le lieutenant n'était pas là pour entendre une ode à la dénommée Carmen Chevrier : "Que pensez-vous de Scott Murphy, le gérant de Leïla ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

"C'est le meilleur gérant d'artistes en ville, lieutenant."

"Mais encore ?"

Le patron des Entreprises Graham Inc. regarda longuement le lieutenant : "Sur le plan professionnel, je n'ai rien à lui reprocher. Sa vie privée ne me regarde pas."

"Ah, non ?"

Vic Graham sourit : "Vous ne lâchez-pas facilement prise, lieutenant."

"C'est pour ça qu'on me paie, monsieur Graham."

"J'espère qu'on vous paie très bien. Vous le méritez, lieutenant." Encore le soupçon de condescendance. Alexandre Denis en éprouva un léger agacement : "Alors, monsieur Graham ?"

"Disons que des rumeurs courent à son sujet. Mais je suis bien placé pour savoir que les potins ne sont pas toujours conformes à la réalité."

"Possible, mais ça m'intéresse quand même, monsieur Graham."

Alexandre restait poli dans ses questions, mais il était visible que son insistance commençait à ennuyer l'homme d'affaires. Quand Graham répondit, on sentait que le cœur n'y était pas :

"Coureur, viveur ... Sa jeune femme, une londonienne, a obtenu le divorce après la naissance de leur enfant dont elle a demandé la garde. Elle a invoqué les nombreuses infidélités de son mari et ... sa cruauté mentale. Le juge l'a crue. Elle est repartie vivre à Londres avec le bébé."

"Cruauté mentale, coureur, viveur. C'est ce que vous appelez des rumeurs, monsieur Graham ?"

"Oui bon ... je reconnais que ce n'est pas un comportement des plus édifiants. Mais en ce qui me concerne, Scott Murphy donne un bon rendement et ça me suffit."

"Et la drogue, monsieur Graham ?"

"La drogue ? Que voulez-vous dire exactement, lieutenant ? Que Scott Murphy en consomme ou qu'il en fait le trafic ?"

"Je vous le demande, monsieur Graham."

"S' il en consomme, ça le regarde ... Dealer ? Je l' aurais su et je l'aurais dénoncé ... même s'il n'a pas son pareil pour la gérance d'artistes." Le ton manquait de conviction. De toute évidence, Vic Graham était réticent à parler de la moralité de son gérant d'artistes.

Alexandre Denis essaya par un autre biais : "Les filles, dont il s'occupe, sont toutes très jeunes. C'est votre choix ou le sien ?"

"C'est le choix du public, lieutenant. Et pour moi, le public est roi."

C'était clair, net et précis. Fin de la discussion.

Le lieutenant laissa tomber l'angle du gérant d'artistes et posa quelques questions sur la vie privée de Leïla. Avait-elle quelqu'un dans sa vie ? Voyait-elle des amis ? Et ainsi de suite ...

Le chef d'entreprise donna la même réponse que pour Scott Murphy.

La vie privée de Leïla ne l'intéressait pas.

Là, c'était plus difficile à gober. Ou peut-être pas tant que ça après tout.

Vic Graham avait créé une idole de la chanson qui lui rapportait beaucoup d'argent. Peut-être que la perte d'une source de revenu aussi considérable était son seul regret suite au décès tragique et prématuré de la jeune chanteuse. Les détectives échangèrent un regard, finirent leurs cafés et se levèrent pour prendre congé.

En les reconduisant à la sortie, Vic Graham se fit presque suppliant : "Ma femme et moi avions de grands projets pour Leïla. Nous allions la lancer en Europe. Elle avait déjà un spectacle prévu à l' Olympia de Paris. Alors, messieurs, je compte sur vous pour faire toute la lumière sur sa mort. C'est très important pour nous."

"C'est surtout important pour la société, monsieur Graham."

Le lieutenant n'avait pu résister à signaler au magnat de la presse à potins, producteur de films et de vidéoclips, qu'il ne travaillait pas pour lui et que ça ne risquait pas d'arriver non plus.

14

19h00 le même jour.

Après son incursion dans le monde de la musique pop et de la presse à potins, le lieutenant était bien content de regagner la chaleur de son foyer. D'autant que ce soir-là, sa sœur Élise et son nouvel époux, l'inspecteur Louis Santerre de la SQ, étaient à la maison. Eh oui, tout à leur bonheur, les nouveaux mariés s'étaient fait rares depuis les noces.

Les embrassades et les "comment - ça - va" expédiés, on se mit à table presque aussitôt.

Et encore une fois, ce fut un repas délicieux, préparé avec amour par l'infatigable Armande. Un repas ponctué de rires et d'anecdotes. Chacun, même Nicolas, même les jumelles (qui avaient une permission spéciale pour veiller plus tard) avaient des choses à raconter. Dieu ! que c'était bon d'être avec du vrai monde. Du monde qui ne parlait pas que d'argent et de rendement.

Après le repas, Alexandre insista pour s'occuper du coucher des jumelles. Un rituel qu'il aimait accomplir quand il était là. Et comme pour une fois, il y était, personne ne lui disputa ce privilège.

Quand il eut bordé les deux fillettes, il leur lut leur histoire favorite, celle de *La petite fille aux allumettes*. Zoé et Chloé allaient bientôt avoir quatre ans et pour elles, plus question de contes pour bébés comme celui des *Trois petits oursons*, avaient-elles décrété.

En sortant de leur chambre, Alexandre passa par celle de Nicolas, histoire de vérifier si son ado était vraiment en train d'étudier, comme il l'avait prétendu en sortant de table. Nicolas était allongé sur son lit dans une chambre en désordre (façon ado), un manuel scolaire sur les genoux. À côté de lui, presque sur son cœur ... son i Phone. Alexandre se demanda depuis combien de minutes son fiston étudiait : "Hem ... Tu prépares ton examen de chimie, j'imagine !"

"Ouaïp ... "

"Très bien. Mais ne te couche pas trop tard quand même."

"J'en ai pas pour très longtemps, p'pa. Après, je me couche. Demain, j'ai un match de basket et j' veux être en forme." Depuis que Nicolas était inscrit au programme sports-études de son collègue, le basket-ball était devenu, après la musique, l'une de ses grandes passions. Et comme ses résultats scolaires n'étaient pas mauvais, difficile de lui dire de privilégier la chimie avant tout : "Bon, je te laisse travailler. À demain, mon gars."

"À demain, p'pa. Te couche pas trop tard toi non plus, fit l'ado, légèrement moqueur.

Alexandre rit : "Promis, jeune homme."

.....

Quand il alla les rejoindre au salon, Kim, Élise et Louis sirotaient un verre de l'excellent porto qu'avait apporté le couple Denis-Santerre. Alexandre ne demanda pas où était Armande, il savait où elle était. La nounou et cuisinière s'était retirée dans sa chambre, qu'elle avait baptisée "mes quartiers généraux", depuis qu' on avait abattu un mur pour lui donner plus d'espace.

Un côté pour dormir et un côté transformé en boudoir avec un module télé/ ordinateur. Si bien qu'à 59 ans, Armande venait de découvrir les 'joies' de l'Internet et dès qu'elle avait du temps libre, elle allait surfer. Elle avait même sa page Facebook et son compte Twitter. Ce qui lui avait valu l'approbation de Nicolas, lequel lui avait montré le b.a.-ba de leur fonctionnement : "Cool, Armande, continue comme ça et tu vas être championne !"

Alexandre, lui, n'était pas certain que Facebook et Twitter soient si *cool* que ça, *mais bon* ... il n'y pouvait rien. De toute manière, en ce moment, il avait la tête ailleurs. L'affaire Leïla Farahani occupait, pour ainsi dire, toutes ses pensées. Il se versa un doigt de porto et pour le bénéfice de son auditoire, il se mit en frais de décrire les deux rencontres qu'il avait faites dans l'après-midi. Celles de Scott Murphy, le gérant d'artistes et de Vic Graham, des Entreprises Graham Inc.

Deux rencontres qui le laissaient songeur. Très songeur.

"Prenons Vic Graham, dit-il, l'homme est direct, assez aimable quoique condescendant ... Probablement cultivé aussi. Je ne pense pas qu'il ait tué Leïla. Pourquoi l'aurait-il fait ? Elle lui rapportait beaucoup d'argent et il s'appêtait à la lancer en Europe. Un spectacle à l' Olympia de Paris était prévu dans les prochaines semaines. N'empêche que ... "

C'était une entrée en matière, un peu confuse, qui tenait plus du monologue que du récit. Kim crut bon intervenir : "... tu ne lui fais pas totalement confiance, c'est bien ça ?"

"C'est à peu près ça, oui ... Je le crois suffisamment dénué de scrupules pour commander un meurtre, mais ..."

"Hem ... Je comprends ta réaction, Alexandre, fit Louis Santerre en se raclant la gorge."Le type a quelque chose de reptilien. Un animal à sang-froid, si tu veux mon avis. Tu sais qu'il est aussi dans l'immobilier et ..."

"Ah, bon, je l'ignorais ! Mais ... tu le connais, toi ? "

Santerre hocha la tête : "Il y a quelque temps, j'ai eu à faire une enquête de crédit à son sujet ... Pas d'évasion fiscale, pas de compte sous un nom d'emprunt aux îles Mouk-Mouk. Même pas une simple contravention pour excès de vitesse. J'ai fureté à droite et à gauche et je n'ai rien trouvé."

"C'est-à-dire ?"

"Aucun dossier criminel. Pas de trafic de drogues, pas d'accusations de harcèlement sexuel, de violence conjugale, rien. S'il fait quelque chose de pas réglo, ça n'apparaît nulle part ... Il donne une grosse pension alimentaire à son ex-femme, paie les études en médecine de sa fille qu'il voit régulièrement. Bref, un honnête citoyen."

"Mais tu disais comprendre ma réaction, Louis ?"

"Et c'est vrai aussi. J'ai éprouvé le même malaise que toi quand je l'ai rencontré ... Sous le vernis, on sent l'homme d'affaires implacable qui profite amplement du pouvoir que l'argent procure."

"Comme de publier des feuilles de chou et d'exploiter des jeunes chanteuses." La remarque, faite avec une moue de désapprobation, venait d'Élise.

Son frère s'empressa d'abonder dans son sens : "Ouais. Et il n'a pas l'air de s'en faire un cas de conscience, ricana-t-il. "Je n'ai même pas réussi à savoir s'il est réellement bouleversé par la mort de sa protégée ... Il veut que nous fassions toute la lumière mais il m'a semblé que c'est surtout pour sa tranquillité d'esprit et ..."

Alexandre résuma alors l'entretien que Léo Nguyen et lui avaient eu avec Graham : "... il a pratiquement accusé le père de Leïla d'avoir tué sa fille."

"Pour détourner les soupçons, peut-être."

"Ça Élise, c'est si Graham est coupable du meurtre de Leïla, ce dont je ne suis pas du tout certain. Je dis simplement qu'il a le profil et les moyens de se débarrasser de quelqu'un d'encombrant si l'envie lui en prend."

Une gorgée de porto, puis : "J'ai noté autre chose aussi. Il ne semble pas s'en faire outre-mesure au sujet de la réputation de coureur et de viveur de son gérant d'artistes, Scott Murphy. Lequel fume de la marijuana en plein après-midi pendant qu'il s'envoie en l'air, du moins je le suppose, avec une fille possiblement mineure."

"Mais c'est épouvantable ! s'indigna Kim. "Que comptes-tu faire, Alexandre ? Tu ne vas tout de même pas laisser aller les choses sans intervenir."

"Bien sûr que non. J'ai déjà refilé le nom de Scott Murphy aux Crimes contre la personne. J'ai aussi donné le nom de la fille, si c'est bien son nom évidemment. De toute manière, ils vont chercher et si la fille est mineure, crois-moi, Murphy ne s'en tirera pas à bon compte."

"Peut-être que c'est lui le meurtrier de Leïla, avança Élise.

"Mmmm ... je ne le pense pas. Mais si c'est le cas, aux Homicides, nous le prouverons. Et si son patron Vic Graham, y est pour quelque chose, nous le prouverons aussi."

"Ça fait beaucoup de *si*, Alexandre."

"Oui, ça fait beaucoup de *si*. Mais les *si*, on connaît ça dans la police. Pas vrai, Louis ?"

"En effet, les *si* ne manquent pas dans le métier, rigola Santerre.

Alexandre et Louis avaient travaillé ensembles dans deux enquêtes où il y avait eu beaucoup de *si* et de *peut-être*. Et ni l'un ni l'autre ne l'avait oublié.

"En tout cas, continua Santerre, j'ai l'impression que tu ne chômeras pas avec cette histoire, Alexandre. Ouais ... Les intégristes musulmans, les groupes d'extrême-droite très portés sur la xénophobie, les truands qui opèrent des laboratoires clandestins. Voyons, est-ce que j'en oublie ?" Louis Santerre fit mine de chercher en se grattant la tête.

"N'en cherche pas d'autres. Ça me suffit amplement, plaisanta Alexandre.

Entre Alexandre et Louis, et bien que l'un fut du SPVM et l'autre de la SQ, existait une camaraderie confortable. Celle d'enquêteurs passionnés par leur métier. Une passion si forte que les deux hommes refusaient systématiquement les promotions. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient des "purs et durs". Et l'avancement, dans la police comme ailleurs, signifiait : accepter un poste administratif. Chose qui ne les intéressait pas. Eux voulaient être dans l'action. "Faire du terrain" comme ils disaient.

"Un café pour la route ? proposa Kim qui était allée en préparer du frais.

"Excellente idée, approuva Élise. "Nous n'habitons pas très loin mais comme c'est Louis qui conduit, je le veux sain d'esprit."

"Quand est-ce que je perds la tête, mon bel amour ? riposta Louis, en lui faisant le baise-main. Il était comme ça Santerre, cérémonieux et un peu rococo. Mais le sous-entendu était là. Élise eut une lueur coquine dans les yeux : "Seulement, quand il le faut, mon chéri !"

Les quatre buveurs de café pouffèrent de rire.

Élise et Louis étaient plus âgés que les Lemelin-Denis. Dans la cinquantaine tous les deux, ils avaient, chacun à leur manière, vécu des moments très éprouvants.

Louis avait perdu sa première épouse et sa seule enfant dans un accident de la route une dizaine d'années auparavant. Quant à Élise, son drame, pour n'être pas de la même ampleur, n'avait pas été une promenade à la plage non plus. Elle avait dû divorcer du père de ses quatre enfants, un "chic type" qui l'avait délaissée pour une femme plus jeune au bout de vingt-cinq ans de mariage.

Ouais ... la vie est souvent moche mais quand elle nous fait un cadeau, il faut savoir en profiter. Pour Élise et Louis, le cadeau de la vie avait été leur rencontre chez les Lemelin-Denis deux ans auparavant. Quelques mois plus tard, ils convolaient en justes noces. Et maintenant, ils en profitaient pleinement. Ce n'était certainement pas Kim et Alexandre qui le leur reprocheraient.

Personne ne reparla des *si* et des *peut-être* dans une enquête policière.

Mauvais pour un sommeil réparateur.

15

Au début de la semaine suivante, le mandat pour fouiller l'appartement de Leïla Farahani fut enfin émis. Pour la banque, le mandat viendrait plus tard. Quand ?

"Un jour, avait grommelé le commandant Brière. Maussade comme lui seul savait l'être.

Qu'à cela ne tienne, Alexandre Denis avait eu un appel de son 'indic' à la Chambre des notaires, Arthur Saintonge pour ne pas le nommer. Arthur avait réussi à glaner une précieuse information concernant l'idole de la chanson. Eh oui, Leïla Farahani avait fait un testament.

La bénéficiaire : une dénommée Josiane Rozon. Elle héritait de l'appartement, des biens meubles et des placements. Le tout se chiffrant dans les douze millions environ. Le reste de la fortune, trois millions, allait à L' Auberge du Soleil, un refuge pour femmes en difficulté. Coïncidence sans doute, Josiane Rozon en était la directrice.

Hum ... Josiane Rozon. Une nouvelle joueuse dans une affaire qui comptait potentiellement plus d'un joueur. Follow the money ... La piste de l'argent. Une piste aussi, sinon plus valable que la piste des anti-ci et des anti-ça. Quoiqu'il en soit, avant de s'occuper de la légataire, il fallait d'abord visiter l'appartement de la donataire.

.....

L'appartement de Leïla n'étant pas à proprement parler une scène de crime, le lieutenant aurait très bien pu se satisfaire des photos et du rapport d'inspection. Mais en professionnel, un peu/beaucoup maniaque, il tenait à voir où avait vécu l'idole de la chanson. Pour "s'imprégner de l'atmosphère des lieux" comme on dit dans les romans policiers. Il s'y rendit donc en compagnie de ses collègues de l' Identification judiciaire.

L'appartement était en réalité un loft Penthouse avec mezzanine et terrasse sur le toit, situé sur le Plateau Mont-Royal. Et quand on dit luxueux, ça l'était. Offrons-nous (ça ne coûte pas cher), une description sommaire des lieux.

Fenêtres de 7x10 pieds, plafonds de 18 pieds de hauteur, poutres et colonnes en bois, tout un pan de mur en briques, parquets de bois franc avec ça et là des peaux de fourrure (de la vraie). Pas très écolo Leïla Farahani, mais passons ...

Murs peints en blanc cassé, plantes d'intérieurs, sièges et sofas recouverts de soie brute. Dans un coin, un module : télévision, système de son et bien entendu, un ordinateur. La mezzanine servait de chambre à coucher. Lit King size recouvert d'un duvet (sûrement pas acheté chez Walmart), tables de chevet et armoires de rangement tout en bois de pin venant de chez Roche Machin.

Bref, vous voyez le genre !

Aucun signe indiquant que Leïla Farahani habitait avec quelqu'un (homme ou femme). Dans une penderie, des souliers de toutes les couleurs et de toutes les hauteurs, pointure 6. Des vêtements de scène, aussi des chemises, jeans, jupes et robes, le tout pour une femme de sa taille et de son poids. Un mètre 63/ 45 kilos.

Les flics fouillèrent partout. Vidèrent tout ce qu'il y avait à vider. Trousse de maquillage, poubelles, tiroirs, armoires dans la chambre et la salle de bains, regardèrent sous les coussins, le matelas, l'évier de la cuisine et ainsi de suite. Sans oublier la prise d'empreintes. Bon, on aura compris comment on procède à une fouille en règle. Alors inutile de prolonger une description qui pourrait devenir fastidieuse à la longue.

Les flics repartirent avec l'ordinateur, les cassettes vidéo, le contenu de l'armoire de la salle de bains, celui du panier à linge sale (on trouve parfois des traces révélatrices sur le linge et les draps qui ont servi). Et un i Phone que Leïla Farahani n'avait pas avec elle, le soir de sa mort.

Alors pourquoi l'avait-elle laissé chez-elle ?

Hypothèse : comme Leïla s'apprêtait à aller enregistrer des nouveaux hits, peut-être l'avait-elle volontairement oublié, histoire de mieux se concentrer. Enfin, on ne saurait jamais exactement pourquoi. Remarquez que dans le portrait global, le savoir ou non était assez secondaire.

De toute manière, le matériel serait soigneusement examiné. Et en attente des résultats, qui prendraient quand même quelques jours à être produits, croyez-vous que le lieutenant allait se tourner les pouces ? Pas du tout.

Le lendemain, la dénommée Josiane Rozon, directrice de L'Auberge du Soleil, héritière de la fortune de la jeune idole de la chanson, recevait sa visite.

16

L' Auberge du Soleil était également située sur le Plateau Mont-Royal. À deux coins de rue du loft de Leïla Farahani. Pratique quand même ! Le lieutenant s'y rendit avec sa collègue Marie Garneau, laquelle, en plus d'être une excellente détective et mère de deux jeunes enfants, faisait du bénévolat pour une maison semblable dans son quartier.

Où trouvait-elle le temps et l'énergie pour concilier le tout et rester fraîche comme une rose ? Le lieutenant n'avait jamais osé lui poser la question. Ç' aurait pu être interprété comme du sexisme ou pis encore, du harcèlement. Eh oui, depuis l'apparition des # Ashtag Moi aussi, les rapports hommes/femmes en milieu de travail devenaient de plus en plus délicats.

Qu'importe, Marie Garneau était la personne tout indiquée pour l' accompagner. Il le lui avait poliment demandé et elle avait accepté avec enthousiasme. Toujours est-il que les deux enquêteurs ne s'étant pas annoncés durent montrer patte blanche à la réception. Leurs badges en l'occurrence. La jeune femme qui les reçut, sans doute une assistante, les fit entrer dans une salle d'attente où ils purent constater que le décor rendait justice au nom de la maison.

Très ensoleillé, le décor !

Les murs étaient peints en jaune pâle, les fauteuils recouverts d'un tissu aux couleurs de l'arc-en-ciel. Quelques plantes d'intérieur complétaient un ensemble assez coquet et probablement assez coûteux aussi. Marie Garneau, qui avait l'oeil pour ce genre de choses, remarqua : "Dans mon quartier, le refuge n'a pas aussi bonne mine."

"Ah non ? Tu m'étonnes Marie, ironisa Alexandre Denis. Il n'avait peut-être pas l'oeil aussi exercé que sa collègue mais il avait l'esprit caustique. Marie Garneau sourit, amusée.

Et ce fut à ce rythme que les deux flics durent patienter une bonne demi-heure avant de voir apparaître Madame la Directrice. Elle devait être très occupée.

Finalement, Josiane Rozon, une jolie brune fin trentaine, s'avança dans la pièce d'un pas décidé, la main tendue. Très élégante dans un tailleur-pantalon bien coupé, ce fut d'une voix au timbre harmonieux qu'elle leur demanda : "Que puis-je faire pour vous, détectives ?"

La dame ne paraissait nullement surprise de la visite d'enquêteurs de la police. La raison en était simple. Il se trouvait que bon an, mal an, L'Auberge du Soleil hébergeait une bonne trentaine de femmes. La plupart se présentaient avec leurs enfants et toutes avaient subi des violences de la part de conjoints ou d'amants. Certaines avaient même été victimes de tentatives de meurtre et faisaient encore l'objet de menaces de mort.

Non, Josiane Rozon n'était pas surprise. Cependant, il y avait une chose qu'elle ignorait.

Cette fois, la visite n'avait aucun lien avec les dossiers habituels. Et peut-être ne savait-elle pas non plus qu'avant de venir la rencontrer, les détectives s'étaient renseignés sur elle et avaient appris des détails qui n'apparaissaient nulle part sur son CV de travailleuse sociale.

... Quelques années auparavant, son époux (contre lequel elle avait porté plainte pour coups et blessures) était mort dans des circonstances nébuleuses. Bien entendu, Josiane Rozon avait été interrogée par la police. Mais le rapport d'autopsie, concluant à "une mort accidentelle due à une faiblesse congénitale", l'affaire avait été classée.

Fait à noter, le défunt mari avait légué à son épouse une coquette somme de cinq millions de dollars. Josiane Rozon en avait investi une partie dans la mise sur pied de L'Auberge du Soleil. Depuis lors, elle bénéficiait de subventions gouvernementales pour faire rouler la maison d'hébergement.

Le hic : les subventions avaient été récemment coupées du tiers à cause des mesures d'austérité mises en vigueur. Pour combler le déficit, Josiane Rozon avait dû vendre sa maison de Wesmount et puiser dans ses réserves personnelles. Une situation très ennuyeuse évidemment.

Or ne voilà-t-il pas que Leïla Farahani décède tragiquement et ... Ô miracle ! Josiane Rozon et son refuge héritent de la fortune de l'idole de la chanson.

Deux gros héritages à quelques années d'intervalle, quand est-ce que ça vous arrive à vous, hein ? En tout cas, ça n'était pas arrivé aux deux enquêteurs lesquels en avaient conclu que de tels hasards méritaient d'être scrutés à la loupe. Conséquemment, avant de se présenter à L' Auberge du Soleil, ils avaient convenu d'une stratégie. Celle du bon 'cop/bad cop'. Une stratégie pas très originale mais efficace, la plupart du temps. Marie Garneau ouvrirait donc le bal avec des remarques en apparence anodines, voire mondaines.

.....

"C'est très joli chez-vous, madame Rozon, fit la détective souriante.

"Merci sergent Garneau, roucoula Madame la Directrice.

"C'est vous qui avez conçu le décor ?"

"J'ai consulté un décorateur mais il a fait exactement ce que je voulais qu'il fasse. Créer un environnement chaleureux pour toutes ces pauvres femmes et leurs enfants."

"J'imagine que vous avez des aires de jeux prévues pour les enfants ? "

"Oui, bien sûr. On a également une infirmerie et même un gym pour que les femmes puissent reprendre la forme, se rengorgea Josiane Rozon.

"Tout cela demande un personnel qualifié, n'est-ce pas ?"

"Bien entendu."

"Et doit coûter très cher, non ?"

"Cela coûte cher en effet, sergent Garneau." Madame la Directrice perdait graduellement son sourire de commande : "Dites-moi lieutenant, êtes-vous ici pour me parler d'un problème spécifique ?" Visiblement, Josiane Rozon commençait à avoir les oreilles dans le crin. Et avant qu'elle se mette à piaffer d'impatience, il était temps pour Alexandre Denis d'entrer en scène.

"Qui était pour vous Leïla Farahani, madame ? demanda-t-il sèchement.

Josiane Rozon devait connaître le coup du 'bon cop/ bad cop' car ce fut à peine si elle sourcilla :

"Leïla faisait du bénévolat chez-nous. Elle venait régulièrement parler aux femmes, les encourager, jouer avec les enfants. Elle était précieuse pour nous ... Sa mort tragique nous a toutes bouleversées." Et blablabla ...

Les enquêteurs eurent droit à un déferlement de phrases creuses, d'une banalité à crier. Josiane Rozon les prononçait comme si elle parlait d'une séance de magasinage aux Galeries d'Anjou. Certes elle connaissait la technique du 'bon cop/ bad cop' mais pour exprimer des regrets, elle était nulle.

"Du bénévolat, dites-vous ? reprit le lieutenant. "Peu de gens devaient connaître ce côté généreux de Leïla. Pourquoi ne pas lui avoir rendu publiquement hommage, madame ? Sur votre page Facebook, par exemple."

Josiane Rozon se troubla légèrement : "J'aurais pu le faire. Mais je ... Son comportement sur scène et les insultes aux musulmans, je... je craignais qu'un témoignage de ma part nuise à la réputation du refuge."

"En un mot, vous ne vouliez pas être associée à son nom ?"

"Libre à vous de l'interpréter comme vous voulez, lieutenant."

"Elle, en tout cas, n'a pas hésité à vous léguer tous ses biens, madame."

Josiane Rozon para le coup en essayant de louvoyer : "Leïla était très attachée à L'Auberge du Soleil. Elle voulait ce qu'il y a de mieux pour les femmes et les enfants dont elle s'occupait et ..."

"Elle vous a aussi laissé son loft et tout le reste. **À vous**, madame."

"Nous avons noué des liens d'amitié, fit Josiane Rozon du bout des lèvres.

"Donc vous la fréquentiez en dehors du travail ?"

"Je suis allée chez-elle à quelques occasions, oui."

"À quelques occasions, seulement ? Chez-elle qui deviendra **chez-vous**, madame."

Le lieutenant était de plus en plus sec. Il avait peine à contenir son mépris croissant pour Josiane Rozon. Une femme qu'il soupçonnait d'avoir un signe de piastre \$\$\$\$ tatoué sur le cœur. Il avait beau se répéter que dans cette affaire, elle n'était pas la seule à ne penser qu'à l'argent. Scott Murphy et Vic Graham y pensaient aussi. *Money, money, money ...* Mais de leur part, on s'y attendait.

Alors qu'une travailleuse sociale ... le lieutenant n'était pas à l'abri d'idées préconçues. N'empêche que Josiane Rozon mentait sur la nature de ses relations avec la défunte, il en était certain. Léguez-vous votre appartement, vos bijoux et vos placements à quelqu'un que vous ne fréquentez qu'à l'occasion ?

Et bien, c'était ce que Leïla Farahani avait fait pour la directrice de L'Auberge du Soleil. Non, Josiane Rozon avait sûrement plus qu'un simple lien d'amitié avec la chanteuse. Et elle refusait de l'admettre. *Déprimant ...* Le lieutenant se tourna vers Marie Garneau qui prit la relève.

.....

"Saviez-vous que Leïla s'était mise à prendre des méthamphétamines ?" questionna la détective.

"Je l'ignorais, mais ça ne m'étonne pas. Voyez-vous, en spectacle, Leïla crânait ... au fond, elle n'était pas très heureuse et c'est probablement pour ça qu'elle s'est mise à prendre du speed."

"Vous la connaissiez suffisamment bien pour qu'elle vous confie ses problèmes ?"

"En fait, sergent Garneau, quand elle est venue me proposer ses services, elle m'a avoué qu'elle comprenait très bien ce que c'était que de subir de la maltraitance. Son père et ses frères étaient violents avec elle. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle a rompu avec sa famille."

"Violents, dites-vous ? Des abus sexuels ?"

"Non, pas ça ... mais des coups, semble-t-il. Elle refusait de se conformer aux prescriptions de la loi islamique. Elle ne voulait pas porter le voile, faire les prières quotidiennes. Bref ... elle était le mouton noir dans la famille."

Josiane Rozon hésita un instant ... "Quelqu'un l'a tuée, n'est-ce pas ?"

Comme elle avait en face d'elle deux enquêteurs aux Homicides, la question était légitime. Mais cela ne voulait pas dire qu'on était tenu d'y répondre.

"À ce stade, fit Marie Garneau, je ne peux rien vous confirmer. L'enquête suit son cours. Mais vous, madame Rozon, avez-vous des raisons de le penser ?"

"Elle disait recevoir des menaces. Et je ne serais pas étonnée que ça vienne de son père et de ses frères. Pensez à la charia, sergent Garneau. Voyez-vous, ici nous avons des femmes musulmanes qui font l'objet de menaces de mort et la plupart du temps ça vient de leur famille."

La charia, oui, évidemment ... En un sens Josiane Rozon n'avait pas tort et peut-être même avait-elle raison de penser que ... ?

Marie Garneau interrogea son chef du regard. Le lieutenant, qui avait réussi à surmonter 'sa déprime' passagère, demanda alors à visiter les lieux. Josiane Rozon retrouva son sourire de commande et invita les deux enquêteurs à la suivre.

Ils lui emboîtèrent le pas.

17

"Il faut lui accorder une chose, remarqua Marie Garneau en sortant de L'Auberge du Soleil, Josiane Rozon prend soin de son monde. Les femmes et les enfants ont l'air d'être bien traités et les membres du personnel paraissent très attachés à leur patronne."

"Oui en effet ... Ce qui m'ennuie chez cette femme, c'est son côté calculateur et son manque évident de loyauté envers Leïla."

"Manque évident de loyauté, lieutenant ?"

"Elle n'a jamais dit clairement qui était Leïla Farahani pour elle. Tu as dû le noter, non ?"

"Mais oui, je l'ai noté."

"Et qu'en déduis-tu, Marie ?"

Marie Garneau parut réfléchir : " Hum... Je pense qu'elle avait sincèrement honte du style adopté par Leïla dans ses spectacles et ses vidéo clips et que ... ça la gênait."

"Mais encore ?"

"Qu'elle irait jusqu'au meurtre ? J'en doute, lieutenant ... Même si deux héritages survenus à point nommé nous incitent à penser le contraire."

"Et bien ... je ne partage pas ton avis, Marie. Je crois, qu'acculée au pied du mur, elle pourrait tuer. Pour protéger son œuvre et sa réputation. Vois-tu, ou bien, elle était la maîtresse de Leïla, ou bien, elle l'a manipulée pour qu'elle lui lègue sa fortune. Et/ou les deux."

"Hum... vu comme ça, c'est possible, lieutenant ... Donc pour en savoir plus, il nous faudra attendre les résultats de la fouille du loft de Leïla, hasarda la détective.

"Et surtout, connaître les contenus de son ordinateur et de son i Phone."

Ils étaient rendus à la voiture et Alexandre Denis alla ouvrir la portière du côté passager. Un geste galant encore possible sans risquer de se faire taxer de 'sexiste'. Du moins c'est qu'il avait constaté avec les femmes de son entourage.

Il ne vit donc pas la lueur espiègle qu'il y avait dans les grands yeux de biche de Marie Garneau : "Hem ... lieutenant, pendant la visite, nous sommes allés dans le bureau de Josiane Rozon, n'est-ce pas ?"

"Ouais ... mais quel est le rapport avec ... ? "

"Je lui ai demandé la permission d' utiliser sa salle de bain privée et ... "

"J'avoue que ça m'a surpris, mais bon."

"... dans la poubelle à côté du lavabo, il y avait des papiers-mouchoir usagés. L'un d'eux avait été utilisé pour recracher une gomme à mâcher. Je l'ai examiné et j'y ai vu des traces de rouge à lèvres ... De la même couleur que celui que Josiane Rozon avait sur les lèvres ... Vermillon, lieutenant. C'est-y pas beau ça !"

Tout sourire, la sergent-détective fouilla dans son sac à mains, en sortit un sachet de plastique qu'elle tendit à son chef. Le sachet, identifié *Pour analyse*, contenait le papier-mouchoir tâché de rouge à lèvres vermillon, la boule de gomme à mâcher, et forcément un peu de salive.

"Ah, Marie ! tu la soupçonnes toi aussi et tu me faisais marcher, rigola Alexandre Denis en empochant le précieux sachet renfermant, il l'espérait, un échantillon de l' A. D.N. de Josiane Rozon.

.....

Une femme, belle, intelligente et espiègle, le lieutenant en avait également une à la maison. Quand il arriva le soir tard, Kim était déjà au lit mais ne dormait pas. Elle lisait en l'attendant.

Après une douche rapide, il s'apprêtait à la rejoindre quand il aperçut, sur le dessus du bahut où était rangée la literie, une enveloppe marquée *Dossier sur les groupes d'extrême-droite au Québec*.

"Hem ... je vois que tu as travaillé à ton documentaire, fit-il avec un demi-sourire.

"Eh, oui, mon chéri ! Que veux-tu, quand tu n'es pas là, il faut bien que je meuble ma solitude, lâcha-t-elle feignant le désespoir.

"Me permettras-tu de jeter un coup d'oeil dans l'enveloppe, mon bel amour ?"

"Mmmm... peut-être. Mais seulement après avoir rempli ton devoir d' époux, mon chéri !"

Alexandre éclata de rire : "Du chantage ?"

"Un esprit sain dans un corps sain, ne l'oublie pas mon beau flic d'amour, minauda-t-elle.

"Eh bien, puisqu'il le faut, je peux me sacrifier, soupira 'le beau flic d'amour' avec dans les yeux, une lueur qui démentait ses paroles. On est complice ou on ne l'est pas. Les Lemelin-Denis l'étaient complètement. Si bien que, pendant un très long moment, il y eut beaucoup de soupirs et de gloussements. À ce rythme ils seraient très en santé et pendant longtemps.

Soyons discrets et laissons les époux à leurs ébats conjugaux.

.....

Le lendemain matin, le lieutenant partait pour le Centre d'enquête avec le sachet contenant le papier-mouchoir récupéré par Marie Garneau et ... l'enveloppe contenant la copie du dossier sur l'extrême- droite au Québec. Une copie que tel que prévu, Kim avait 'oubliée' sur le bahut à son intention. Avant la diffusion du documentaire.

Ah, les femmes ! pensa-t-il en allumant la radio de la voiture de police banalisée qu'il utilisait depuis quelque temps. La sienne étant finie, il n'avait pas encore eu le loisir d'en magasiner une autre. En cherchant un poste où il pourrait écouter les nouvelles matinales, il tomba sur Julien Clerc qui chantait : "Femmes, je vous aime ... " Il se mit à siffloter.

18

Deux jours plus tard, 11h00, Centre d'enquête, salle de conférence.

Après les inévitables plaisanteries, le bruit des chaises que l'on tire, les papiers qu'on étale, le meeting quotidien put enfin se mettre en branle. À l'ordre du jour, figurait en premier lieu l'examen des rapports qui venaient d'être produits. Ceux en lien avec la fouille du loft de Leïla Farahani.

Pour la flopée d'empreintes, il y avait, bien entendu, celles de Leïla. Les autres, impossible de les identifier. Chose qui ne surprit personne. Pas plus d'ailleurs que la présence d'un second flacon de capsules de méthamphétamine dans l'armoire de la salle de bains. Celles-là, sans cyanure ajouté.

Plus étonnant quand même, rien n'avait été trouvé, confirmant ou infirmant le fait que Leïla ait reçu des menaces. Pas de lettres anonymes traînant au fond d'un tiroir. Dans l'ordinateur, sur Twitter, plusieurs commentaires désobligeants voire orduriers. Mais aucune menace de mort.

En revanche, le rapport de la police scientifique, lui, était fort instructif. Au laboratoire, on avait examiné les taches sur les draps récupérés dans le panier à linge sale. Taches qui étaient en fait des résidus de cyprine, un fluide émis par beaucoup de femmes lors de rapports sexuels. On avait là, deux ADN. Celui de Leïla et celui d'une partenaire. Qui était cette partenaire ? Vous l'aurez sans doute deviné, fins renards que vous êtes !

La concordance était parfaite. À 99.9%. Même ADN que celui prélevé sur la gomme à mâcher et le papier-mouchoir taché de rouge à lèvres vermillon subtilisés par la très efficace Marie Garneau lors la visite à L'Auberge du Soleil. Un coup fumant.

Bravo, sergent-détective Garneau !

Josiane Rozon était la maîtresse de l'idole de la chanson.

Pour renforcer cette preuve (si tant est qu'on en ait besoin) l'examen de l'ordinateur en révélait encore plus sur la liaison des deux femmes. Sur un site encrypté, Leïla avait téléchargé des vidéos et des photos prises à partir de son i Phone. Photos et vidéos la montrant avec Josiane dans leurs ébats.

Avec des cœurs, en veux-tu, en v'là.

Chose certaine, en plus d'être un tantinet exhibitionniste, Leïla paraissait très éprise de sa compagne. Était-ce un amour réciproque ? Le lieutenant en doutait : "Josiane Rozon, fit-il avec un ton qui en disait long sur l'opinion qu'il s'était faite de la dame, "... a une calculatrice électronique dans le cerveau. Elle a vu, c'est elle-même qui l'a révélé et pour ça je la crois, un côté fragile chez Leïla. Elle en a tout simplement profité."

"Donc, elle aurait couché avec Leïla, pour être couchée sur son testament, plaisanta Régimbald qui ne détestait pas les jeux de mots faciles. Encore plus, quand il y pouvait y ajouter une touche salace : "En tout cas, fit-il en désignant les photos, ça n'avait pas l'air de lui déplaire à la belle Josiane. Avez-vous vu ses gros nénés et son ...?"

"Fiche-nous la paix avec tes niaiseries, coupa le lieutenant.

"T'es juste un sale voyeur, Régimbald, l'apostropha la redoutable Judith Chomsky.

Les autres se limitèrent à émettre un murmure désapprobateur. Ce n'était pas le moment de faire des farces plates. Si bien que, devant la réprobation générale, Régimbald redevint sérieux : "L'héritage donne à Josiane Rozon un excellent motif pour tuer Leïla, non ?"

"Oui, ça lui donne un bon motif, mais ça ne constitue pas une preuve. Je te rappelle, Régimbald, que des motifs, elle n'est pas la seule à en avoir."

Le lieutenant parla alors, sans en préciser la source, d'un certain dossier : " ... dont j'ai pris connaissance ... Il y est question, entre autres, d'un nouveau groupe néonazi. Le chef est un blogueur très suivi sur le WEB."

"Et qui est ce mystérieux blogueur ? fit Judith Chomsky, sarcastique.

De toute évidence, Judith cherchait la bagarre.

Le lieutenant ne tomba pas dans le panneau. Sans sourciller, il fournit aimablement le renseignement réclamé : "Un dénommé Simon Laplante qui signe ses textes, Le Chevalier blanc, avec une croix gammée à côté de sa signature. Qu'est-ce que ça évoque pour toi, ma chère Judith ?"

La policière haussa les épaules : "Il doit être ultra nationaliste, contre les juifs, les musulmans, les noirs, les lesbiennes et les gay."

"Mais encore ?"

"Comment ça, mais encore ? C'est bien assez, non !"

"La signature rappelle également le nom d'un groupe de suprémacistes blancs du sud des États-Unis : The Knights of the White Camelia."

Judith ricana : "Les Chevaliers du Camélia blanc. Des vrais poètes ces gens-là !"

Le lieutenant sourit : "Alors, tout comme leurs collègues américains, les membres du groupe de Simon Laplante sont pour l'utilisation de la violence, les armes à feu, portent des cagoules et leur cri de ralliement est : Heil Hitler."

"Ouais ... et ensuite ?"

"Ensuite, ma chère Judith, un détail qui risque de vous intéresser toi et Sans-Souci ... Ces gens-là ont tous une croix gammée tatouée sur la poitrine."

"Hein, comme notre type à la gorge tranché ! Tu entends ça, Dave ?"

"Whoa ! ... Ça me donne envie d'aller me chercher un café, fit Dave Sans-Souci prévoyant qu'on en resterait pas là.

"Faisons une pause, déclara le lieutenant, bon prince . "Après on écouterà ce que Garneau et Lambert ont à nous raconter sur la famille Farahani ... Et je n'ai pas terminé avec Simon Laplante et son groupe. Vous ne voudrez pas manquer ça mes amis."

Alexandre Denis ne détestait pas tenir son monde en haleine.

19

Au retour de la pause : place au tandem Garneau/ Lambert.

Gentilhomme, Guy Lambert céda la parole à Marie Garneau. Une galanterie encore tolérée dans l'équipe, semblait-il. Marie le remercia du regard.

"Les parents de Leïla, fit-elle, sont tout deux diplômés de l'École polytechnique de Téhéran. Le couple a émigré au Canada, il y a une vingtaine d'années. Leïla avait alors deux ans. Pourquoi ont-ils quitté l'Iran ? Ça n'est pas très clair ... J'en ai discuté avec Guy qui les a rencontrés mais ... "

"Ça n'est pas très clair en effet, reconnut Lambert.

"Ça peut aussi bien être pour des raisons politiques, économiques, religieuses. Ou tout ça à la fois, reprit Marie Garneau. "Personnellement, j'ai tendance à penser qu'ils s'attendaient tout simplement à avoir une vie plus facile ici."

"Et comme dans beaucoup d'autres cas, ça n'est pas ce qui s'est produit."

"Et voilà, lieutenant. Javid est chauffeur de taxi et Farah, couturière."

"La religion dans tout ça ?"

"Le couple fréquente une mosquée de Gatineau avec leur deux fils. Auraient-ils pu poser des gestes subversifs ? J'ai fouillé dans la banque policière de renseignements du Québec, aussi dans la banque canadienne Versadex. Ils ne font l'objet d'aucune plainte. Pas d'arrestation non plus. En bref, je n'ai rien trouvé qui permet de penser qu'ils auraient des accointances avec des intégristes musulmans."

"C'est tout, Marie ?"

"C'est tout pour moi, lieutenant, fit sobrement la policière. Marie Garneau n'était pas du genre à trop en mettre. Quand elle n'avait pas de lapin à sortir de son chapeau, elle n'en sortait pas, point.

Le lieutenant apprécia tout aussi sobrement : "Merci Marie."

La balle était maintenant dans le camp de Lambert, lequel s'était rendu à Gatineau rencontrer la famille Farahani, le jour où sa collègue Marie avait accompagné le lieutenant à l'Auberge du Soleil.

Voyez-vous, cela s'appelait : rentabiliser le temps de chacun.

Avant de livrer son exposé, le sergent-détective tint à donner une précision : "Je vous signale que Farah ne porte ni niqab, ni burqa, ni même le tchador." Lambert s'était exprimé avec beaucoup de véhémence. Était-ce bien nécessaire ? Comme si le fait de ne pas porter de signes ostentatoires vous immunisait contre toute activité subversive.

Aurait-il, par hasard, un préjugé favorable ? Le lieutenant se le demanda : "Ni niqab, ni burqa, ni tchador, c'est noté, Lambert. Maintenant, raconte"

Sans paraître remarquer le ton ironique de son chef, Lambert s'exécuta : "Les Farahani m'ont accueilli avec beaucoup de simplicité ... Ils m'ont proposé de prendre le thé avec eux et j'ai accepté volontiers. Évidemment, ils sont encore sous le choc, on le serait à moins et ... "

Plus de doute, Lambert avait un parti pris. Le lieutenant s'attendait à plus d'objectivité de la part d'un vieux routier. Peut-être, songea-t-il, aurais-je mieux fait de déléguer quelqu'un d'autre à Gatineau ? : "Et de quoi avez-vous discuté autour d'une tasse de thé, Lambert ?"

Le ton était un chouïa aigrelet. Lambert ne s'en émut pas outre-mesure : "Je leur ai d'abord demandé comment était Leïla enfant et adolescente. C'était, m'ont-ils dit, une enfant joyeuse, sans problème. À l'adolescence, elle s'est rebellée. Ce qui est normal à cet âge. Ça, ses parents le comprenaient. Elle passait de longues heures dans sa chambre, ne voulait plus entendre parler de religion, etc ... Ils s'en veulent d'avoir compris trop tard son problème d'identité."

"Crise d' identité sexuelle et religieuse ... Comment étaient-ils quand ils t'ont raconté ça ?"

"Tristes ... Tristes, comme j'ai rarement vu, lieutenant."

"Les deux fils étaient-ils présents à la rencontre ?"

"Ils y étaient, oui. Et comme tous les ados, ils étaient scotchés à leurs i Phones." Sourire indulgent. Décidément, Lambert était un peu trop 'subjectif'. C'en était presque gênant : "As-tu abordé la question de la drogue avec les parents ?"

"Bien entendu, lieutenant. Ils connaissaient les rumeurs au sujet de la mort de Leïla. Et dire que sa consommation de drogue les surprenait, non. En fait, Javid et Farah ne m'ont pas caché qu'ils craignaient ce qui est arrivé à leur fille. Ils désapprouvaient sa conduite, ça ne fait aucun doute."

"Mouais ... Et les frères eux ?"

"Vous parlez de liens possibles avec un imam radical ?"

"Ils pourraient en avoir à l'insu de leurs parents, non ?"

"Je ne le pense pas. Compte tenu de ce qui est arrivé à leur fille, Farah et Javid surveillent leurs allées et venues et ... Écoutez, j'ai jeté un coup de d'oeil au contenu de leurs i Phones. Je n'ai trouvé que des applications pour jeunes de treize et quatorze ans. Rien de suspect dans leurs textos non plus."

"Et pendant que tu vérifiais, personne n'a rouspété."

"Les deux ados comprenaient plus ou moins. Mais les parents ont bien compris, eux. Ils m'ont même proposé de vérifier le contenu du seul ordinateur de la famille. Ce que j'ai fait. Aucun site encrypté, aucune recherche sur le cyanure ou tout autre produit dangereux. Rien."

"Aucun lien avec les gens du groupe armé État islamique ?"

"Surtout pas ! Farah et Javid sont farouchement opposés à toute forme d'extrémisme. On en a discuté et croyez-moi, lieutenant, plaida calmement Lambert, après avoir passé quelques heures en leur compagnie, je peux affirmer que ce sont des gens bien."

"Ont-ils parlé de Vic Graham ?"

"Oui, bien sûr. Ils ne le portent dans leurs cœurs évidemment."

Lambert marqua une pause : " Et si vous pensez qu'ils auraient accepté de l'argent du bonhomme, oubliez ça. J'ai pu constater qu'ils vivent très modestement."

"Comment ont-ils réussi à payer les études de Leïla dans un collège privé ?"

"Ils ont mis de l'argent de côté ... Pour eux, la qualité de l'enseignement, c'est important. Ils comptent faire la même chose pour leurs deux fils."

"Et pourtant ici, nous avons quelques bonnes institutions publiques."

"Oui, lieutenant ... Mais c'est leur choix après tout."

"Ouais bon, passons. Qu'ont-ils dit d'autre ? "

"Ils m'ont demandé s'ils pouvaient récupérer le corps de leur fille ... Là, j'ai dû leur répondre que ça prendrait un certain temps avant que la dépouille leur soit rendue. "

"Leur as-tu mentionné qu'on soupçonnait un meurtre ?"

"Non. Tant que ce ne sera pas officiel ... Mais ils se doutaient bien qu'un flic aux Homicides du SPVM ne s'était pas déplacé à Gatineau pour leur parler de la pluie et du beau temps."

Lambert prit une gorgée de café : "Oui, ils sont musulmans pratiquants. Ils ont même un exemplaire du Coran bien en vue sur la table à café et des tapis de prière dans le salon. Mais jusqu'à preuve du contraire, ce n'est pas un crime ... Franchement, je ne les vois pas en meurtriers de leur fille."

Le sergent-détective paraissait sûr de son coup. Et plus il l'écoutait, plus le lieutenant pensait que Lambert ne se trompait pas. Les Farahani n'étaient pas des meurtriers : "Tu as bien dit que les deux frères ont treize et quatorze ans, Lambert ?"

"Exact, lieutenant."

"Donc, quand Leïla a quitté la maison, ils n'avaient que neuf et dix ans. Ouais ... Et pourtant, Leïla a prétendu que son père et ses frères étaient violents avec elle ... En fait, ce qu'on en sait, c'est ce que Vic Graham et Josiane Rozon nous ont laissé entendre."

"Avec ces deux-là, on peut en prendre et en laisser, non ? "

"Tu n'as pas tort, Lambert. Alors, de deux choses l'une, ou bien Rozon et Graham ont inventé les menaces de mort et la violence du père et des fils, ou bien Leïla leur a menti."

"Peut-être que Leïla s'est imaginé ça ? avança Nguyen.

"Toujours ta théorie sur le succès qui lui aurait fait perdre la boule, Léo ?"

"C'est une façon un peu simpliste de résumer la chose, lieutenant !"

"Mouais bon ... " À court d'arguments, Alexandre Denis secoua la tête : "Toute cette histoire est déplorable et je ... "

"On laisse tomber l'angle de la famille Farahani, lieutenant ? questionna Marie Garneau.

"Oui. Je ne vois vraiment pas pourquoi on continuerait à harceler ces pauvres gens. Inutile de les accabler plus qu'ils ne le sont."

"Ouf ! Un angle de moins, c'est pas de refus, lieutenant, applaudit Judith Chomsky.

Wow ! Judith qui appuyait le chef. Chose rare. Très rare, même.

Et puis disons-le, la perspective d'une réédition de l'affaire Shafia , un 'crime d'honneur', n'enchantait personne dans l'équipe. Pas dans le contexte politique actuel : les accommodements raisonnables, les signes ostentatoires et tout le bataclan.

Non, les enquêteurs n'avaient pas du tout envie de mettre le doigt dans l'engrenage. Ç' eut été pour eux, une situation perdant/ perdant. Déjà que, dans l'opinion publique, les flics étaient souvent cloués au pilori, pas besoin d'être accusés de faire du profilage racial en plus.

.....

"Vous nous aviez promis une surprise, lieutenant. Au sujet du groupe de néonazis ... Moi, j'aime bien les surprises, fit Marie Garneau en ouvrant de grands yeux innocents. La détective avait une façon bien à elle de détendre l'atmosphère .

Alexandre Denis sourit : " Chose promise chose due, pas vrai Marie ?"

"Surprise, mon œil ! fit Judith Chomsky en levant les yeux au ciel. Avec ses qualités et ses défauts, la policière avait le détecteur de *bullshit* assez aiguisé, merci : "On les connaît vos surprises lieutenant, ça finit toujours en queue de poisson."

Tout le monde s'esclaffa. Y inclus celui qui était visé : "Alors, dit-il en reprenant son sérieux, le groupe de Simon Laplante, alias le Chevalier blanc, se nomme Les Rebelles . Un nom copié sur celui d'un site canadien d'extrême-droite : The Rebel, et..."

"Y a pas à dire, ces gens-là sont très originaux !"

"Oui, très originaux, comme tu dis Judith ... Donc, Les Rebelles sont financés par quelques riches individus qui voient d'un mauvais œil l'afflux de migrants au Québec. De plus et c'est là que ça devient très intéressant pour nous, ils auraient des liens avec les motards criminalisés."

Autour de la table, les oh ! et les ah ! fusèrent. Et ben oui, certains laboratoires clandestins étaient opérés par des motards criminalisés. Enfin une piste valable ! Néonazis, motards criminalisés, plus cocktail de méthamphétamines avec cyanure ajouté, wow !

Quoique ce n'était pas la seule piste et ça, personne ne l'oubliait. Il y avait tout de même, Scott Murphy, Vic Graham, Josiane Rozon, et qu'on le veuille ou non, les intégristes musulmans. Et les autres ... parce qu'il devait bien y en avoir d'autres quelque part, non ?

Suivons le guide, mesdames et messieurs.

20

Les renseignements concernant les liens du groupe Les Rebelles avec les motards criminalisés orientèrent les recherches déjà entreprises par Liliane Thomas et Jérôme Vandal. Tant et si bien que, parmi la dizaine de laboratoires clandestins déjà répertoriés, ils en isolèrent un qui retenait spécialement l'attention. Celui-là appartenait aux White Wings.

Yes, sir !

Encore du blanc, toujours du blanc ! Décidément, on lavait plus blanc que blanc chez les Rebelles du Chevalier blanc et chez les motards criminalisés des Ailes blanches (en traduction libre, évidemment). Les deux groupes lavaient-ils séparément ou ensemble ? Et mettaient-ils du cyanure dans leur eau de rinçage ? Ça restait à découvrir.

Quoiqu'il en soit, à la fin de la semaine, l'équipe d'enquête disposait d'une liste de clients qui s'approvisionnaient au laboratoire opéré par les White Wings.

Et parmi ces clients, croyez- le ou non, il y avait le dénommé Scott Murphy. Conclusion : le cher Scott ne consommait pas que de la marijuana. Il consommait également du speed. En faisait-il le trafic ? Si oui, aurait-il pu en refiler à Leïla Farahani ? Possible quoique ... Un examen plus approfondi des appels faits par Leïla sur son i Phone démontra que les mois avant sa mort, elle avait composé à une dizaine de reprises un numéro qui n'était pas celui de Scott Murphy.

Vérifications faites, le numéro était anonyme. Celui d'un appareil jetable et qui avait dû l'être d'ailleurs. Alors, qui était le mystérieux correspondant ? Les enquêteurs en déduisirent, un peu rapidement sans doute, qu'il devait être le revendeur de drogues. À la solde des White Wings ? Et possiblement du groupe néonazi Les Rebelles ? Questions, questions, questions.

.....

"Connaissez-vous les ondes gravitationnelles ? demanda Dave Sans-Souci à ses collègues, un soir où tout le monde était sur les rotules.

"Fous-nous la paix avec ta culture encyclopédique à deux cennes la tonne, fit Régimbald impatient. Faisant fi de la rebuffade, Dave expliqua : "Leur existence avait été évoquée en 1916 par Albert Einstein quand il a publié sa théorie sur la Relativité générale. Hypothèse confirmée depuis 2016. Les ondes gravitationnelles existent bel et bien et ..."

"Non mais, qu'est-ce que les ondes gravitationnelles ont à voir avec la mort de Leïla Farahani, es-tu capable de me le dire, râla Régimbald complètement écoeuré.

"Je vais simplifier et même toi, tu vas comprendre, fit Dave avec un sourire narquois. "Vois-tu, en physique, une onde gravitationnelle est une oscillation de la courbure du temps qui se propage à une grande distance de son point de formation. Un peu comme quand on lance un caillou dans l'eau, ça fait des cercles concentriques ... C'est exactement ce qui se produit dans l'affaire Leïla Farahani et j'ai l'impression que ce n'est pas fini."

L'explication de la distorsion de l'espace et du temps était en effet un peu simpliste. N'empêche que Sans-Souci avec son pifomètre, disons ... imagitatif, avait mis le doigt sur le bobo.

"Mouais ... Il y a tellement de ronds dans l'eau dans cette affaire qu'on ne sait plus où donner de la tête, renchérit le lieutenant. "Écoutez, il est passé 22 heures, je propose qu'on aille dormir là-dessus. Ça vous va tout le monde ?"

Ça allait à tout le monde.

.....

Oui, des ronds dans l'eau !

Et de là à prétendre que l'équipe du lieutenant tournait en rond, il n'y avait qu'un pas à franchir. Pas que franchit allègrement le commandant Brière, le lendemain .

"Écoute-moi bien, Alexandre, je ne t'ai pas fait venir à mon bureau pour que tu me racontes des salades. Où est-ce que tu vas avec tes maudits sabots ?"

"Nous cheminons, commandant."

"Ne commence pas ce p'tit jeu-là, ça ne prend plus avec moi, tonitrua Brière.

"Bon et bien dans ce cas, puis-je vous rappeler le thème de votre semaine de ressourcement : Le bon management, une affaire de tact ... Intéressant quand même, non ! fit le lieutenant avec une politesse exagérée qui frisait l'impertinence.

Et comme par miracle (c'en était probablement un), Brière baissa le ton : "On a une vedette de la chanson qui décède d'une overdose. Le rapport d'autopsie ne confirme pas le meurtre. Par ailleurs, le rapport du laboratoire scientifique nous indique la présence de cyanure dans la drogue ... Il y a une femme qui hérite de la fortune de l'idole. Surprenant, mais bon ... "

Brière reprit son souffle : "Là où je ne te suis plus du tout, c'est quand tu me dis qu'on est rendu dans un complot à l'échelle nationale. Les Rebelles, les White Wings et qui d'autre encore ?"

Brière avait la fâcheuse habitude de déformer les propos des autres. Alexandre Denis qui avait mal dormi la nuit précédente, n'était pas d'humeur à passer l'éponge sans y aller d'une riposte sarcastique : "Un complot, peut-être ... Mais pas à l'échelle nationale, commandant."

"Hum, très subtil ! Alors, pour le commun des mortels dont je fais partie bien entendu, explique-moi de quoi il s'agit exactement, fit Brière faussement suave.

À l'occasion, le commandant pouvait lui aussi manier le sarcasme.

"Si je le savais, je vous le dirais. Mais nous n'avons pas encore eu le temps d'explorer à fond tous les angles, reconnut le lieutenant.

"Tous les angles, tiens donc ! Avec autant d'angles, je peux demander à Pierre Galipeau des Enquêtes sur le Crime organisé de te prêter main forte." Encore le ton faussement suave. Mais le message était clair : *si t'es pas capable d'y arriver tout seul, on va t'aider.*

Quand Brière se mettait en mode 'j' te- mets- au -défi -de', il n'y avait rien à faire : "Si besoin s'en fait sentir, je préférerais parler moi-même à Galipeau, soupira Alexandre.

"C'est comme tu veux, fit Brière étrangement conciliant. Même que c' en était suspect : "Hem ... et ton nouveau beau-frère, Louis Santerre de la SQ ? Peut-être qu'il a une opinion, lui ?"

C'était une question-piège.

"Je ne mêle pas la famille à mes enquêtes." Le lieutenant mentait comme un arracheur de dents mais Brière parut se satisfaire de la réponse.

Ou peut-être que ça l'arrangeait de faire semblant, pensa Alexandre en quittant le Quartier général. Toujours les ondes gravitationnelles ou quelque chose d'approchant. En lien avec la Relativité générale ? *Un autre rond dans l'eau ... Merde !*

21

La même semaine, 23 heures et des poussières chez les Lemelin-Denis.

"Maintenant que la famille Farahani est éliminée de la liste des suspects, laissez-vous tomber la piste des intégristes musulmans, Alexandre ? demanda Kim, alors que le couple prenait une tisane avant d'aller au lit.

"Pas du tout. Marie Garneau et Guy Lambert continuent à regarder de ce côté-là."

"Ah bien ... As-tu remarqué Alexandre, que ces temps-ci l'imam Kabdi est déchaîné ?"

"Bof !"

"Il l'est toujours mais là, ça dépasse les bornes. Hier encore, aux nouvelles télévisées, il se répandait en anathèmes contre les musulmans et surtout les musulmanes qui n'observent pas la loi islamique et ..."

Le lieutenant haussa les épaules : "Le type a beau jeu depuis que la mort de Leïla Farahani est officiellement un homicide."

"Hum ... fit Kim avec l'air de ne pas y toucher, j'ai fouillé dans nos archives et j'ai trouvé un détail intéressant concernant Kabdi."

"Ah oui !"

"Il y a quelques années, sa sœur Soraya qui habitait chez- lui à Longueuil est morte noyée dans son bain. Il y a eu enquête mais on a conclu à l'accident."

"Sans blague ! Et sur quoi s'est-on basé pour en arriver à cette conclusion ?"

"Apparemment, elle écoutait la radio et l'appareil posé sur le rebord de la baignoire serait tombé dans l'eau. Décès par électrocution."

"Tiens donc ! Mmmm ... je parie que Soraya refusait de porter le niqab."

"Eh que tu as l'esprit mal tourné, mon chéri !"

"Déformation professionnelle sans doute, mon amour !"

"Toi et ta déformation professionnelle ... J'ai bien envie de la tester encore un peu."

"Sadique va ! Heu...voyons voir ... Soraya aurait-elle eu par hasard des fréquentations qui déplaisaient à l'imam ?"

"Dix sur dix, mon chéri ... La pauvre Soraya était amoureuse d'un membre du Consulat général d'Israël à Montréal."

"Oups, amoureuse d'un juif ! Suprême affront pour un imam radical comme Kabdi."

"Ouais et ... si j'étais toi, j'examinerais d'un peu plus près ses allées et venues."

"Dix sur dix toi-même ma précieuse journaliste d'enquête, fit le lieutenant en mettant un bras autour des épaules de sa femme." "Qu'est-ce je ferais sans toi, ma Kimou d'amour ?"

"Tu ne survivrais pas mon toutou adoré, minauda la Kimou d'amour.

"Sûrement pas mon lapin en sucre d'orge, murmura le toutou adoré.

Quand ils en étaient rendus à bêtifier, il était temps pour eux de monter à leur chambre et de fermer la porte à clé. Soyons discrets et laissons-les à leurs guili-guili et autres chatouilles intimes. Pensons plutôt aux ondes gravitationnelles, ça vaudra mieux.

22

Dans les jours qui suivirent, il y eut une autre onde gravitationnelle.

Celle-là, pas forcément au goût du gérant d'artistes, Scott Murphy. Pas du tout même. Le type se ramassa à l'hôpital avec le nez écrabouillé, un bras cassé et des côtes fracturées.

Alors, qu'était-il arrivé au cher Scott ? Un accident ou ... Se pouvait-il qu'il y ait 'du Vic Graham' là-dessous ? L'homme d'affaires aurait-il décidé, suite à sa rencontre avec Alexandre Denis et Léo Nguyen, de donner une leçon à son gérant d'artistes ? Nan.

En fait, c'était le père de la jeune Christine Latreille qui avait pris sur lui de venger l'honneur de sa fille de ...13 ans. Ouais, treize ans seulement la petite ! Donc, Gino (Boum) Latreille, un boxeur professionnel, était allé trouver Scott Murphy au studio d'enregistrement et l'avait tabassé d'aplomb.

Pouvait-on le blâmer ? Nan.

N'empêche que Gino (Boum) Latreille, accusé de voies de fait, devrait répondre de ses actes devant un juge. Que voulez-vous, nul n'a le droit de se faire justice soi-même.

Alors, comment Gino (Boum) Latreille avait-il appris le nom du prédateur sexuel ? Ce qu'on sut de l'affaire, c'était que la jeune Christine avait chopé une gonorrhée lors de sa 'rencontre' avec le violeur d'enfants (n'ayons pas peur des mots). Donc, l'adolescente (qui n'avait signé aucun contrat, on s'en doute bien), blessée dans son orgueil et mortifiée dans son corps, s'était confiée à sa mère.

Horriifiée, la mère en avait parlé au père, lequel n'était pas du genre à badiner avec la vertu de sa fille. Pour être précis, le boxeur n'était pas du genre à badiner tout court.

Scott Murphy l'avait appris à ses dépens.

Et ce n'était pour lui qu'un début.

Eh oui, le dossier de Scott (Scottie pour les intimes) s'épaississait de jour en jour. Alertés par Alexandre Denis, ses collègues des Crimes contre la personne avaient découvert que Christine Latreille n'était pas la seule adolescente à avoir été abusée par le gérant d'artistes. Il y en avait plusieurs.

Toutes rêvaient de devenir la vedette de l'heure.

Un désir assez répandu chez les adolescentes bombardées de shows télévisés et d'images séduisantes sur l' Internet. Or quand on aimait la 'chair fraîche', nul besoin d'être un fin psychologue pour en tirer parti. Le cher Scott l'avait compris. Alors comment procédait-il ?

Simple comme bonjour. Sur son site Web, il prétendait être à la recherche de nouveaux talents. *Contactez Scott à...* Il donnait l'adresse du studio d'enregistrement. Une fois les jeunes filles appâtées, Murphy leur offrait de monter à son bureau en leur faisant miroiter une signature de contrat. Contrat qui ne se concrétisait jamais, il va sans dire.

Toutes n'étaient pas disposées à témoigner contre lui, mais certaines, oui.

Il y aurait procès et si la défense ne réussissait pas (comme dans d'autres cas) à démolir la crédibilité des plaignantes, Scott Murphy se retrouverait derrière les barreaux.

Finis les après-midi de farniente à la marijuana.

.....

Et quant à y être, pourquoi ne pas lui faire porter le chapeau pour le meurtre de Leïla Farahani ? La tentation était forte chez certains membres de l'équipe d'Alexandre Denis.

"Leïla s'était peut-être rendu compte que Murphy abusait de mineures et peut-être qu'elle le faisait chanter, avança Marie Garneau.

"Ou encore, elle s'apprêtait à le dénoncer, hasarda Léo Nguyen.

"Mouais."

"Vous n'avez pas l'air convaincu, lieutenant ?"

"Mmmm ... "

Alexandre Denis n'aimait pas ce qu'il allait dire : "Je ... selon moi, Leïla était bien trop préoccupée de sa petite personne pour se soucier des autres et ..."

"Vous êtes très dur avec elle, protesta Marie Garneau. "Leïla faisait du bénévolat et en plus, elle avait le courage de se moquer publiquement des intégristes musulmans. Elle n'était pas, comme vous dites, indifférente aux autres."

"Mouais ... Et si tout ça n'avait été qu'une façade ? Le bénévolat, pour plaire à Josiane Rozon et les insultes envers les intégristes, pour plaire à son public ? ... Bon, admettons qu'elle ait soupçonné Scott Murphy, je ne pense pas qu'elle aurait risqué de perdre son gérant en le dénonçant."

"Je suis entièrement d'accord avec vous, lieutenant, approuva Judith Chomsky. " C'est malheureux à dire, mais tout ce qu'on a appris à son sujet témoigne de son narcissisme et de son mépris des autres. La façon dont elle a traité ses parents, par exemple."

Venant d'une récalcitrante de la trempe de Judith, l'appui était de taille. Mais dans le contexte, à savourer à très petites doses. Alexandre Denis le savoura d'un simple hochement de tête.

Marie revint à la charge : "Murphy a très bien pu faire le coup quand même."

La détective était sans pitié pour les minables du style Scott Murphy. Et elle avait raison de l'être. Sauf qu'en pareils cas, elle avait tendance à perdre son objectivité naturelle. Navré de devoir la contrer, le lieutenant secoua la tête : "L'appartement de Murphy a été fouillé de fond en comble, Marie. Oui, on a trouvé du speed en grande quantité et il en fait probablement le trafic. Mais rien qui ressemble de près ou de loin à du cyanure."

"Ce n'est pas parce qu'on en a pas trouvé qu'il n'en a pas eu en sa possession."

"Écoute Marie, ça me ferait un plaisir énorme de pouvoir lui coller le meurtre de Leïla Farahani sur le dos. Mais je le crois trop paresseux pour imaginer un pareil stratagème. Introduire du cyanure dans des capsules de méthamphétamine, ça prend un équipement, des connaissances en chimie etc ... Lui, préfère les solutions faciles. Une page Web pour attirer les adolescentes et le tour est joué !"

"Ouais... vu comme ça..." Marie Garneau reconnut qu'elle avait un peu forcé la note.

Reconnaître promptement ses 'errements' était une des grandes qualités de la détective. Mais avait-elle complètement tort de penser que le meurtrier pouvait être Scott Murphy ?

Léo Nguyen continuait à penser qu'elle n'avait pas tort : "Vos arguments ont du bon, lieutenant. Quand même, on ne devrait pas éliminer Murphy tout de suite."

"Rassure-toi Nguyen, quand il sera en mesure de parler, on va l'interroger. Autrement notre dossier sur lui ne serait pas complet, concéda Alexandre. "Cela dit, ajouta-t-il, je vous rappelle tout le monde que les suspects ne manquent pas. On a l'embaras du choix après tout. "

Là-dessus Régimbald donna une bourrade amicale à son collègue Sans-Souci : "Aye Sans-Souci, sais-tu que je commence à trouver que ta théorie sur les ondes gravitationnelles est assez juste, finalement."

Hein !

Régimbald qui souscrivait à ce qu' il qualifiait, il n'y a pas si longtemps, de "culture encyclopédique à deux cennes". Un grand moment dans l'histoire de l'équipe d'enquête.

Tous applaudirent.

23

Quand on a l'embarras du choix, que fait-on ? Et bien, on procède par élimination. Ce fut exactement ce que firent les détectives par la suite.

Ils revirent Scott Murphy, lequel était maintenant incarcéré en attente de procès. Officiellement accusé d'abus de mineures et de trafic de drogues. Eh oui, non content d'abuser sexuellement d'adolescentes, le 'monsieur' revendait à fort prix du speed à pas mal de monde. Et pas seulement à des gens du show business.

Dans son ordinateur, les flics trouvèrent une liste de noms de clients du monde des médias, aussi des avocats, des médecins, des politiciens et des quidams bien nantis. Incroyable ! le nombre d'individus qui ont besoin d'un 'p'tit remontant' par ci par là.

N'empêche que le nom de Leïla Farahani n'y figurait pas.

Soumis au polygraphe, Scott Murphy nia catégoriquement lui avoir fourni la drogue et jura qu'il ne l'avait pas tuée. Donc, à moins qu'il ait secrètement appris à déjouer l'appareil, Murphy disait vrai. Il n'avait pas vendu de speed à l'idole de la chanson et ne l'avait pas tuée.

Alors qui l'approvisionnait et qui l'avait tuée ? Le mystère demeurait entier.

Scott Murphy, la famille Farahani, Ali Bey Al- Dandachi et Jean- Jacques Dalpé du restaurant Mezzeh éliminés de la liste des meurtriers potentiels, qui avait tué Leïla et pourquoi ?

Bien entendu, Les Rebelles du Chevalier blanc et les motards des White Wings figuraient en bonne place. Puis les extrémistes musulmans avec le sympathique imam Kabdi à leur tête. Sans oublier 'l'héritière' Josiane Rozon ainsi que le 'mentor' de Leïla, Vic Graham. Celui-là, bien que le lieutenant ne lui ait trouvé aucun motif valable, il ne lui avait pas encore donné son laissez- passer.

Ainsi il se proposait de lui rendre une seconde 'visite de courtoisie' quand, un beau matin, ce dernier lui fit la surprise de le relancer au Centre d'enquête.

.....

Le patron des Entreprises Graham Inc. surgit dans le bureau du lieutenant sans tambours ni trompettes. Mais plus du tout condescendant. L'homme avait des yeux de chien battu et la mine chiffonnée. L'air de quelqu'un qui souffrait de brûlements d'estomac ou n'avait pas dormi depuis un bon moment. Ou encore, dans son cas, l'air de quelqu'un qui venait de perdre une fortune en bourse.

"Que me vaut l'honneur, monsieur Graham ? s'enquit hypocritement Alexandre Denis.

"J'abandonne le show business, lieutenant, fit Graham.

Oui et alors ? " Vous m'en voyez désolé, monsieur Graham, fit Alexandre mimant une sollicitude qu'il était loin d'éprouver.

L'autre ne parut pas remarquer l'ironie : "Vous aviez raison pour Scott Murphy et pour le reste. En fait, je suis probablement indirectement responsable de la mort de Leïla."

"Ah, oui !"

"Je n'aurais pas dû l'encourager à porter des tenues osées et ... je n'ai pas suffisamment insisté pour qu'elle cesse ses attaques contre les intégristes musulmans. Et puis le contrat pour l'industrie du porc, j'aurais dû lui interdire de l'accepter. Je ... "

Vic Graham hésitait à poursuivre. Probablement peu habitué à admettre ses torts, songea le lieutenant. *Allez, mon bonhomme, accouche* : "Oui, monsieur Graham, vous alliez ajouter ?"

"Je ... Ma femme Carmen fait l'objet des menaces depuis quelque temps, hoqueta Graham.

Ah, nous y voilà ... S'il y avait un sentiment authentique chez l'homme d'affaires, c'était l'amour qu'il portait à sa femme. Ça, le lieutenant n'en doutait pas. Lui-même étant très amoureux de la sienne, il comprenait le désarroi de l'homme : "Et ces menaces ?"

"Elles arrivent par lettres à mes bureaux. Les voici."

Vic Graham sortit trois feuillets de son porte-document et les tendit au lieutenant : "Avez-vous conservé les enveloppes ? demanda ce dernier.

"Non, malheureusement. Mais je ne pense pas que ça aurait aidé à retracer le ... Des enveloppes blanches sans entête. Simplement mon nom et l'adresse de mes bureaux en lettres majuscules."

Le lieutenant n'eut pas le cœur de dire à Graham qu'il aurait mieux fait de conserver les enveloppes pour les empreintes, en connaître la provenance et ... Mais il y a une limite à s'acharner sur quelqu'un même si sa tête vous revient plus ou moins, pensa-t-il en survolant les trois lettres.

Tapées à l'ordinateur, toutes contenaient des menaces de mort. Pas de signature. La bonne vieille méthode de la lettre anonyme. Et que reprochait-on à Carmen ? Eh bien, d'inciter des jeunes femmes à promouvoir la culture américaine, celle des 'infidèles'. Le terme arabe pour les désigner : kouffar au pluriel et kafir au singulier. Le mot djihad (guerre sainte) revenait à plusieurs reprises.

Qui avait écrit ces saloperies ?

Alexandre Denis avait bien une petite idée mais il choisit d'appliquer l'ABC du bon enquêteur. Faire parler l'autre pour voir ce qu'il avait réellement dans le ventre : "Avez-vous une hypothèse, monsieur Graham ? "

"Connaissez-vous l'imam Kabdi, lieutenant ?"

"Pas personnellement."

"Mais vous connaissez son discours ?"

"Difficile de l'ignorer, monsieur Graham."

"Et bien, ça fait des années que Kabdi m'a dans sa mire. Sur Twitter, il me traite de mécréant . Bon, ça ne m'a jamais dérangé outre-mesure mais là, il s'en prend à ma femme et ça je ..."

"Vous pensez que les lettres sont de lui ?"

"De qui proviendraient-elles autrement ?"

Le lieutenant se fit alors l'avocat du diable.

Chose qu'il n'eut pas trop de mal à faire malgré tout : "Quand nous sommes allés à vos bureaux, vous avez pratiquement accusé le père de Leïla de l'avoir tuée. Or ce n'est pas le cas. Peut-être vous trompez-vous encore de cible, monsieur Graham ?"

"Je ne faisais que répéter ce que Leïla disait au sujet de son père, lieutenant ... Mais je comprends fort bien où vous voulez en venir ... Vous me testez, n'est-ce pas ?"

Même le moral dans les talons, Vic Graham ne s'en laissait pas conter. Dûment remis à sa place, le lieutenant accusa le coup sans broncher : "Qu'attendez-vous de moi, monsieur Graham ?"

"Je ne demande pas de protection spéciale. J'ai les moyens de payer des gardes du corps pour Carmen. Je veux simplement éviter que d'autres jeunes chanteuses subissent le sort de Leïla."

Vic Graham, converti en ardent défenseur de la veuve et de l'orphelin ! C'était assez inattendu. Une 'conversion spontanée' qui méritait d'être vérifiée : "Bien monsieur Graham, laissez-moi les lettres et je les ferai analyser, fit Alexandre Denis mettant ainsi fin à l'entretien.

Après l' avoir remercié avec effusion, Vic Graham, le 'nouvel apôtre de l'amour infini', sortit du bureau persuadé d'avoir été convaincant. Dans son sillage, il y avait comme une 'odeur de sainteté' qui flottait dans l'air. Une fois seul, le lieutenant relut attentivement les lettres de menaces.

24

Le lendemain, Alexandre Denis recevait une seconde visite-surprise.

Celle de madame la directrice de L'Auberge du Soleil et héritière de Leïla. Josiane Rozon aussi se prétendait victime de harcèlement et de menaces sur Twitter. Et elle aussi accusait l'imam Kabdi. À croire qu'elle et Vic Graham s'étaient consultés avant de venir se confier au lieutenant.

En règle générale, Alexandre Denis ne croyait pas aux coïncidences. Mais comme rien n'indiquait que les deux se connaissaient et qu'en plus, il leur concédait assez d'intelligence pour ne pas imaginer un truc aussi grossier, il opta pour le bénéfice du doute : "Oui madame Rozon, vous disiez ?"

"À L'Auberge du Soleil, expliqua Josiane Rozon, nous avons quelques musulmanes et ça ne plaît pas du tout à l'imam. Il me reproche de les soustraire à l'autorité de leurs maris. Il m'accuse aussi de les pousser à renier leur foi."

"Et ce n'est pas le cas, madame Rozon ?"

"Bien sûr que non, lieutenant ! Je n'incite personne à renier sa religion. "

"Pas même votre maîtresse Leïla Farahani ?"

"Je ne l'ai jamais incitée à faire ça, voyons ! Je... " Josiane Rozon se tut brusquement. Elle venait de réaliser qu'elle avait piégée.

"Donc, vous reconnaissez avoir eu avec Leïla Farahani une relation qui dépassait la simple amitié, fit Alexandre Denis implacable.

"Je... oui, lieutenant." Josiane Rozon n'essayait plus de nier. La dame n'était pas contente d'avoir été démasquée, ça se voyait. Mais elle devait être suffisamment au fait des méthodes policières pour comprendre que le lieutenant n'allait pas la pêcher.

Qu'il avait dû mettre la main sur les images compromettantes dans l'ordinateur de Leïla. Et l'on devinait aisément qu'elle devait regretter s'être prêtée aux caprices de sa maîtresse qui avait tenu à immortaliser leurs ébats amoureux.

Too bad ! chère Madame la Directrice, il aurait fallu y penser avant ...

Le lieutenant sourit intérieurement. Il n'avait pas prévu procéder à un interrogatoire, mais puisque Josiane Rozon lui en donnait l'occasion, autant lui poser brutalement la question : "Avez-vous tué votre maîtresse, madame ?" Il ne s'attendait pas à des aveux spontanés et il n'en obtint pas. Mais la réaction de la directrice de L' Auberge du Soleil ne l'en étonna pas moins.

"Vous aimeriez que ce soit moi la coupable, n'est-ce pas lieutenant ?" Le ton était moqueur.

Ah ! c'est comme ça que tu veux la jouer et bien allons-y : "Pourquoi avoir tenté de faire porter les soupçons sur la famille de Leïla, madame ?"

À l'instar de Vic Graham, Josiane Rozon affirma que c'était Leïla qui accusait son père et ses frères. Et probablement, se dit Alexandre Denis, que les deux ne mentaient pas. Sur ce point du moins : "Pourquoi êtes-vous venue me voir, madame Rozon ?"

Encore-là, tout comme Vic Graham, Josiane Rozon affirma qu'elle voulait éviter que d'autres femmes subissent le même sort que Leïla. Mais la ressemblance entre les deux démarches s'arrêtait là. Si le patron des Entreprises Graham Inc. disait vouloir abandonner le show business, Josiane Rozon ne parla pas de laisser tomber le refuge pour femmes en difficulté. Pas plus que son héritage d'ailleurs.

À croire que Josiane Rozon était moins 'convertie' que le patron des Entreprises Graham Inc. N'empêche, songea le lieutenant, que les deux cherchaient un bouc émissaire. Et maintenant qu'ils ne pouvaient plus faire porter le chapeau à la famille Farahani, ils avaient jeté leur dévolu sur l'imam Kabdi. Bon, s'il n'y avait eu que leurs témoignages, il les auraient envoyés paître.

Débrouillez-vous avec vos foutus problèmes ! Mais ce qu'il avait appris sur la mort par noyade de Soraya, la sœur de l'imam, changeait la donne. *Ouais ...*

Et si les accusations de Josiane Rozon et de Vic Graham s'avéraient, se pourrait-il que l'imam Kabdi ait décidé de déclencher une guerre sainte, un djihad contre les 'mécroyants' de Montréal ? Et le coup d'envoi aurait été le meurtre de Leïla Farahani ?

Merde... merde... et re- merde ...

25

Les 'lettres à Carmen' furent analysées et authentifiées.

La police scientifique disposant de moyens à la fine pointe de la haute technologie, prouver que les lettres provenaient d'un ordinateur appartenant à l'imam Kabdi fut quasiment un jeu d'enfant. Dito pour les menaces sur Twitter à l'endroit de Josiane Rozon et de Vic Graham.

Déduction : Kabdi, tout arrogant fut-il, avait oublié d'être prudent. Pas fort, ça.

Constat : Rozon et Graham n'avaient pas menti.

Mais leurs démarches presque simultanées laissaient songeur. Un peu gros comme stratégie pour des gens intelligents. Néanmoins, pouvaient-ils s'être consultés avant de rencontrer Alexandre Denis ? On vérifia. Rozon et Graham ne s'étaient jamais parlé au téléphone ou autrement. Ils n'évoluaient pas dans les mêmes cercles non plus.

Bref, même si les deux avaient été proches de Leïla, ils ne se connaissaient pas. Chose très plausible dans une grande ville où la moitié du monde ne connaît pas ses voisins. Étaient-ils éliminés de la liste des meurtriers potentiels pour autant ? Pas tout à fait.

Et leurs plaintes au sujet de l'imam Kabdi faisaient-elles de lui l'assassin de Leïla Farahani ? Pas forcément. Sauf que les propos haineux et les menaces de mort étant une offense grave, l'imam devrait à tout le moins s'expliquer. Et puis qu'il le veuille ou non, dans l'affaire Farahani il devenait lui aussi une personne d'intérêt comme on dit en jargon policier.

Ce qui impliquait qu'on devrait l'interroger. Exemple : lui demander s'il n'avait pas par hasard chez-lui un stock de cyanure et l'équipement nécessaire pour introduire la substance dans des capsules de méthamphétamines.

Or compte tenu du caractère belliqueux du bonhomme, les enquêteurs étaient quasiment assurés d'être accusés de faire du profilage racial. Bien entendu, ce n'était pas une perspective qui souriait à Alexandre Denis et à son équipe. Qu'à cela ne tienne, on procéderait quand même.

.....

Un matin, le lieutenant s'apprêtait à téléphoner à l'imam pour lui donner rendez-vous au poste quand il fut interrompu en plein vol. Trois détectives débarquaient en catastrophe dans son bureau. Il s'agissait de Judith Chomsky, Sans-Souci et Régimbald lequel avait accepté de prêter main forte à ses collègues dans l'enquête sur le meurtre de l'homme à la croix gammée.

Certes, Alexandre Denis n'avait pas l'habitude de s'enfermer à double tour mais normalement, les membres de l'équipe frappaient avant d'entrer. Or le trio avait oublié de frapper. En soi, ça n'était pas bien grave. Le hic, c'était qu'ils parlaient tous en même temps : "Si vous voulez que je comprenne quelque chose, de grâce un à la fois, supplia-t-il.

Quand ils parlèrent un à la fois, le lieutenant comprit. Et même si leurs dires confirmaient ce qu'il avait pressenti, c'était gros, très gros ! Après leur départ, il décrocha à nouveau le récepteur mais n'appela pas l'imam. Ça pouvait attendre, il y avait plus urgent .

"Pierre ... Alexandre à l'appareil."

"Salut, ça fait un moment qu'on s'est parlé. Comment vas-tu mon vieux ?"

"Bien, bien. Et toi ?"

"Bof, la routine quoi !"

"Dis donc, est-ce qu'on peut se voir dans une heure ?"

"À l'endroit habituel ?"

"Ouais."

"OK, j'y serai."

26

Quand les lieutenants-détectives Alexandre Denis des Homicides et Pierre Galipeau des Enquêtes sur le crime organisé avaient des choses à se raconter, ils se voyaient toujours au même endroit. Un petit bar peu achalandé de la Place Versailles. Là où il pouvaient discuter tranquillement sans être importunés.

Et Dieu sait si, cette fois, Alexandre avait besoin de tranquillité pour sonder son collègue, un spécialiste des motards criminalisés.

Comme il était beaucoup trop tôt pour la bière et que de toute manière les deux hommes étaient en service, ils commandèrent du café . Après qu'on les eu servis, Alexandre attaqua sans plus tarder : "Figure-toi Pierre, dit-il, qu'on vient de trouver qui est le John Doe à la croix gammée."

"Ah oui ! Good ... Qui c'est ?"

"Un dénommé Jean Rivard, 29 ans. Il était membre d' un groupe d'extrême-droite et travaillait comme technicien dans un laboratoire clandestin appartenant aux White Wings. Tu vois où je veux en venir ?" Galipeau vit tout de suite : "Ton enquête sur l'idole de la chanson."

"Ouais ... et j'ai besoin d'en connaître un peu plus sur les White Wings."

"Attache ta tuque avec la broche, ricana Galipeau : " Bon, les White Wings sont étroitement liés aux White Panthers, un groupe de suprémacistes blancs américains. Trafic d'armes entre autres. Ensuite, ils opèrent leur labo clandestin depuis une dizaine d'années. Leur chef, Paulo, 'Big White' Desbiens a été arrêté à plusieurs reprises mais relâché presque sur le champ. Pourquoi ? Et ben, miraculeusement les preuves contre lui disparaissent, les témoins ont soudain des trous de mémoire, etc ... etc ... "

"Tiens donc, se pourrait-il que 'Big White' ait des amis haut placés ?"

"En plein ça. 'Big White' trouve toujours quelqu'un pour le faire sortir de tôle."

"De riches consommateurs de speed bien intentionnés sans doute ?" Alexandre ne plaisantait qu'à moitié. Galipeau, lui, ne plaisantait pas du tout : "Exactement."

"As-tu des noms ?"

"Pas encore. Mais on travaille là-dessus et ..."

Galipeau commençait à s'enflammer. Bientôt il allait se lancer dans une diatribe contre les gens influents pleins aux as, les pouvoirs occultes et ainsi de suite. En tout autre temps, Alexandre aurait probablement renchéri avec quelques remarques bien senties, mais pas cette fois.

Il avait d'autres préoccupations : "Hem ... Et si on en revenait aux White Wings, Pierre. Dis-moi, se pourrait-il qu'ils aient du cyanure en réserve dans leur labo ?"

"Avec ces maudits-là, tout est possible."

"Et ce serait possible aussi qu'ils se soient débarrassés d'un employé gênant ?"

"Tu veux dire que Jean Rivard aurait mis du cyanure dans des capsules de speed qu'il aurait ensuite refilées à Leïla Farahani. Et que ça aurait déplu aux White Wings ? Ça m'étonnerait. Ils n'ont pas l'habitude d'être à cheval sur les principes."

"Mouais ... Remarque qu'on ne sait pas encore si Rivard était son fournisseur, mais ... "

Et Alexandre de préciser que le numéro de téléphone repéré sur le i Phone de Leïla, celui qu'elle avait composé à une dizaine de reprises dans les mois précédant sa mort, ne correspondait pas à celui enregistré au nom de Rivard.

"Bof ! il devait utiliser un appareil jetable pour faire ses transactions."

" C'est ce qu'on a conclu, oui."

"Dans le milieu, tous les dealers sont équipés de cellulaires pré-payés impossibles à retracer. Ce qui nous complique la vie évidemment."

"Ça complique la vie en effet ... Hum ... Dis-donc Pierre, le groupe Les Rebelles, tu connais ? "

Galipeau plissa les yeux : "Non. Première fois que j'entends ce nom-là."

"C'est le nom du groupe néonazi auquel Jean Rivard appartenait ... Les Rebelles ont, paraît-il, des liens avec des motards criminalisés. On ignore si ce sont les White Wings. Le seul indice, si c'en est un ... leur chef, Simon Laplante a un blog et signe le Chevalier blanc."

"Mouais, c'est plutôt mince ... Mais je peux me renseigner et on verra bien ce que ça donnera."

Galipeau n'avait pas l'air très optimiste.

"Pour nous, le moindre détail compte à ce moment-ci, plaida Alexandre.

"Je comprends ça."

"Écoute Pierre, je sais que ça ne te concerne pas directement mais ... " Alexandre parla alors des visites-surprise de Josiane Rozon, de Vic Graham et des menaces de l'imam Kabdi à leur endroit : "Et si l'imam avait quelque chose à voir avec la mort de Leïla, qu'en penses-tu ?"

"Je pense que tu ne t'ennuies pas avec cette histoire, rigola Galipeau.

Puis plus sérieux : "Bon, l'imam leur a fait des menaces et tu peux le prouver. Mais peux-tu prouver qu'il en a faites à Leïla Farahani ?"

"Nan. On n'a rien trouvé dans les affaires de Leïla qui indique qu'elle ait reçu des menaces de mort de qui que ce soit. Et dans ses déclarations publiques, Kabdi a toujours bien pris soin de ne pas prononcer son nom. Il s'en prend à nos mœurs, à la culture occidentale en général, à ..."

"Tu peux toujours l'arrêter pour les menaces qu'il a faites à Rozon et Graham ."

"Oui, bien sûr. Mais si on l'arrête pour ça, on compromet nos chances de le pincer pour ... "

Alexandre raconta alors l'histoire de Soraya, la soeur de l'imam amoureuse d'un juif, morte noyée dans son bain : "L'enquête a conclu à l'accident. N'empêche que c'est une étrange coïncidence, non ?"

Galipeau émit un sifflement : "Oh, oh ! je comprends pourquoi Kabdi t'intéresse autant."

"Ouais ... "

"Écoute, pour Kabdi, je ne sais vraiment pas quoi te dire, Alexandre. Ce n'est pas ma spécialité.

Pour les Rebelles et les White Wings, je vais voir ce que je peux faire mais je ne te promets rien."

"Les White Wings sont protégés à ce point-là ?"

"Quand tu as des juges, des avocats et des politiciens comme clients, yes ... à ce point-là."

Pierre Galipeau n'était pas homme à faire de la surenchère pour se rendre intéressant. S'il disait que les White Wings bénéficiaient "à ce point-là" d'une protection occulte de la part d'illustres consommateurs de speed, c'était qu'il n'y avait pas grand chose à faire.

Pour l'avoir lui-même expérimenté, Alexandre Denis savait combien il était difficile de faire parler du monde dans de telles conditions : "Je prendrai ce que tu peux m'offrir, Pierre."

"Malheureusement mon vieux, ça risque d'être des miettes."

27

Un mois déjà depuis le meurtre de Leïla Farahani et l'enquête n'avancait pas beaucoup. Pas plus d'ailleurs que celle sur le meurtre de Jean Rivard, l'éborgné à la croix gammée.

Une visite au condo de Rivard n'avait rien donné de probant. En fait, quelqu'un (on ne savait pas qui) avait vidé l'appartement. Nettoyé tout ce qu'il y avait à nettoyer. Et quand on dit nettoyé, ça l'était complètement. Aucune empreinte valable, pas de iPhone, pas d'ordinateur, pas de drogue, aucun papier compromettant. Rien. Donc, pas d'indice sur qui l'avait zigouillé et pas d'indication permettant de conclure que Rivard était le dealer qui approvisionnait Leïla Farahani.

Jean Rivard avait-il des parents, des amis ?

Pour l'instant, personne ne s'était manifesté et dans le voisinage, nul ne le connaissait. Bref, mis à part le fait qu'il appartenait au groupe Les Rebelles et qu'il était technicien au labo des White Wings, Jean Rivard demeurait une énigme. Son meurtrier introuvable.

Et pendant ce temps, le meurtrier de Leïla courait toujours lui aussi.

Dans l'espoir de recueillir quelques détails supplémentaires sur l'idole de la chanson, les détectives avaient fait le tour des gens du show business susceptibles de leur parler d'elle. Et disons-le franchement, Leïla n'avait pas que des amis dans ce monde-là.

Citons entre autres le témoignage du réalisateur de ses vidéoclips : "Une vraie garce, toujours en train de se plaindre. Quand ce n'était pas l'éclairage, c'était le décor ou encore les musiciens qui jouaient faux. Capricieuse comme pas une !"

Une opinion partagée par plusieurs personnes qui avaient travaillé avec elle.

Sympa comme oraison funèbre !

Quoiqu'il en soit et vérifications faites, aucune de ces personnes ne pouvait être l'auteur du meurtre. Pas le temps, pas les moyens, pas de cyanure qui traînait dans les placards. Aucune ne dealait. Quelques-uns et unes reconnurent : "fumer un p'tit joint de temps à autre". Paraît-il que : "ça aidait à supporter les crises de vedettes fréquentes dans le milieu."

Mouais ...

Toujours est-il qu'on était presque rendu à Pâques. Et les détectives, étant du monde à peu près comme tout le monde, firent une pause de trois jours.

Après tout, se dirent-ils, les morts étaient bien morts et contrairement au Christ soi-disant ressuscité, Leïla Farahani et Jean Rivard ne reviendraient pas, eux. De toute manière, là où ils étaient, s'ils étaient quelque part, ils devaient se fichier qu'on trouve rapidement qui les avaient tués.

C'était, bien entendu, de l'humour noir pratiqué par des flics qui avaient un urgent besoin de se rafraîchir les idées. Celles d'une équipe d'enquête en panne d'indices et de coupables.

28

Le temps anormalement doux persistant, chez les Lemelin- Denis on décida de faire un pique-nique dans la cour arrière pour le brunch de Pâques. En étaient : les grands-parents Lemelin, les grands-parents Saintonge. Élise Denis et Louis Santerre, les nouveaux mariés. Deux des quatre fils d'Élise encore adolescents. Et évidemment, Noémie la 'blonde' de Nicolas.

Bon, en y repensant bien, une température quasi subtropicale au début avril était assez inquiétante pour l'avenir de la planète. Sauf que mis à part recycler, composter, conduire des voitures hybrides, utiliser des sacs lavables pour l'épicerie, qu'y pouvait le commun des mortels, je vous le demande un peu.

Or comme jusqu'à nouvel ordre, les Lemelin-Denis et leurs invités faisaient partie du commun des mortels, ils profitaient gaiement du soleil et de la douceur du temps.

Les dames en robes légères préparèrent les salades sous la supervision d'Armande, elle aussi en robe légère. Les messieurs en bermudas et sandales s'activèrent autour du BBQ. Noémie, les deux fils d'Élise et Nicolas dressèrent la table avec 'l'aide' des jumelles, Zoé et Chloé. En fait, les petites bricolaient des décorations en papier qu'elles posaient fièrement devant chaque couvert.

Pour le dessert, Armande avait confectionné des tartes au sirop d'érable et des œufs de Pâques. Tellement délicieux ces oeufs que même les adultes n'y résistèrent pas. Après le repas, pendant que les adultes sirotaient un verre de mousseux, les ados s'amusèrent à jouer au ballon avec les jumelles ravies d' avoir l'attention des grands. Et toujours pas une seule note discordante comme il arrive parfois dans les fêtes de famille. Bucolique, idyllique.

Un après-midi de rêve !

Vers 17h00, les grands-parents Saintonge quittèrent. Ils étaient invités chez des amis. Dito pour Élise, ses deux ados et Louis qui allaient manger chez l'un des trois frères Santerre.

Avec la smala Lemelin-Denis et Noémie, ne restaient plus à la maison que les grands-parents Lemelin, Jacques et Michèle, qui ne repartaient que le lendemain pour la Mauricie.

Peu avant 20h00, les jumelles, gavées de sucreries, réclamèrent d'elles-même "le dodo". Une demi-heure plus tard, Armande se retira dans ses quartiers généraux. Nicolas et Noémie allèrent au sous-sol faire des gammes. Du moins, c'est ce qu'ils prétendirent. De toute manière, ce n'était pas défendu d'aller, sous un prétexte ou un autre, voir comment se déroulait la 'pratique'.

Ce que Kim et Alexandre ne manqueraient pas de faire à tour de rôle et aux vingt minutes. Va pour la musique mais pas pour la musique à l'horizontale sur le divan d'appoint du sous-sol. Valait mieux passer pour des écornifleurs que de se retrouver grands-parents avant l'heure, pas vrai ?

.....

Toujours est-il que Kim, Michèle, Jacques et Alexandre allèrent prendre le café au salon. Pour l'occasion (c'était encore fête après tout) on y ajouta une larme de cognac.

Après avoir passé en revue les moments forts de cette journée exceptionnelle, la conversation porta inévitablement sur le meurtre de Leïla Farahani. Il faut dire que Michèle et Jacques suivaient toujours avec beaucoup d'intérêt les enquêtes de leur gendre. Donc pour ne pas leur déplaire et même s'il n'en avait pas vraiment envie, Alexandre, en gendre respectueux, leur résuma la situation telle qu'elle était en ce moment : "Et voilà où j'en suis, conclut-il.

"Qui te semble le plus plausible ? Les intégristes musulmans ou les néonazis, questionna le beau-père. Avec Jacques Lemelin, pas question de "peut-être et de je ne sais pas exactement".

Hélas, Alexandre n'avait que des "peut-être et des je ne sais pas exactement" à offrir . Avait-il le goût d' élaborer. *Nan*. Mais le regard acéré du beau-père lui signalait qu'il ne s'en sortirait pas avec des généralités comme il savait si bien le faire à l'occasion :

"Je n'arrive pas à rejoindre l'imam Kabdi, avoua-t-il, le type ne retourne pas mes appels. Quant au groupe Les Rebelles, je ne sais toujours pas s'ils ont un lien avec l'affaire. Et pour les White Wings, je n'ai aucune preuve qu'ils aient tué l'homme à la croix gammée. Encore moins, Leïla Farahani."

"Ton instinct de policier te dit quoi ? insista le beau-père.

"Pas grand-chose, reconnut Alexandre visiblement dépité.

Voyant l'inconfort de son flic de mari, Kim se porta à son secours : " Hem ... as-tu définitivement éliminé Vic Graham ?"

"Mmm ... Il n'avait aucun motif de vouloir la mort de Leïla, surtout pas l'argent. Le type est multimillionnaire ... En plus, c'est lui qui conseillait Leïla pour ses placements ... et ça donnait des résultats plus qu'intéressants pour elle ... Bon, Graham ne m'est pas sympathique mais ..."

C'était une réponse hésitante énoncée sur un ton monocorde. Le ton de quelqu'un qui ne savait pas trop bien où il allait et ne trouvait pas ça amusant. Certes, Alexandre faisait un effort pour ne pas étaler sa frustration mais tout était à parier que ça ne durerait pas indéfiniment.

Connaissant bien la somme d'énergie que son homme mettait dans son travail, les pressions qu'il subissait pour qu'aboutissent les enquêtes, le stress qui en découlait, Kim vint une fois de plus à la rescousse : "Donc, tu l'as éliminé, dit-elle en lui tapotant affectueusement le bras.

"Heu ... oui."

"Et Josiane Rozon, elle ? s'enquit le beau-père.

"Josiane Rozon ... Elle a le motif de l'argent, c'est sûr. Mais de là à prouver qu'elle aurait tué Leïla pour hériter, il y a tout un pas à franchir. Exemple : comment aurait-elle procédé pour introduire du cyanure dans des capsules de speed et ... "

"À moins que tu lui trouves un lien avec les gens du laboratoire clandestin, suggéra Michèle Lemelin qui, mine de rien, avait perçu le malaise de son gendre. Alexandre regarda sa belle-mère avec intérêt. Elle avançait rarement une hypothèse mais là, *chapeau !*

"Si vous voulez vous joindre à mon équipe, Michèle, je vous engage, fit-il admiratif. Vous soulevez un point auquel personne n'a pensé et c'est un excellent point !" La mère de Kim eut alors un sourire malicieux : "Cherchez la femme, ce n'est pas ce qu'on dit d'habitude, mon cher gendre."

"Je ne vous contredirai pas là-dessus, rigola doucement Alexandre.

"Vois-tu, Josiane Rozon me rappelle une fille que j'ai connue au collège. Mademoiselle parfaite ! Celle qui avait les meilleurs notes en classe mais aussi, celle qui s'arrangeait toujours pour que les autres soient punies à sa place. Bien sûr, des gens comme ça, on en a tous connus et avec le temps on finit par ne plus y penser mais ..."

Michèle s'arrêta pour reprendre du café : "... elle, je n'ai pas pu l'oublier parce que des années plus tard, elle faisait les manchettes ... Avec l'aide de son amant, elle avait assassiné son mari. Et comme il fallait s'y attendre, au procès elle a prétendu que c'était l'amant qui avait tout manigancé. Le jury ne l'a pas crue. Les deux ont été condamnés pour meurtre au premier degré ... Oui, Josiane Rozon me fait beaucoup penser à cette fille-là."

"Maman, tu ne m'as jamais raconté ça ! s'exclama Kim.

"Je ne te dis pas tout, ma chérie. J'ai moi aussi mes p'tits secrets, rétorqua Michèle en riant. Elle avait le même rire que sa fille. Cristallin comme une belle eau claire.

"Dis-donc mon gendre, fit Jacques Lemelin avec entrain, tu n'aurais pas un peu de scotch pour célébrer l'embauche de Michèle comme sergent-détective ?"

De toute évidence le beau-père était fier de son épouse. *Avec raison, d'ailleurs*, pensa Alexandre : "Du scotch ... Qu'en dites-vous mesdames ? demanda-t-il galamment.

Les dames donnèrent leur accord et scotch il y eut.

Tout en sirotant son drink, le lieutenant se promit d'examiner de près l'hypothèse de sa belle-mère. Josiane Rozon, une travailleuse sociale avec un contact au laboratoire clandestin des White Wings ? *Pourquoi pas*. Il avait déjà vu plus étrange.

29

Deux jours après cette Pâques mémorable, un attentat à la voiture piégée se produisait à Montréal. Juste devant le restaurant Mezzeh et en plein à l'heure du lunch. Une véritable hécatombe. Trente-deux morts, une cinquantaine de blessés, certains gravement.

La devanture et la salle à manger du Mezzeh étaient en ruines. Les édifices avoisinants n'avaient pas été épargnés non plus. Parmi les morts, deux serveurs et plusieurs clients du restaurant. Des passants aussi. Comme il faisait très beau ce jour-là, beaucoup de gens étaient sur la rue. Des employés de bureau, des gens qui faisaient leurs emplettes, d'autres simplement sortis prendre l'air. Plusieurs ne rentreraient jamais chez-eux.

Bien entendu, les ambulanciers et les pompiers furent parmi les premiers répondants. Vite rejoints par des unités du SPVM, de la SQ et de la GRC. L'escouade anti-bombes, l'unité antiterroriste, le SWAT etc ... Bref, la place grouillait de flics, casqués, bottés, armés jusqu'aux dents. Le lieutenant-détective Alexandre Denis et ses collègues en faisaient partie.

À l'intérieur du périmètre de sécurité, lequel s'étendait sur deux rues, l'odeur du sang se mêlait à l'odeur des chairs brûlées à vif. Un épais brouillard de fumée recouvrait la place jonchée de corps et de débris de toutes sortes. Les cris et les gémissements des blessés ajoutaient à l'atmosphère oppressante, cauchemardesque des lieux. Une zone de guerre.

Des médecins et du personnel infirmier circulaient, dispensant généreusement leurs soins. On avait recouvert les morts de bâches en attendant de les embarquer dans les fourgons pour la morgue. En quelques minutes à peine, Montréal était devenu Beyrouth, Ankara, Bagdad.

Consternant, stupéfiant. Pas Montréal quand même ? Mais oui hélas, Montréal.

Les clients et les membres du personnel du restaurant encore en vie avaient été rassemblés près du poste de commandement. Certains souffrant de blessures mineures, d'autres d'un sérieux choc nerveux. Et pendant qu' on leur prodiguait les premiers soins, on questionnait ceux et celles qui étaient en mesure de parler.

Parmi ceux-là, il y avait les copropriétaires du Mezzeh, Ali Bey Al-Dandachi et Jean-Jacques Dalpé. Complètement sonnés, les deux hommes s'efforçaient tant bien que mal de répondre aux questions qui leur étaient posées.

Évidemment, le tout était filmé par les équipes de télévision accourues sur place. Et en un rien de temps, des images se retrouvèrent sur le Web. Et puisqu'on était à l'ère des # hashtag, barre oblique-machin ... le nouveau mot clic après **Je suis Paris, Je suis Bruxelles**, devint vite **Je suis Montréal**.

Ces millions de clics effaceraient-ils la violence ? Consoleraient-ils les gens qui perdirent des êtres chers lors de cette journée d'enfer ? Guériraient-ils les victimes estropiées pour la vie ? Poser la question c'était y répondre.

.....

Dans les jours qui suivirent, une cellule opérationnelle de crise fut mise sur pied au SPVM. Sous la haute supervision du commandant Brière, hem ! Inutile de dire que les effets (s'il en restait) de sa semaine de ressourcements, *Le bon management une affaire de tact*, prirent le bord de la poubelle. Ce n'était plus qu'ordres et contre-ordres et débrouillez-vous avec ça.

"Vous laissez tomber tout le reste. Ça coûte cher et j' veux des résultats au plus sacrant, avait-il aboyé au téléphone. Son interlocuteur, Alexandre Denis, ne s'était même pas donné la peine de répliquer. À quoi bon ? Nul besoin des considérations administratives de Brière pour lui rappeler l'urgence de la situation. Surtout pas quand elles étaient faites sur un ton rogue.

Toujours est-il, qu'à ce rythme, les données rentraient les unes après les autres. Exemple : la voiture piégée avait été garée vers 8h00 le matin devant le Mezzeh.

Des témoins avaient vu un homme en sortir, mettre de l'argent dans le parcomètre et continuer à pied. À ce moment-là, personne ne s'était posé de question. Pourquoi l'aurait-on fait ? Il n'était pas rare que des gens laissent leur auto sur la rue pour la journée. Même que c'était plutôt la norme pour les employés des bureaux environnants.

À quoi ressemblait l'homme ? Les descriptions variaient. Certains le décrivait petit, chauve et bedonnant. D'autres le voyaient, grand, mince et barbu. Et ça aussi ce n'était pas rare. Qui peut décrire avec exactitude un quidam qu'on a vu quelques secondes à huit heures le matin ?

Et qu'en était-il de la bombe ? Dans les débris de la voiture on trouva les restes d'un engin que les spécialistes en explosifs identifièrent comme étant ceux d'une bombe avec minuterie intégrée. Leur conclusion : la bombe avait été déclenchée à distance et n'était pas de fabrication artisanale.

Une bombe conçue par un expert en explosifs.

TERRORISME ...

Le djihad, la guerre sainte annoncée par l'imam Kabdi était-elle lancée ?

En tout cas, un appel anonyme reçu par Ali Bey Al-Dandachi le lendemain du carnage vint renforcer l'impression. L'appel étant fait en arabe, Ali Bey le traduisit pour les flics. Il y était question de la vengeance d' Allah contre : "le mécréant, le kafir qu'il était devenu en embrassant la foi catholique. Un renégat qui forniquait avec un homme en plus."

On localisa l'appel. Il venait de la maison de l'imam Kabdi à Longueuil. La voix fut analysée. C'était bien celle de l'imam. Question : pour satisfaire son esprit de vengeance et non celui d'Allah comme il le prétendait, Kabdi était-il directement lié à l'attentat ou n'était-il qu'un agent provocateur ?

Quoiqu'il en soit, ça commençait à bien faire. L'appel téléphonique à Ali Bey couplé aux lettres à Carmen de même qu'aux critiques virulentes adressées à Vic Graham et Josiane Rozon sur Twitter plaçaient l'imam Kabdi au sommet de la liste des personnes d'intérêt. Et qu'il soit disponible ou non, on alla le cueillir chez-lui pour fin d'interrogatoire.

30

Ce fut un imam outré et vociférant qu' Alexandre Denis et son collègue Frank Régimbald eurent en face d'eux dans la salle d'interrogatoire. Après l'avoir averti que l'entrevue serait filmée et enregistrée, Alexandre y alla d'une pointe d'ironie : "Je présume que vous étiez trop occupé pour retourner mes appels, monsieur Kabdi."

"Espèce d'enfoiré ! hurla ce dernier.

L'imam était tellement hors de lui qu'il en oubliait d'utiliser son épithète favorite 'kafir'. Et pourtant, il était clair que le lieutenant représentait à ses yeux le 'kafir' type, le super-mécréant.

"Pourquoi n'avez-vous pas retourné mes nombreux appels, monsieur Kabdi ?" Cette fois, le ton d'Alexandre était nettement plus sec.

Kabdi cria à l'abus de pouvoir : "Je vais me plaindre à votre chef, espèce de chien sale !"

Enfoiré, chien sale ! et ben dis-donc ? "Plaignez-vous si le cœur vous en dit, mais je doute fort que mon chef vous écoute, monsieur Kabdi."

"Je veux parler à mon avocat, gueula l'imam.

"Pour l'instant, vous n'êtes pas en état d'arrestation. Si bien que je peux m'entretenir avec vous sans la présence d'un avocat. Et je vous incite fortement à répondre à des questions pourtant très simples. Où étiez-vous et que faisiez-vous ces derniers jours ?"

Les deux enquêteurs eurent beau marteler leurs questions à tour de rôle, ils n'obtinrent rien d'autre qu'une variété d'insultes. Enfoirés, chiens sales. Mais aussi, chiens d'infidèles, mécréants ... Puis à court de termes français, l'imam retrouva la langue dans laquelle il se sentait sans doute plus à l'aise pour cracher l'insulte suprême : kouffar au pluriel et kafir au singulier.

Crache tant que tu voudras mon bonhomme, on n'en a pas fini avec toi, pensa le lieutenant en pressant la touche Start du magnétophone posé sur la table. Et l'on entendit la voix criarde de l'imam fustigeant au nom d'Allah, le pauvre Ali-Bey Al-Dandachi.

"Niez- vous avoir téléphoné à monsieur Al-Dandachi le lendemain de l'attentat ? demanda posément Alexandre.

L'imam Kabdi, aussi furieux fut-il, n'était pas fou au point de nier l'évidence. Il se tint coi.

Le lieutenant ouvrit la chemise posée devant lui, en sortit les lettres à Carmen Chevrier (maintenant Graham), et les mit sous le nez de l'imam : "Et ça, monsieur Kabdi ?"

Silence.

"Sans parler de vos menaces à l'endroit de madame Josiane Rozon et de monsieur Vic Graham sur Twitter, monsieur Kabdi."

Silence.

"Et votre site Facebook où l'on voit des vidéos montrant vos amis du Groupe armé islamique décapitant des gens ? Pensez-vous sérieusement qu'Allah trouve ça amusant, monsieur Kabdi ?" Puis, avec une suavité quasi perverse, le lieutenant ajouta : "Je crois plutôt que Mahomet, alias Allah, alias le Prophète, pleure dans sa tombe."

L'imam demeurait silencieux. Le chat lui avait mangé la langue.

Bon, suffit ... Alexandre Denis décida alors d'offrir à l'imam l'occasion de réfléchir aux vrais préceptes du Coran : "Monsieur Kabdi, je vous arrête pour incitation à la violence et pour avoir proféré des menaces de mort. Vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous."

"Je veux appeler mon avocat, jappa l'imam.

"Bien entendu, monsieur Kabdi, fit le lieutenant plus suave que jamais.

.....

Certes l'imam n'avait rien avoué et peut-être serait-il libéré sous promesse de comparaître. Mais en attendant, on l'aurait sous la main pour continuer à le cuisiner. Il finirait bien par céder. Et si lui ne cédait pas, possible que quelqu'un de son entourage le fasse à sa place.

Et ce fut exactement ce qui se produisit.

Les jours suivants, on procéda à d'autres arrestations. Il s'agissait d'individus dont les noms figuraient sur une liste de gens soupçonnés d'avoir des liens avec les terroristes islamiques. Parmi ces individus, hommes et femmes, il y avait (tiens donc) un expert en explosifs !

Lui, finit par parler.

Le dénommé Mohamed Abdelfattah avoua qu'il avait fabriqué la bombe à la demande expresse de l'imam Kabdi. Une dénonciation corroborée par une autre qui suivit de près. Celle de l'homme qui avait été chargé par l'imam de garer la voiture piégée devant le Mezzeh. Aydin Babacan, un turc d'origine, était préposé aux bénéficiaires dans un hôpital du coin.

Une précision à son sujet. Babacan n'était pas petit, chauve et bedonnant pas plus qu'il n'était grand, mince et barbu. Le type était de taille moyenne, ni gros ni mince, il avait le cheveu fourni et légèrement grisonnant. Bref, si les flics s'en étaient tenus aux descriptions contradictoires des témoins, ils seraient encore en train de compiler les banques de données.

Qu'importe, avec les témoignage de Babacan et d' Abdelfattah, les carottes étaient cuites pour l'imam Kabdi. Une perquisition menée à son domicile de Longueuil vint renforcer la preuve contre lui. Kabdi avait bel et bien fomenté l'attentat et déclenché la bombe à distance.

Qui plus est, dans son ordinateur, on découvrit des sites encryptés où le cher imam conversait en arabe avec ses copains du Groupe armé État islamique. Une fois les textes traduits, on constata que : ô horreur ! Kabdi prévoyait organiser d'autres attentats au cours des prochains mois. Question : se pouvait-il qu'il ait donné le coup d'envoi de son djihad avec le meurtre de Leïla Farahani ?

Il semblait que non.

Du moins ce fut ce qu'indiqua le polygraphe auquel il fut soumis. Cependant, le même détecteur prouva hors de tout doute que Kabdi avait noyé sa sœur Soraya dans son bain des années auparavant. Beau personnage ! À garder au pain sec et à l'eau jusqu'à la fin des temps.

Une véritable honte pour tous les honnêtes musulmans. Lesquels furent nombreux à exprimer leur profond dégoût pour les actes criminels d'un imam censé être le gardien des valeurs de paix et de bonté prônées dans le Coran.

.....

L'arrestation de Kabdi et de ses sbires fit le tour de la planète.

Et comme on pouvait s'y attendre, les réactions varièrent selon les points de vue. Pour certains, c'était une aberration. Pour d'autres, un soulagement.

Au Canada, il y eut des gens qui trouvaient qu'une peine d'emprisonnement, même à vie, était beaucoup trop clémentine pour ces extrémistes radicaux. Si bien qu'un groupe de protestataires se rendit manifester devant le parlement d'Ottawa pour réclamer le rétablissement de la peine de mort.

Des excessifs, il y en a partout.

"Du calme, leur répondit le ministre canadien de la Justice, nous sommes en pays civilisé, ici."

Déclaration malheureuse qui faillit créer un incident diplomatique avec les États-Unis où la peine de mort s'appliquait encore dans plusieurs états. Quoiqu'il en soit, malgré l'impair, la peine de mort ne serait pas rétablie au Canada. Point barre et Dieu merci !

N'empêche que l'imam Kabdi et ses acolytes étaient en prison. Et selon toute vraisemblance, le resteraient pour longtemps. Et dans sa cellule à sécurité maximale, l'imam pourrait continuer à s'époumoner et cracher son venin à volonté. Personne ne l'écouterait.

Salam alaykoum ... Que la paix soit avec vous.

31

Tout ça pour dire qu'au bout de trois semaines de perturbations pas du tout atmosphériques, celles-là, Alexandre Denis et ses collègues avaient négligé, et pour cause, le reste de leurs enquêtes.

Entre autres, celle concernant le meurtre de Leïla Farhani.

Et trouver qui l'avait assassinée commençait à urger.

Pourquoi donc ? Et bien voici ... Après avoir fait beaucoup de millage sur l'attentat à la voiture piégée, les médias étaient passés à un autre appel. Les journalistes, dont c'était le métier après tout, recommencèrent à taper sur tout ce qui n'allait pas dans la société québécoise.

Et comme la mémoire est une faculté qui oublie, le bon coup de la police qui avait mis le holà aux visées meurtrières d'un imam radical, fut mis en veilleuse. Si bien qu'on ne fut pas long à lire des articles de journaux déplorant : "la lenteur des enquêtes policières qui n'aboutissent pas".

Résultat : le commandant Brière fut à nouveau aux abois. Il le manifesta clairement dans un mémo adressé au lieutenant Alexandre Denis. Mémo qui n'eut pas l'heur de plaire à tout le monde dans l'équipe. D'autant qu'il était rédigé en termes assez secs, merci.

"J'ai envie de lui coller un grief pour harcèlement et abus de pouvoir, grommela Judith Chomsky, bénévole à ses heures pour la Fraternité des policiers : "Ça fait trois semaines qu'on est détachés pour l'affaire Kabdi, est-ce qu'il s'imagine qu'on peut marcher et mâcher de la gomme en même temps, merde !"

"On ne le changera pas Judith, soupira Alexandre Denis.

"C'est inadmissible un comportement comme le sien. Ça ne vous dérange pas, vous ?"

"Oui ça me dérange. Mais je n'en fais pas tout un plat."

"Et bien moi, j'en fait tout plat, s'entêta Judith.

Depuis qu'il avait vu le côté bon samaritain du commandant, le lieutenant était enclin à user d'un peu d'indulgence avec Brière. Ça datait de la nuit qu'il avait passée en sa compagnie à l'hôpital quand l'ex sergent-détective Blondin avait fait son deuxième AVC. Brière avait alors fait preuve d'une grande compassion. *Ça comptait dans l'échelle des plus et des moins, non ?* : "Voyons Judith, plaïda-t-il, tu le sais ... Brière est un sanguin. Il jappe mais ne mord pas.

"Sanguin, pfff ...! C'est un caractériel et il est grandement temps qu'on lui donne une leçon."

"Bon, écoute-moi bien Judith, si tu veux lui coller un grief, fais-le. Personnellement, je trouve que c'est une perte de temps et d'énergie. Et ne compte surtout pas sur moi pour t'appuyer." C'était une des rares fois, où le lieutenant prenait ouvertement le parti de Brière mais c'était sans appel.

"Le lieutenant a raison, fit Régimbald : "Hem ... et pour les jappements, tu ne cèdes pas ta place ma chère Judith, la taquina-t-il.

Les rires fusèrent. Au bout d'un moment, Judith, qui ne riait pas au début, finit par rire elle aussi : "OK, convint-elle, le grief peut attendre."

Avant que la policière ne se ravise, le lieutenant s'approcha de la traditionnelle feuille blanche scotchée au mur. Et se hâta d'inscrire :

Affaire Leïla Farahani

1. Éliminés pour diverses raisons : Scott Murphy, les Farahani, Ali Bey Al-Dandachi, Jean-Jacques Dalpé, l'imam et ses sbires.
2. Éliminés : Vic Graham et son épouse Carmen. Ces deux-là n'ont aucun motif.
3. Pas encore éliminé : Feu Jean Rivard, l'éborgné à la croix gammée, membre du groupe Les Rebelles et technicien au laboratoire clandestin des White Wings.
4. Pas encore éliminés mais, fortement soupçonnés : Simon Laplante, chef du groupe d'extrême-droite Les Rebelles et Paulo (Big White) Desbiens, chef des White Wings.

5. Pas encore éliminée : Josiane Rozon, l'héritière de la fortune de Leïla.
6. Questions : Jean Rivard était-il le mystérieux correspondant que Leïla Farahani a appelé une dizaine de fois avant sa mort ? Était-il celui qui lui fournissait la drogue ?
7. À faire : trouver le lien (s'il existe) entre **Jean Rivard...** et... **Josiane Rozon ???**

"Wow, Josiane Rozon et Jean Rivard ! On n' avait pas pensé à ça, s'exclama Dave Sans-Souci.

"Non, on n'y avait pas pensé. Mais désormais, on y pensera."

Le lieutenant n'avait pas oublié l'hypothèse émise par sa belle-mère, le soir de Pâques. Et plus il y pensait, plus l'hypothèse lui souriait. Un lien entre Josiane Rozon, la travailleuse sociale et Jean Rivard, l'ex-membre (Dieu ait son âme) du groupe les Rebelles et technicien au labo clandestin des White Wings ? *Ouais, très possible ...*

32

Ce soir-là, Kim appela pour prévenir qu'elle rentrerait tard. La diffusion du documentaire sur l'extrême-droite étant prévue pour le vendredi suivant, elle devait assister au montage des derniers segments de l'émission et rédiger ses présentations 'live' : "Ne m'attendez pas pour manger, dit-elle à Alexandre qui avait pris l'appel.

"OK, ma chérie. On va se débrouiller, fit-il en croquant une branche de céleri.

C'était une chose entendue entre eux. Chacun son tour et chacun son métier. Étant donné que lui-même arrivait souvent très tard à la maison et que parfois il travaillait toute la nuit, il aurait été malvenu de protester. Et il ne le faisait pas.

Ce fut donc en compagnie d'Armande, des jumelles, de Nicolas, Noémie, Zach et Loïc (c'était soir de répétition pour le 'band') qu'il prit le repas. Au menu : des lasagnes accompagnées d'une salade : laitue romaine, poivrons rôtis et lardons. Un sorbet aux fruits pour dessert. Le tout simple, mais délicieux comme toujours.

Après, pendant que les ados aidaient Armande à desservir, Alexandre s'occupa du coucher de Zoé et de Chloé. Une fois, les petites en pyjamas et bien calées sous leurs couettes, il leur lut l'histoire de *La petite fille aux allumettes*. Elles ne s'en lassaient pas.

Pour varier, Alexandre s'était mis à marquer les temps forts du récit avec des mimiques plus ou moins réussies. Sûr qu'il n'obtiendrait jamais un prix d'interprétation, mais Zoé et Chloé n'y voyaient que du feu : "Encore papa, fais-le encore."

Au bout d'une demi-heure, il vit les deux paires d'yeux bleus (bleus comme ceux de leur mère) se fermer. Il les contempla longuement. Elles étaient tellement belles, Dieu qu'il les aimait !

Il les quitta sur la pointe des pieds en soupirant. Il avait des dossiers à potasser.

Quand il redescendit, Nicolas l' invita à assister à la répétition du 'band'. Le fiston voulait avoir son avis sur ce qu'il préparait avec Noémie et les copains pour un spectacle au collège. Comment refuser l' invitation ? Alexandre n'en avait pas le coeur. Les dossiers à potasser attendirent.

Vers vingt-deux heures, il sonna la fin de la récréation. Non sans avoir pris la peine de féliciter les quatre ados "pour leur performance".

Gonflés de fierté, les jeunes rangèrent leurs instruments sans discuter. Noémie, Zach et Loïc partis, Nicolas dit bonsoir à son père et monta à sa chambre, heureux comme un pape. Le pape de la musique qui crève les tympons, songea Alexandre en souriant avec indulgence. On était loin de la Flûte enchantée de Mozart, *mais bon...*

Néanmoins, ce fut avec soulagement qu'il retrouva le silence de son bureau, son ordinateur et ses dossiers à potasser.

.....

Minuit moins le quart, Kim n'était toujours pas rentrée. Certes, il lui arrivait de rentrer tard, mais jamais aussi tard. Alexandre s'apprêtait à lui envoyer un message-texte quand le téléphone sonna. C'était Kim, très ébranlée.

"**Quoi ?** s'écria-t-il dès les premiers mots.

Kim était à l'urgence du nouveau CHUM : " Pas pour moi mais pour Camille, expliqua-t-elle.

Camille Fortin, sa chef- chercheuse et une amie très chère. Une femme remarquable qu' Alexandre avait rencontrée à plusieurs reprises. Camille venait d'être attaquée dans le parking de la société d'état. Sérieusement blessée, semblait-il.

Kim, qui l'avait accompagnée dans l'ambulance, attendait le résultat des premiers examens :
"Alexandre, peux-tu venir me rejoindre ? supplia-t-elle d'une toute petite voix.

"J'arrive, répondit-il sans hésiter.

33

Deux agents en uniforme prenaient la déposition de son épouse quand le lieutenant arriva à l'hôpital. Après avoir échangé quelques mots avec eux, il les libéra : "Ça va les gars, fit-il, je m'occupe du reste." Il savait que de longues heures de patrouille les attendaient.

Les agents hochèrent la tête, saluèrent poliment Kim et repartirent vers d'autres appels. Et pour sûr, il y en aurait. Batailles de rue, chicanes de couples qui tournaient mal, accidents dus à une conduite en état d'ébriété, vols à mains armées etc ... Montréal, la nuit !

Une fois les agents partis, Alexandre vint s'asseoir auprès de sa femme et lui prit la main. Elle était moite. Kim avait l'air au bout du rouleau. Elle avait les yeux yeux cernés, des mèches folles s'échappaient d'un chignon noué à la diable, son teint de blonde, naturellement pâle, l'était encore plus. Et même si Kim Lemelin était une de ces chanceuses qui, à l'approche de la quarantaine, conservait une allure juvénile, présentement, on aurait dit qu'elle avait vieilli de dix ans.

Le couple resta un moment sans parler. Puis, d'elle-même, Kim se mit à raconter, la voix éteinte : "J'étais à rédiger mes textes de présentation quand je me suis souvenue avoir laissé un document dans ma voiture. Camille a proposé d' aller le chercher et je ... j'ai accepté ... J'aurais dû y aller moi-même ... je ... "

Ça faisait un bail qu'Alexandre avait vu sa femme aussi bouleversée : "Prends ton temps, mon amour, fit-il en entourant ses épaules d'un bras rassurant.

"Ça va, Alexandre ... je ... Au bout de vingt minutes, Camille n'étant pas revenue, j'ai trouvé ça bizarre et je suis allée voir ce qui se passait. Elle ... gisait inconsciente et ensanglantée à un mètre de ma voiture ..." Kim hoqueta : " ... J'ai tâché son pouls ... il était faible ... J'ai aussitôt fait le 911 et ... "

"Pas d'autres témoins de ... ?"

"À cette heure-là, le parking est désert."

"Il n'y avait vraiment personne ?"

"Mmm ... En sortant de l'édifice, je pense avoir vu quelqu'un s'enfuir ... mais ça c'est passé tellement vite que ..."

"Oui, je comprends. Heu ... as-tu parlé aux paramédics dans l' ambulance ?"

"Un peu, oui ... Ils m'ont dit que Camille avait plusieurs fractures, que son pouls était extrêmement faible et que ... C'est épouvantable !" Kim avait les larmes aux yeux.

Impuissance et culpabilité. Des sentiments qu'Alexandre avait souvent éprouvés dans sa carrière. Combien de fois, s'était-il senti responsable d'un drame qu'objectivement, il n'aurait pu éviter. Si bien qu'au lieu de débiter des platitudes du style "ce n'est pas ta faute ... tu ne pouvais pas savoir," il proposa d'aller chercher du café. Offre qui fut acceptée avec reconnaissance

.....

Quand le lieutenant revint avec les cafés, Kim s'était ressaisie : "J'ai rejoint ses parents à Sherbrooke, fit-elle. Je les réveillais, évidemment. Ils vont venir mais ça va prendre deux ou trois heures avant qu'ils soient là."

"Et son copain ? s'enquit Alexandre.

Ludovic Brezinsky, l'homme qui partageait la vie de Camille Fortin, était premier violon dans l'Orchestre symphonique de Montréal : "L'orchestre est en tournée à l'étranger, précisa Kim, je ne sais pas exactement où ils sont rendus et je n'ai pas le numéro de cell de Ludovic."

"Les parents de Camille vont probablement l'avertir."

"Sans doute, répondit Kim un peu distraitement.

Puis ... " Je me demande si l'attaque contre Camille n'a pas un lien avec notre documentaire sur l'extrême-droite. Qu'en dis-tu, Alexandre ?"

Kim Lemelin n'était pas journaliste d'enquête pour rien. Elle ne croyait pas aux coïncidences. Le lieutenant non plus d'ailleurs. Mais il émit quand même une réserve : "On a pas assez d'éléments pour conclure dans un sens ou dans l'autre, Kim. Ça peut aussi bien être une tentative de vol qui a mal tourné. Ou encore, un fou qui s'en prend aux femmes pour toutes sortes de raisons."

"Penses-tu vraiment ce que tu dis, Alexandre, ou essaies-tu de ... ?"

"Attendons de connaître la gravité des blessures, de savoir comment elles ont été infligées ..."

Le lieutenant hésita avant de poursuivre : "... et quand Camille sera en mesure de parler, nous y verrons plus clair." *Si elle survit*, songea-t-il : "Heu ... sais-tu si on lui a dérobé quelque chose ?"

"Elle n'avait rien sur elle sauf mes clés d'auto qu' on a retrouvées dans sa poche de jeans ... Non, ce n'est pas une tentative de vol qui a mal tourné, Alexandre."

"Aviez-vous eu des menaces ?"

"Les trucs habituels, mais rien qui ... Il est évident que nos recherches sur l'extrême-droite n'ont pas plu à tout le monde. On a eu beaucoup de difficulté à faire parler les gens et ..." À titre d'exemple, Kim mentionna qu'elle et son équipe avaient tenté, sans succès, d'approcher des membres actifs du groupe Les Rebelles.

"Par contre, fit-elle, on a finalement réussi à avoir deux membres d'un autre groupe néonazi. Eux ont accepté de témoigner devant la caméra mais à visage couvert. On a même dû modifier leurs voix. Les deux nous ont affirmé que, dans leur milieu, les gens se méfient du groupe Les Rebelles. Précisément à cause de leur alliance avec les White Wings."

"Ah ! ils confirment l'alliance entre Les Rebelles et les White Wings ?"

"Oui et je n'ai aucune raison de mettre leur parole en doute."

Connaissant le professionnalisme de sa femme, le lieutenant savait qu'elle avait dû vérifier, deux fois plutôt qu'une, les dires des deux sonneurs d'alerte. Il ne demanda pas de noms, Kim ne les lui donnerait pas. Pas ces noms-là.

Et pour ce qui était de la justesse des intuitions, Kim était championne. Si bien qu'elle avait probablement raison de croire que Camille n'avait pas été attaquée par hasard. *Et ça, ce n'était pas de bon augure ...* : " La diffusion est prévue pour ... ?"

"La fin de la semaine, oui."

Alexandre n'osa pas conseiller à son épouse de laisser tomber le reportage, il savait qu'il serait mal reçu. Primo, elle n'appréciait pas qu'il lui dicte sa conduite et secundo, elle était aussi tenace que lui pouvait l'être dans ses enquêtes. Quand elle avait un bon filon, elle ne lâchait pas. Il était plutôt mal placé pour le lui reprocher.

Vers deux heures du matin, on vint leur annoncer que Camille Fortin était en chemin pour le bloc opératoire. Toujours inconsciente, elle avait une fracture du crâne, un poumon perforé, des côtes et un bras cassés. L'opération serait longue et délicate.

La blessée, ayant une bonne constitution, ses chances de survie étaient relativement bonnes, leur dit-on sans rien promettre. Kim et Alexandre décidèrent d'attendre l'arrivée des parents de Camille.

.....

Les Fortin et les Lemelin-Denis ne s'étaient rencontrés qu'une seule fois lors de la remise d'un prix pour un reportage sur les femmes autochtones . Autant dire qu'ils ne se connaissaient pas. Mais dès qu'ils se virent, c'était comme s'ils se fréquentaient quotidiennement. Une situation de crise abolit la distance polie, qu'en général, les gens qui se connaissent à peine mettent entre eux.

"C'est une battante, elle va s'en sortir, j'en suis certaine, fit Kim en embrassant la mère.

"Merci d'être là pour elle, dit le père de Camille en secouant la main d'Alexandre à lui en décrocher le bras.

Désormais, ils étaient quatre à faire les cent pas dans la salle d'attente. Quatre qui ne furent pas longs à s'appeler par leurs prénoms : Kim, Patricia, David, Alexandre. Quatre à compter les heures, les minutes, les secondes. Une chirurgie thoracique c'est long.

L'opération se termina vers sept heures le matin. "Il subsiste un danger de complications postopératoires, expliqua le chirurgien en sortant de la salle d'opération, mais le pronostic est bon."

On transportait la patiente en salle de réveil quand les Lemelin-Denis quittèrent. Ils avaient tenu compagnie aux Fortin jusqu'au bout. Remerciements, accolades et poignées de mains.

"Vous allez enquêter, dit Patricia Fortin au lieutenant.

Peu familiers avec le fonctionnement de la police, les Fortin semblaient penser qu'Alexandre serait automatiquement chargé de l'affaire.

Lui, étant aux Homicides, n'allait certainement pas répondre, *si Camille meurt, ce sera probablement moi ...* : "Quelqu'un enquêtera, bien entendu. De toute manière, je reste en contact avec vous." Réponse évasive s'il en fut, mais c'était la seule qui lui vint à l'esprit.

Les Fortin voulaient comprendre, avoir des réponses et c'était tout à fait légitime. Une prière que le lieutenant avait souvent entendue chez les proches de victimes. Une prière que, hélas ! il n'était pas toujours en mesure d'exaucer.

Que pouvait-il dire de plus ? *Rien. c'était trop tôt.*

34

Le lendemain, on apprenait que Camille Fortin allait s'en sortir. La convalescence serait longue mais Camille n'aurait pas de séquelles comme on l'avait craint. C'était une excellente nouvelle.

La beaucoup moins bonne survint le surlendemain de l'agression.

Cela se produisit quand Kim Lemelin arriva au travail.

Machinalement, comme elle le faisait souvent, l'animatrice alla sur le site Web de l'émission à la rubrique : Commentaires de l'auditoire. En faisant un survol du site, elle tomba sur un message qui lui était personnellement adressé.

On t'a ratée salope de gauche, mais la prochaine fois, on ne te ratera pas.

Des critiques acerbes, des mises en demeure, voire des menaces de poursuites judiciaires, Kim Lemelin en recevait régulièrement. Un prix à payer quand on anime une émission d'affaires publiques d'envergure. Les avocats de la société d'état s'arrangeaient avec ça.

Mais là, c'était différent. Le message était une menace, oui. Mais il contenait également une forme d'aveu. Kim Lemelin n'en doutait plus : Camille avait été victime d'une tentative de meurtre. Et il y avait eu erreur sur la personne. C'était elle et non sa chef- recherchiste que l'on visait.

Eh oui ... Camille et elle se ressemblaient. Deux grandes blondes qu'on pouvait facilement confondre, le soir tard, dans un parking mal éclairé. Ce constat ne fit que renforcer le sentiment de culpabilité qui ne quittait pas l'animatrice depuis l'événement.

Mais comme elle était aussi une femme d'action, Kim Lemelin copia le message et se rendit sur le champ au bureau de Carl Simard, son supérieur immédiat. Ce dernier était au téléphone et lui fit signe de s'asseoir en attendant qu'il ait terminé. Deux minutes plus tard, il raccrochait.

"Oui, Kim, que se passe-t-il ?"

Kim lui tendit la feuille qu'elle avait en main : "On fait quoi avec ça, Carl ?"

Les mots étant assez explicites merci, Carl Simard, un type intelligent et posé, en perdit son calme légendaire : "Pas question qu'on diffuse le documentaire sur l'extrême-droite pour le moment. Trop dangereux, décréta-t-il. "As-tu des reportages en banque ?"

"Oui, on en a quelques-uns qui pourraient faire l'affaire, convint Kim. En temps normal, l'animatrice aurait insisté pour que les choses suivent leur cours. Mais pas cette fois. Elle était tenace mais pas suicidaire.

"Et surtout, rien qui ait à voir de près ou de loin avec les groupes d'extrême-droite, S.V. P."

Kim sourit malgré elle : "Tout à fait, Carl."

"Ton mari, est-il au courant ?"

"Pas encore. Je compte l'appeler en sortant de ton bureau."

"Fais donc ça, et ça presse !"

.....

Oui, ça presse ! C'était aussi l'avis du lieutenant-détective Alexandre Denis, lequel, après avoir parlé avec son épouse, fit immédiatement le numéro du commandant Brière. Et lui décrivit la situation en deux coups de cuillère à pot.

"Câlisse, dis-moi pas que les chriss de maudits chiens sales veulent s'en prendre à ta femme, maintenant. Ça se passera comme ça, bordel !"

Tentative d'homicide et menaces de mort.

Techniquement, il n'y avait pas eu meurtre. De plus, sa femme étant visée, le lieutenant n'avait pas à s'en mêler. Mais c'était mal le connaître. Il demanda à être chargé de l'affaire. Brière émit quelques objections : conflit d'intérêt et blablabla ... Or quand il voulait avoir gain de cause, Alexandre Denis pouvait être très persuasif.

Que fit-il valoir à son chef ? Et sur quel ton ? Mystère. Toujours est-il que Brière finit par céder.

Le lieutenant et son équipe feraient enquête.

En sus, et même si la mesure impliquait des dépenses considérables, Brière allait faire le nécessaire pour que des agents en uniformes soient affectés à la protection de Kim Lemelin, des membres de son équipe, de même qu'à celle de Camille Fortin hospitalisée pour plusieurs semaines.

"Au cas où ces tabanark-là voudraient finir la job, précisa le commandant.

Il y avait des moments où les jurons de Brière étaient quasiment de la musique aux oreilles d'Alexandre Denis. *Oui, on avait affaire à des tabarnak de chriss de maudits chiens sales. Et ça ne se passerait pas comme ça, bordel !*

35

L'attentat contre Camille Fortin n'avait pas été revendiqué. Du moins pas officiellement.

N'empêche que deux journaux titraient à la une ...

D'UN FANATISME À L'AUTRE ...

APRÈS LES MUSULMANS RADICAUX, LES NÉONAZIS !

Des titres 'choc', des comparaisons plus ou moins boiteuses, voilà ce que donnait la concurrence en information. Enflure verbale, guerre de mots.

"Cela ne s'appelle pas djihad, écrivait Gérard Cormier, un éditorialiste bien connu, mais ce n'est guère mieux. Une recherchiste qui échappe de justesse à la mort et une animatrice qualifiée de gauchiste et menacée de mort. Qui a tenté de museler nos deux consœurs ?"

L'éditorialiste aurait pu en rester là et ç'aurait été largement suffisant. Mais il n'en restait pas là. Il pointait du doigt le groupe Les Rebelles ainsi que leurs alliés, les motards criminalisés des White Wings. À ce sujet, Cormier apostrophait les Forces de l'Ordre : "À quand les arrestations ? Qu'attendez-vous pour agir, mesdames et messieurs de la police ? Vos problèmes *à l'interne* vous font-ils oublier votre serment d'office ? Servir et protéger ... "

Et l'éditorialiste de revenir sur deux scandales qui avaient fait les manchettes au cours des derniers mois. L'un concernant trois détectives jugés pour rackets de protection, cambriolages et fausses dépositions. Dans l'autre cas, il s'agissait du suicide d'un flic accusé d'avoir vendu à la mafia des listes d'informateurs. Deux scandales qui ne contribuaient pas à mousser la popularité de la police auprès du public. Était-ce bien nécessaire de les rappeler ?

.....

"Shit ! s'écria Régimbald après avoir lu l'article, maudit Gérard Cormier, de quoi il se mêle."

"De ce qui ne le regarde pas, grimaça Sans-Souci.

"Sans compter que Les Rebelles et les White Wings vont se méfier maintenant. Comment un éditorialiste sérieux peut-il écrire ça ! déplora Liliane Thomas.

"Sérieux n'est pas forcément synonyme de jugement, commenta Alexandre Denis.

Il lisait régulièrement les éditoriaux de Gérard Cormier et pour tout dire, trouvait la réputation du bonhomme surfaite. Mais bon, on n'était pas là pour distribuer des prix d'excellence en journalisme : "Ce qui est fait, est fait, soupira-t-il. Nous avons des problèmes plus graves à régler."

Et quels étaient ces problèmes plus graves à régler ?

D'abord, Camille Fortin avait été incapable d'identifier son agresseur. Comment l'aurait-elle pu, la pauvre ? Le type l'avait d'abord assommée pour ensuite la frapper à répétition avec une batte de baseball. Ensuite, on ne pouvait pas se fier aux images captées par les caméras de surveillance et ce, malgré les efforts des techniciens pour en améliorer la qualité.

C'était à peine si l'on distinguait la silhouette d'un gros type qui s'acharnait sur Camille Fortin et qui s'enfuyait à l'approche d'une autre silhouette. Celle de Kim Lemelin. Et encore, on savait que c'était elle à cause de son témoignage. Autrement, on ne l'aurait jamais deviné.

"On ne peut rien faire avec ça, râla Régimbald.

"Le type porte une veste de cuir noir avec un logo ... On dirait des ailes blanches."

"Où voyez-vous des ailes, lieutenant ? Moi, je ne vois qu'un spot blanc. C'est pas une signature, ça, merde !"

"Je te l'accorde. Mais faute de mieux, j'opterais pour un type des White Wings."

"Bof, pure spéculation !"

"As-tu une meilleure idée, Régimbald ?"

Régimbald n'avait pas de meilleure idée.

Et à voir les mines renfrognées de quelques-uns de ses collègues, les meilleures idées n'étaient pas légion ce matin-là dans la salle de réunion.

"Hem ... Avez-vous des nouvelles de Pierre Galipeau, lieutenant, intervint Léo Nguyen.

Lui n'était pas sur la même longueur d'onde que ses collègues. En fait, il flottait littéralement depuis qu'il était en amour avec la pathologiste Nora Gauvin. D'ailleurs, c'était vite devenu le secret le moins bien gardé au Centre d'enquête. Les histoires de cœur font jaser. Même dans la police.

"Pas encore Léo ... Galipeau m'a dit que ça prendrait un certain temps avant de ... "

"Vous devriez le relancer."

Qu'est-ce qu'ils ont tous, aujourd'hui ou c'est moi qui ...? "Oui Léo, je vais le faire, convint Alexandre Denis légèrement agacé. Puis se tournant vers le trio, Chomsky, Sans-Souci, Régimbald : "Vous trois, où en êtes -vous dans vos recherches ?"

"Lesquelles ? fit Dave Sans-Souci.

"Lesquelles !" *Essayons l'ironie ...* : "Celles sur ... a-t-on vraiment marché sur la lune."

"Ah ! celles concernant un lien entre Josiane Rozon et Jean Rivard ?"

Ce qu'ils peuvent être de mauvaise foi ! "Mais oui Sans-Souci, qui d'autre ?"

"Entre elle et Rivard, rien pour l'instant, lieutenant ... Sauf que la belle Josiane se console assez vite. A) elle a déjà emménagé dans le loft de Leïla. B) elle s'est fait un amoureux. Ouais ... on dirait que madame est à voile et à vapeur."

"On sait qui est l'amoureux ?"

"Un dénommé Yves Gravel, 27 ans. Il est avocat au Droit de la famille. Faut le faire !"

"Il n'y a rien d'étonnant à ça, Dave. Après tout, elle s'occupe de femmes en difficulté ... Non, ce qui me frappe surtout, c'est l'âge de l'amant. 27 ans ... Leïla en avait 22."

"Ouais ... Mais où voulez-vous en venir, lieutenant ?"

"Josiane Rozon aurait-elle un faible pour des partenaires plus jeunes qu'elle ?"

"Et après ? ronchonna Régimbald.

Visiblement, le sergent-détective n'appréciait pas quand son chef parlait en paraboles. D'ailleurs, il n'était pas le seul. Plusieurs sourcils se froncèrent et dans les regards, on pouvait lire : *Aye ! ça va faire, les charades ...*

Fallait leur fournir un indice : "Si je ne m'abuse, Jean Rivard avait 29 ans, lui."

"Ouais ... pis ?" C'était Judith Chomsky, exaspérée.

Chose qui n'était pas rare dans son cas. *Mais les autres ...* Le lieutenant promena son regard autour de la table : "Allez, faites un petit effort tout le monde."

"OK, je viens de comprendre, s'écria Régimbald. Ses collègues le toisèrent, goguenards." Ben oui, pensez-y, vous autres ... Jean Rivard aurait très bien pu être l'amant de la belle Josiane ! "

Enfin, quelqu'un se réveille. Fini le jour de la Marmotte ... "Bon écoutez, reprit le lieutenant, les derniers événements nous ont un peu déboussolés, j'en conviens. Mais ce n'est pas une raison pour nous laisser aller à la déprime. On retrousse nos manches et on continue."

.....

Et pendant l'heure qui suivit, on supputa, évalua, discuta, inféra, subodora.

Priorité à l'affaire Camille Fortin et à celle du meurtre de Leïla Farahani. Conclusion : les deux affaires devaient se recouper quelque part. Mais où et comment ?

To be or not to be, disait Hamlet dans la pièce de William Shakespeare, acte III, scène I.

Être ou ne pas être, là était toute la question.

Le lieutenant Alexandre Denis et son équipe d'enquête seraient-ils à la hauteur du drame très actuel dans lequel ils jouaient, bien malgré eux, un rôle de premier plan ?

36

Samedi arriva. Et chez les Lemelin-Denis, on prit le temps de respirer par le nez.

Ce n'était pas un luxe.

Kim et Alexandre s'étaient promis d'aller au parc avec les jumelles. Or la température, anormalement douce jusque-là, avait fraîchi et il se mit à pleuvoir des clous. Que faire ? Et bien quand on veut, on trouve toujours une solution de rechange, pas vrai ?

Les Lemelin-Denis en trouvèrent.

Kim et les jumelles passèrent l'après-midi dans la cuisine avec Armande. Les petites voulaient faire des biscuits. Kim, n'ayant jamais été une bonne cuisinière, prétendit que : "ça ne lui ferait pas de tort d'apprendre quelques trucs en se changeant les idées".

Pour sa part, Alexandre descendit au sous-sol dans le coin 'atelier'. Bricoleur à ses heures, il avait entrepris la construction d'une maison de poupée pour Zoé et Chloé. Une surprise qu'il leur réservait pour leur anniversaire. Elles auraient bientôt quatre ans.

Pendant qu'il sciait, cognait et clouait, Nicolas et 'son band' répétaient dans le coin 'musique'. Tout un vacarme ! Mais assez étrangement ou peut-être pas tant que ça, le lieutenant se mit à siffloter sur la musique alternative, *hem ...* La 'performance' des jeunes avait soudain à ses oreilles une douceur insoupçonnée. Lui aussi avait besoin de se changer les idées.

Alors qu'en bas on 'jammait' en chœur, en haut ça sentait bon les biscuits aux brisures de chocolat. Vers seize heures, ce fut la collation pour tout le monde. Les jumelles étaient très fières de "leurs biscuits". Bref un après-midi pluvieux sans pleurs et sans grincements de dents.

Rarissime !

Même le chat et le chien, qui mangeaient sagement leurs croquettes, paraissaient avoir compris que le mot d'ordre était : détente. En complément de cette journée presque parfaite, pour le repas du soir, on attendait la visite du couple Claire Toupin / Giulia Orsini, des amies de longue date. Le couple faisait quasiment partie de la famille.

Toutes deux dans la soixantaine, Claire et Giulia étaient toujours aussi actives. L'une , costumière pour le théâtre et le cinéma et l'autre, avocate au Droit de la famille. Bien entendu, quand elles arrivèrent, les jumelles leur firent la fête. Surtout que 'tata' Claire s'amenait toujours avec un nouveau costume de princesse pour chacune d'elles.

Le repas fut simple et réconfortant.

Un rôti de bœuf cuit juste à point, accompagné de légumes sautés et d'une purée de pommes de terre mousseline. Le dessert : des fruits frais sur de la crème glacée maison. Une nouveauté. Sans doute inspirés par un souci pseudo-écologique, les Lemelin-Denis avaient fait l'acquisition d'une machine à sorbet, yogourt et crème glacée. Et franchement, rapport qualité/prix, c'était un bon achat. Tous et toutes en convinrent.

Les jumelles couchées, les quatre ados redescendus au sous-sol, Armande retirée dans ses quartiers généraux, Kim, Claire, Giulia et Alexandre passèrent au salon pour le café.

.....

"Pas de digestif pour moi, annonça Claire. Je fais attention à ma ligne. Giulia m'a convaincue. Maintenant, je vais au gym avec elle. Bien sûr, je ne serai jamais aussi athlétique que toi, ma chérie, ajouta-t-elle en regardant sa compagne avec admiration, mais au moins, j'essaie."

"Bravo ! approuva Alexandre.

En détective habitué à noter le moindre détail, il avait remarqué que Claire avait moins bu pendant le repas. Ce qui était une excellente chose. Parce que trop de vino pour Claire donnait parfois lieu à de sérieux dérapages verbaux.

N'empêche qu'elle était toujours aussi curieuse : "Dis-donc, Alexandre, comment va ton enquête sur la mort de cette jeune chanteuse ?"

"Plus ou moins bien. Avec tout ce qui s'est passé récemment, on a été un peu distraits, vois-tu, fit le lieutenant sur un ton qui se voulait badin. Il souhaitait que ça s'arrête là.

Mais entre ce qu'on souhaite et ce qui arrive, il y a une marge.

Surtout avec Claire Toupin dans le décor. "Incroyable ce qui s'est produit ! s'écria-t-elle. D'abord, cet affreux imam et son attentat à la voiture piégée et maintenant, les néonazis qui s'en prennent à Kim et à son équipe. Où allons-nous, grand Dieu !"

Kim ne disait mot. Elle aussi aurait préféré qu'on parle de tout sauf de Ça . *S.V.P. pas aujourd'hui !* Mais c'était trop demander à Claire : "Et cet éditorial de Gérard Cormier qui accuse pratiquement la police d'avoir peur d'arrêter du monde. Qu'en penses-tu, Alexandre ?"

"Bof ! pas grand chose, fit évasivement ce dernier.

"Claire je t'en prie, intervint Giullia, tu vois bien que Kim et Alexandre n'ont pas envie d'aborder ces sujets-là." Claire prit un air contrit et un ange passa.

Profitant du moment, Alexandre, étant qui il était et pas un autre, posa une question en apparence anodine : " Au fait Giullia, j'ai entendu le nom d'un de tes confrères cette semaine. Maître Yves Gravel, tu connais ?"

"Bien sûr. Un jeune avocat très prometteur ... Dans quel contexte as-tu entendu son nom ?"

Alexandre, fidèle à lui-même, répondit par une autre question : "Connais-tu Josiane Rozon, la directrice de..."

"L' Auberge du Soleil, oui mais ... Ah ! je vois où tu veux en venir. Tu ne changes pas, hein !"

"Touché, ma chère Giullia. Alors ... ?"

"J'ai bien envie de te faire languir, sourit Giullia.

"Me faire languir ? Pas trop quand même !"

"Bon d'accord, puisque tu insistes, fit l'avocate avec un demi-sourire. "Oui, Yves Gravel et Josiane Rozon se fréquentent depuis quelque temps. Et si tu veux mon avis, Yves commet une erreur. Il est beaucoup trop bien pour elle !"

"Pourquoi donc ?"

"C'est une femme dangereuse, froide et calculatrice comme pas une." Maître Giullia Orsini, la modération incarnée d'habitude, était catégorique : "Je la côtoie assez souvent pour en témoigner."

"Dangereuse, froide, calculatrice ! Tiens, tiens, fit hypocritement Alexandre.

"Oh ! ne fais pas semblant de l'ignorer, rétorqua Giullia. "Ça fait dix minutes que tu essaies de me tirer les vers du nez à son sujet. Tu n'as pas mentionné son nom et celui d' Yves Gravel pour rien. Alors, viens-en au fait, veux-tu."

"Oui, raconte Alexandre, renchérit Claire, parce que Kim et moi, on ne sait pas très bien où tu t'en vas, hein Kim ?"

Kim continuait à se taire. De toute façon, qu'elle soit d'accord ou non, Claire n'en ferait qu'à sa tête, Alexandre aussi d'ailleurs. *Et puisqu'il s'est avancé sur un terrain glissant qu'il se démerde ...* Ce fut, du moins, ce que le lieutenant décoda dans le regard narquois que lui décocha sa tendre épouse.

Voyant qu'il n'y couperait pas et par sa faute en plus, il parla brièvement du lien assez ténu qu'il faisait entre Jean Rivard, l'homme à la gorge tranchée et Maître Yves Gravel : "Tous deux sont à peu près du même âge. Et je me suis dit que peut-être ..."

"Jean Rivard aurait été l'amant de Josiane Rozon ? Là, je ne peux pas t'aider. Je n'en ai aucune idée, fit Giullia. "Par contre et bien qu'on n'ait jamais eu de preuves, la rumeur court chez-nous, à l'effet que Josiane Rozon aurait volontairement provoqué la mort de son mari beaucoup plus âgé qu'elle."

"Ça, je m'en doutais ... Donc, tu n'as jamais entendu parler de Jean Rivard ?"

"Non. Mais à ta place, je continuerais à fouiller du côté de Josiane Rozon ... Mon p'tit doigt me dit que tu ne fais pas fausse route, Alexandre."

"Mmmm ... ton p'tit doigt est habituellement assez judicieux, ma chère Giulia."

"Juridique surtout, mon cher Alexandre !"

L'avocate et le policier continuèrent à se lancer quelques flèches amicales et l'atmosphère redevint ce qu'elle devait être. Détendue. Kim proposa de refaire du café. Les autres acceptèrent volontiers. Après, on parla de tout et de rien et c'était parfait comme ça.

37

Le lundi suivant, le lieutenant Alexandre Denis des Homicides téléphona au lieutenant Pierre Galipeau des Enquêtes sur le crime organisé : "Salut Pierre, comment vas-tu ?"

"C'est plutôt à moi de te le demander, Alexandre. "

"Bof ! couci-couça."

"Ouais, j'imagine ... Je ne sais pas ce que je ferais s'il arrivait à ma femme ce qui arrive à la tienne et à sa recherchiste."

"Dire que je saute de joie serait mentir, en effet."

"Je comprends ... Heu ... excuse-moi de ne pas t'avoir donné de nouvelles avant. J'ai moi-même été pris ailleurs. Mais j'allais justement t' appeler pour te parler des miettes que j'ai glanées concernant la mort de Jean Rivard et de ... "

"Ah, raconte."

"Un de mes informateurs m'a assuré que les White Wings ont bel et bien tué Rivard. Un contrat apparemment. De qui et pourquoi ? Il ne savait pas."

"Donc, Jean Rivard, membre du groupe Les Rebelles et technicien au labo clandestin des White Wings, aurait été égorgé sur commande. Et on ne sait pas d'où venait la commande."

"Exact."

"Et si les White Wings étaient le bras armé du groupe Les Rebelles ?"

"Il y a assez de psychopathes chez les White Wings pour faire les jobs de bras, c'est sûr."

" Ouais ... Et la rumeur qui veut que Les Rebelles fassent du trafic d'armes avec les White Wings ?" Alexandre Denis appliquait là, une de ses méthodes favorites. Aller à la pêche.

Il n'avait jamais entendu dire que Les Rebelles faisaient du trafic d'armes avec qui que ce soit. Mais il lui semblait que le chapeau leur faisait. Le chapeau devait leur faire puisque Galipeau le confirma : "Les Rebelles ... j'ai pris quelques renseignements sur eux. Eh oui, ils font du trafic d'armes avec les White Wings ... Et celle-là, je ne l'avais pas vue venir, convint-il.

"On ne peut pas tout prévoir, Pierre."

"En effet. Heu... tu m'avais demandé de vérifier si Jean Rivard était le fournisseur de Leïla. Je ne peux pas te le confirmer mais c'est possible. Mon informateur m'a dit qu'il n'est pas rare que des techniciens du labo des White Wings se servent dans le stock de drogues et en revendent à des connaissances. Un p'tit à côté payant, pourquoi se gêner, hein !"

"Et personne ne s'en plaint chez les White Wings ?"

"Non. Si ça dérangeait, on le saurait. Paulo 'Big White' Desbiens n'est pas du genre à badiner avec les tours de passe-passe. S'il laisse faire, c'est que ça fait son affaire. Plus il y a de clients qui vont répandre la bonne nouvelle, mieux c'est pour le développement des affaires, tu comprends." Galipeau avait une façon bien personnelle de mettre les points sur le *i* et barres sur les *t*.

Alexandre Denis s'esclaffa.

Galipeau poursuivit, imperturbable : "Non, Jean Rivard n'a pas été égorgé pour ça. Pourquoi l'a-t-il été ? Sais pas. Mais à mon avis, tu devrais chercher du côté du groupe Les Rebelles pour le contrat sur sa tête."

"Et pour le cyanure, tu ... ?"

"Si les White Wings en ont en réserve, ils ne s'en vantent pas. Mais vois-tu, c'est pas impossible qu'ils en aient pour remplir d'autres contrats."

"Et l'attentat contre Camille Fortin, aurais-tu une idée par hasard ? "

"La méthode est une de celles que les motards criminalisés aiment bien utiliser, mais ... "

"Et si c'était aussi un contrat ? "

"Écoute, possible que c'en soit un, mais honnêtement, je ne sais pas."

"Mmmm ... "

"Désolé de ne pouvoir faire mieux, Alexandre, je..."

"Mais non, c'est très bien au contraire. L'histoire du contrat sur la tête de Jean Rivard est un excellent filon."

"Bon et ben tant mieux. Et si tu réussis à trouver comment épingle 'Big White' Desbiens, je t'en serai éternellement reconnaissant."

Il n'y avait pas de persiflage dans la voix de Galipeau. Il concédait volontiers à Alexandre un goût plus prononcé pour résoudre les énigmes. Une puissance de déduction supérieure à la sienne. Lui étant moins intellectuel, si l'on veut. Une place pour chacun et chacun à sa place.

Galipeau faisait merveille aux Enquêtes sur le crime organisé, une division dans laquelle Alexandre Denis avait fait un séjour quelques années auparavant. Pour vite constater que ce n'était pas son terrain de jeu favori. Vraiment pas. Trop de visites dans les bars de danseuses, trop de fusillades en pleine rue, pas assez de mystères. On savait à l'avance qui étaient les bons et qui étaient les méchants. Si bien qu'il était plus à l'aise (façon de parler) aux Homicides.

"OK Pierre, je te tiens au courant."

"Un conseil. Ne sous-estime pas 'Big White' Desbiens. C'est un dur de dur. Il n'aime pas du tout qu'on mette le nez dans ses affaires." Galipeau était réellement inquiet. Et ça lui en prenait pas mal pour l'être. Alexandre, qui n'écoutait pas toujours les conseils des autres, décida que cette-fois, il le ferait :

"Je ne sous-estime personne dans cette histoire ... Promis, je ferai attention." Pour terminer sur une note optimiste, il ajouta : "Et ensembles, toi et moi Pierre, nous mettrons la hache dans le p'tit business des White Wings, OK !"

"Mon rêve !"

38

Depuis l'attentat contre Camille Fortin, Simon Laplante, alias le Chevalier blanc et chef du groupe Les Rebelles, était relativement sage sur son blog. Pas même une toute petite croix gammée à côté de sa signature. Pas de grandes envolées sur un "... monde meilleur et blanc, la pureté de la race et tutti quanti ... " Que le ronron habituel de la droite traditionnelle : "... moins d'état, baisse des impôts pour les grandes entreprises et blablabla ... "

Donc rien de spécialement subversif, rien qui relevait d'une pensée révolutionnaire d'extrême-droite. Simon Laplante faisait profil bas. Était-ce à cause de l'éditorial pointant sa formation du doigt ? Ou trouvait-il la soupe un peu trop chaude à son goût ? Et /ou les deux ? Probablement les deux, pensait-on dans l'équipe du lieutenant Alexandre Denis.

Fort bien mais une fois qu'on a dit ça, on radote la même chose jusqu'à ce que mort s'ensuive ? Pas du tout. Le contrat sur la tête de Jean Rivard étant un indice valable, le lieutenant avait lancé 'sa meute' sur la piste. Et pour l'instant, la piste menait tout droit au Chevalier blanc.

C'était, semble-t-il, Simon Laplante qui aurait passé la commande aux White Wings. En tout cas, un ancien membre de son groupe, interrogé par les enquêteurs, l'affirmait. Dans la foulée, le dénommé Léon Fontaine assurait que Paulo 'Big White' Desbiens et Simon Laplante étaient : "des grands chums."

Question : Qu'avait donc fait Jean Rivard pour finir dans une ruelle, la gorge tranchée ? Rivard, un fidèle disciple que, toujours selon Fontaine, Laplante avait recommandé à Desbiens pour un poste de technicien à son laboratoire clandestin. Qu'avait-il fait de si terrible pour que le 'Chevalier blanc' veuille le voir mort ?

Réponse de Léon Fontaine : "J' sais pas." Et l'homme d'ajouter : "J' veux plus avoir affaire à cette maudite gang de malades. Ils sont trop dangereux !"

Pouvait-on se fier au témoignage d'un vire-capot ?

Pourquoi pas.

D'abord, les témoins n'étaient pas légion dans cette affaire. Ensuite, des vire-capots, il y en avait partout. Et est-ce que le monde était meilleur ou pire pour autant ? Deux constats qui amenèrent les détectives à croire la version du dénommé Fontaine. Surtout que l'ex-néonazi avait signé sa déposition et promis de témoigner en cour si besoin était.

On verrait bien en temps et lieu, pas vrai ?

.....

"J'en ai ras-le-bol des extrémistes de tous bords tous côtés, maugréa Judith Chomsky, lors du meeting quotidien. "Manquerait plus que l'extrême- gauche s'en mêle et le portrait serait complet !"

"Ne fais pas ta prophète de malheur, on en a assez sur les bras comme ça, fit Sans-Souci.

"Si au moins on avait la preuve que Jean Rivard était bien celui qui fournissait la drogue à Leïla Farahani, ça nous aiderait, hasarda Régimbald.

"Mmmm ... Ce qui nous aiderait surtout, ce serait de trouver un lien entre Jean Rivard et Josiane Rozon, intervint Alexandre Denis.

"Vous persistez à croire qu'il y en a un, lieutenant ?"

"Oui Judith, je persiste et signe."

"C'est de l'entêtement."

Judith Chomsky n' adhéraît pas à la théorie du lieutenant. Selon elle, si complot il y avait pour tuer Leïla Farahani, c'était uniquement chez Les Rebelles et les White Wings qu'il fallait chercher : "Je ne vois pas pourquoi on perdrait notre temps à établir un lien hypothétique entre Josiane Rozon et Jean Rivard, fit-elle sur un ton péremptoire.

Mais ça en prenait pas mal plus qu'un ton péremptoire pour intimider Alexandre Denis, lequel rétorqua en scandant ses paroles : "**Qui** était en mesure d'introduire du cyanure dans des capsules de speed ? **Jean Rivard**. Et **qui** avait le plus à gagner avec le décès de Leïla ? **Josiane Rozon**. Alors ... ?"

"Ouais ... ça ne nous donne pas le pourquoi du comment Simon Laplante aurait voulu se débarrasser de Rivard, lieutenant, objecta Sans-Souci.

"Non, en effet. Mais il y a un lien quelque part, j'en suis sûr. À nous de le trouver."

"Hem ... intervint Jérôme Vandal (le nouveau de moins en moins nouveau) : "... j'ai vu sur le site internet du groupe Les Rebelles qu'ils organisent un rassemblement en fin de semaine. Ils invitent le public à aller les rencontrer. Je me propose d'aller faire un tour, samedi. Qu'en pensez-vous ?"

"Excellente idée, Vandal ! s'exclama Alexandre Denis.

"Si c'est comme ça, j'y vais moi aussi, fit Judith Chomsky compétitive. L'être humain étant plein de contradictions, la détective, toujours prête à challenger son chef, cherchait comme tout le monde à gagner son approbation. Voire, son admiration.

"Tiens, tiens Judith, t'en as plus ras-le-bol tout d'un coup, la taquina Régimbald.

La policière haussa les épaules : "De toute manière, samedi c'est le jour de la lessive et de l'épicerie chez-nous. Et Tristan est bien meilleur que moi pour faire tout ça."

Judith Chomsky ne s'en était jamais cachée, elle détestait les tâches ménagères. Et apparemment, dans son couple, la question des genres était réglée une fois pour toutes. Patrimoine, matrimoine, *e* ou pas de *e*, *le/ la* et tout le bazar, on s'en fout. Du moins, c'était ce qu'on pouvait inférer des propos de la détective. Et l'image, qu'ils évoquaient, était assez amusante.

Hum ... Le mari de Judith, Tristan Delanoix, ex-inspecteur à la Sûreté de Paris et expert en terrorisme international, déambulant dans les allées encombrées d'un super-marché : *cocasse ...* Réprimant de justesse un éclat de rire, le lieutenant salua plutôt le 'sens du devoir' de la policière : "Donc, Judith et Jérôme, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance pour samedi et ..."

"Ça va être palpitant, hein Jérôme ? fit Judith pleine d'ardeur.

"Heu ... palpitant, j'en suis pas certain, répondit Vandal légèrement décontenancé par le soudain enthousiasme de Judith. Il n'était pas encore tout à fait habitué aux variations d'humeur de cette collègue à la taille imposante, 1 mètre 83 en talons plats, à la voix forte et à la crinière de lionne. Et il était clair que la perspective de passer un samedi en sa compagnie l'enchantait plus ou moins.

Pour détendre l'atmosphère, le lieutenant lança à la blague : "Et faites attention de ne pas vous laisser embrigader. Ça, je ne le supporterai pas !"

"On va peut-être revenir avec une croix gammée gravée sur la poitrine. Ce serait décoratif, non ! rigola Judith. L'humour noir étant quasiment le sport national dans l'équipe, tout le monde avait compris. Oui, la croix gammée sur la poitrine de Jean Rivard, l'homme à la gorge tranchée. Ha ! Ha !

Sauf que dans ce cas précis et Judith ne s'en rendait pas compte, l'allusion à la poitrine décorée pouvait être interprétée autrement par certains esprits coquins. *Hem ...* Plusieurs regards masculins glissèrent sur la poitrine plus qu'avantageuse de la détective. Mais personne n'osa faire de remarque. Pas même Régimbald. Dans l'équipe, on savait être subtil quand il le fallait.

Et c'était le moment ou jamais de l'être.

39

Le week-end arriva.

C'est bien connu, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Les week-ends non plus, semble-t-il. Et si vous en doutez, parlez-en aux Lemelin -Denis. Eh ben oui, contrairement au week-end précédent qui s'était déroulé sous le signe de la détente, celui-là fut plutôt mouvementé.

Vers cinq heures le samedi matin, Nicolas réveilla toute la maisonnée en se plaignant de fortes douleurs à l'abdomen. Il était nauséux, avait le front en sueur et était d'une pâleur extrême. Ça n'allait vraiment pas. Après avoir pris la température de son fiston, Alexandre ne fit ni une ni deux et se rendit avec lui à l'urgence de l'hôpital le plus proche.

Là, compte tenu de l'état alarmant de l'ado, il fut rapidement 'trié' comme on dit dans les hôpitaux. Le diagnostic : une crise d'appendicite aiguë. Il fallait l'opérer au plus vite. Ce qui fut fait, illico. Quand ça urge, ça urge.

Et quoique qu'on puisse penser du réseau de la santé au Québec, dans les hôpitaux, il y avait du personnel dévoué et extrêmement compétent. Un délai de quelques heures aurait pu être fatal pour Nicolas. Bref, le lieutenant se promet de ne plus jamais rouspéter contre les services hospitaliers.

Bien entendu, la routine familiale fut sans-dessous. Kim et Alexandre se relayèrent au chevet du malade. Les grands-parents Saintonge aussi. Sans oublier, Noémie, la 'blonde' de Nicolas, Zach et Loïc, les deux autres membres de son 'band'. Le repas traditionnel du samedi soir fut pris sur le pouce.

Le lieutenant, qui devait préparer une déposition au tribunal pour le lundi suivant, le fit à la sauvette. Comme quoi on a beau planifier, penser que tout va se dérouler comme prévu, la vie nous attend dans le détour. Et quel détour, bon Dieu !

Heureusement, Nicolas, un garçon solide, allait se remettre rapidement. "Quelques jours de convalescence à la maison et il sera comme neuf, avait dit le chirurgien après l'opération.

.....

Ce fut donc un lieutenant rassuré qui alla livrer sa déposition au tribunal le lundi matin. Était-elle aussi élaborée qu'il l'aurait souhaitée ? Nan. Mais c'était à prendre ou à laisser. Le juge l'accepta comme elle était. Soit, aussi simple que la cause à entendre. La culpabilité de l'accusé étant patente.

Son devoir accompli (on ne parlerait pas de performance dans ce cas-là), Alexandre Denis était de retour au Centre d'enquête en début d'après-midi pour assister au meeting quotidien.

Meeting mettant en vedette les sergents-détectives Judith Chomsky et Jérôme Vandal. Comment s'était déroulée leur journée de samedi ? Qu'avaient-ils glané chez Les Rebelles ? Tout le monde attendait impatiemment leur compte-rendu.

Galant, Vandal s'apprêtait à céder la parole à Chomsky quand celle-ci lui dit : "Raconte, Jérôme. C'est toi qui a eu l'idée en premier, alors c'est à toi de commencer."

Probable qu'avoir échappé à la lessive et à l'épicerie du samedi la rendait généreuse, pensèrent certains collègues. Mais pas le lieutenant. Lui faisait confiance à la 'vraie Judith'.

Pas celle des jérémiades et des récriminations intempestives. L'autre : celle des interrogatoires serrés mais pleins d'empathie, celle des délicates attentions pour les gens en détresse, la Judith des grands rires communicatifs . "Alors Jérôme, qu'avez-vous trouvé ? demanda-t-il aimablement au nouveau- plus- du- tout- nouveau, finalement.

"D'abord, on a dû se taper un discours d'ouverture qui ressemblait à de la propagande pure et simple. Et rassurez-vous tout le monde, Simon Laplante n'a pas perdu ses idées d'extrême-droite. Heil Hitler, vive la race aryenne. À bas les musulmans, les juifs, les noirs et blablabla."

Vandal avait pris un faux accent allemand pour raconter. Il était très drôle et les autres rirent de bon cœur. Politiquement parlant, ce n'était pas très correct mais ça faisait du bien de rire un peu.

"Après, continua Vandal, il y a eu une distribution de dépliants et les gens se sont réunis en petits groupes pour discuter. C'est là que Judith et moi on a fait la connaissance d' Étienne Paquin, un ami de Jean Rivard. À la pause -café, on a échangé quelques mots avec lui et ... "

Le lieutenant fronça les sourcils : "Et quels mots avez-vous ... hem ... échangés ?"

Sans se départir de son calme, Vandal expliqua : "Paquin nous a dit qu'il n'était pas membre du groupe. Qu'en fait, il n'avait jamais compris l'adhésion de son ami au mouvement et que ... "

"Qu'est-ce qu'il fichait là, alors ?"

"Il voulait comprendre, lieutenant.

"Mouais ... Lui avez-vous révélé qui vous étiez ?"

"Pas à ce moment-là, lieutenant."

Pas à ce moment-là ? Dans quel pétrin, ces deux-là se sont-ils fourrés ? : "Et quand lui avez-vous dit ? grinça Alexandre Denis.

"À la fin de la journée, nous sommes allés prendre une bière avec lui. Et c'est là qu'on lui a dévoilé notre identité."

"Et alors ?" Grich ... grich ...

Ignorant les grincements de dents de son chef, Jérôme Vandal poursuivit : "Paquin était très heureux d'être tombé sur nous, si bien qu'il nous a confirmé deux choses. Primo : Jean Rivard n'était pas un revendeur de drogues à proprement parler mais il lui arrivait d'approvisionner quelques connaissances en méthamphétamines. Deuxio : il a été l'amant de Josiane Rozon pendant plus d'un an."

"Paquin vous a dit ça, tout de go ?"

"Il avait besoin de parler, lieutenant."

"Mouais ... et vous l'avez cru ?" Le lieutenant s'adressait aux deux détectives. Les deux firent signe que , oui. "J'espère au moins que vous ne lui avez pas dit qu'on a Simon Laplante dans la mire pour le meurtre de Rivard."

"Voyons, pour qui nous prenez-vous, lieutenant ? fit Judith Chomsky aigrement. Sans doute, estimait-elle avoir été suffisamment 'généreuse' dans son silence.

"Ça ne vous a pas semblé étrange cette rencontre ? Que vous soyez tombés 'par hasard' sur 'un ami' de Jean Rivard, alors qu'on en cherche depuis des jours et que personne ne s'est pointé." Le ton d'Alexandre Denis n'était plus du tout aimable.

"Des coïncidences, ça arrive de temps en temps, lieutenant, plaida Vandal. "Et puis je ne vois pas quel aurait été son intérêt de nous raconter ça."

"D'autant que tout ce qu'il nous a dit vient appuyer votre théorie, lieutenant, insinua Judith.

"Mouais ... Vous avez pris ses coordonnées au moins ?"

Craignant sans doute une autre intervention aigrette de sa collègue, Vandal se hâta de répondre : "Il est d'accord pour vous rencontrer. J'ai son numéro de cellulaire, lieutenant. "

"Pas d'adresse, rien d'autre ?"

"Heu ... non."

Alexandre Denis toisa longuement les deux détectives. Visiblement, il était mécontent. Nul besoin d'être physionomiste pour s'en rendre compte. Autour de la table, il y eut quelques toussotements discrets. Tous savaient que leur chef était à l'occasion (ça dépendait des jours) assez pointilleux sur la façon d'obtenir des renseignements. Et franchement, cette fois, on ne pouvait pas le blâmer. Chomsky et Vandal avaient étiré l'élastique au max avec Étienne Paquin.

"Avant que je l'interroge, trouvez-moi tout sur Étienne Paquin, fit sèchement le lieutenant, et je dis bien, **tout**. Est- ce clair vous deux ?"

"Très clair chef, répondirent Chomsky et Vandal, soulagés de s'en tirer à si bon compte.

40

Le lendemain, le lieutenant recevait Étienne Paquin dans son bureau du Centre d'enquête.

Celui qui se disait l'ami de Jean Rivard était un petit homme, fin vingtaine, visage étroit, peau blafarde et yeux de myope. Mais derrière les lunettes cerclées de noir, le regard était vif. Et sa poignée de mains, ferme. Le premier contact établi, Alexandre Denis attaqua en douce : "On me dit que vous étiez un ami de Jean Rivard, monsieur Paquin ?"

"Amis depuis l'enfance, lieutenant." Le timbre de voix d' Étienne Paquin. était étonnamment grave pour un homme de si petite taille.

"Vous vous voyiez souvent ?"

"De moins en moins souvent, malheureusement."

"Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois, monsieur Paquin ?"

"Deux jours avant sa ... son meurtre. Nous avons lunched ensemble dans un restaurant tout près de l'endroit où je travaille."

"Et où travaillez-vous ?" Bien entendu, le lieutenant connaissait les réponses. Chomsky et Vandal, dûment rabroués, avaient fait leurs devoirs. Selon les règles, cette fois. Et apparemment, Étienne Paquin était un type parfaitement réglo. Sauf que méfiance oblige, Alexandre Denis n'était pas encore convaincu de sa bonne foi.

"Je suis vérificateur- comptable pour Revenu Canada."

"Vous y êtes depuis longtemps ?"

"Depuis la fin de mes études, c'est-à-dire, sept ans."

"Je vois ... Et comment avez-vous appris le meurtre de votre ami, monsieur Paquin ?"

"Il y a quelques jours, quand son nom est sorti dans les médias. Il était trop tard pour ..."

"Connaissez-vous Simon Laplante avant le rassemblement de samedi ?"

"Non, mais Jean m'en parlait souvent. Il était complètement sous son joug." Étienne Paquin répondait calmement. Un calme qu'on pourrait qualifier d'olympien.

"Pourquoi êtes-vous allé au rassemblement ?"

"J'avais besoin de comprendre, lieutenant."

"Et qu'avez-vous compris ?"

"Quand j'ai entendu son discours d'ouverture, j'ai compris qui est Simon Laplante. Un manipulateur de première classe mais, fou à lier !"

"Vous n'approuvez pas ses théories ?"

"Non, je ne les approuve pas." Étienne Paquin eut un sourire désabusé : "Je me méfie des extrémistes qu'ils soient de gauche ou de droite. Ensuite, j'ai trop vu le mal que les théories de Laplante ont fait à Jean. Il n'était pas comme ça avant."

"Il était comment ?"

"Il n'avait pas d'opinions politiques bien définies. Simple, un peu timide peut-être, mais rien qui donnait à penser qu'il deviendrait ce qu'il était devenu, hélas !"

"Vous connaissiez sa famille ?"

"Enfants, Jean et moi étions voisins. J'ai donc bien connu ses parents. Ils sont décédés tous les deux. Jean était fils unique si bien que ... "

En écoutant son interlocuteur, Alexandre Denis pensa à son propre ami d'enfance, Maurice Dagenais, chef de police à Magog depuis des années. Ils se voyaient peu maintenant mais s'il lui arrivait malheur, sûr qu'il enquêterait. À la différence près qu'il était flic alors que Paquin ne l'était pas.

"Jean Rivard avait-il d'autres amis ?"

"Des connaissances tout au plus, lieutenant. Il n'était pas très liant."

"Vous avez dit à mes collègues que Rivard revendait de la drogue à des connaissances ?"

"Oui, j'ai dit ça. Et pas parce que j'en achetais, croyez-moi ... Il n'aurait même pas essayé de m'en vendre. Il savait que je n'approuvais pas."

"Comment l'avez-vous appris alors ?"

"C'est lui qui me l'a avoué, lieutenant. "

"Et vous n'avez rien fait pour le dissuader ?"

"Je n'ai rien fait et je n'en suis pas fier."

"Mouais ... À quel moment, vous l'a t-il avoué ?"

"Pas très longtemps après qu'il soit devenu l'amant de Josiane Rozon, la..."

"Je sais qui elle est, monsieur Paquin. Vous a-t-il dit comment il avait fait sa connaissance ?"

"C'est Simon Laplante qui la lui a présentée, lieutenant."

Josiane Rozon et Simon Laplante, tiens donc ! Alexandre était étonné mais n'en laissa rien paraître : "Jean Rivard a-t-il précisé quel type de relations Simon Laplante et Josiane Rozon entretenaient ?"

"Je ne le lui ai pas demandé. Je ne suis pas flic, moi." Il n'y avait pas d'agressivité dans la réplique. À peine un soupçon d'ironie.

Étienne Paquin signalait, de façon discrète, qu'il était là de son plein gré et que, quoi qu'en pense le lieutenant, c'était pour aider à l'enquête dans la mesure de ses moyens.

Alexandre Denis sourit intérieurement. *Continue comme ça, Étienne, et nous allons bien nous entendre ...* : "Avez-vous rencontré Josiane Rozon ?"

"Non, mais j'ai fait une recherche à son sujet. Elle a un passé assez trouble il me semble."

Assez trouble est le bon terme, Étienne ... "Monsieur Paquin, je veux bien croire que vous aviez besoin de comprendre mais, qu'est-ce qui vous a réellement convaincu d'aller passer une journée complète dans un rassemblement néonazi ?"

"La nature de la bête, lieutenant."

"La nature de la bête ?"

"J'ai examiné les rapports d'impôt de Simon Laplante. Quelque chose ne collait pas."

"Ah oui, qu'est-ce qui ne collait pas ?"

"Semble-t-il qu'il fait du trafic d'armes, lieutenant."

Tu te débrouilles assez bien, Étienne : "Avez-vous parlé de vos soupçons à Jean Rivard, monsieur Paquin ?"

"Oui mais de toute évidence, il ne m'a pas cru."

"De toute évidence, en effet."

Alexandre Denis posa encore quelques questions. Mis à part deux ou trois détails supplémentaires sur la personnalité de Jean Rivard, Étienne Paquin n'avait rien d'autre à lui apprendre. Chose certaine, pensa-t-il, avec lui à l'emploi de Revenu Canada, gare ! à ceux et celles qui s'aventureraient à tenter des entourloupes pour déjouer le fisc.

N'empêche que même si Paquin ne le disait pas clairement, il paraissait décidé à mener sa propre enquête sur le meurtre de son ami. *Et ça, ce n'était pas bon du tout ...* : "Un conseil, monsieur Paquin. Continuez à réclamer ce qui est dû à l'état, mais pour le reste ..."

"J'ai compris. Pour le reste, je m'en remets à vous et à votre équipe, promis ... Heu ... je reste à votre disposition si jamais ... "

"J'en prends note, monsieur Paquin." L'entretien était terminé. Les deux hommes se serrèrent la main et Étienne Paquin sortit du bureau comme à regret.

Après son départ, Alexandre Denis demeura songeur. Il n'était pas du tout certain qu'Étienne Paquin tienne sa promesse. *Un autre qui se prend pour un détective, dangereux !* S'emparant d'une feuille blanche, il écrivit : Jean Rivard, Josiane Rozon, Simon Laplante, les White Wings = meurtre de Leïla Farahani ? Une équation explosive si elle s'avérait. *Oui, très dangereux !*

41

Le mardi, Nicolas revint à la maison. On ne gardait pas les patients longtemps à l'hôpital. Si bien que le danger d'y développer des plaies de lit était pour ainsi dire, inexistant.

On opère, on attend une couple de jours au cas où, et puis bye, bye ! Et ça n'avait rien à voir avec la qualité du personnel soignant. C'était le système qui voulait ça. À Québec, les ministres de la santé se succédaient et rien ne changeait, quel que soit le parti au pouvoir.

Heureusement, pour le suivi, Nicolas avait sa grand-mère Saintonge qui avait été infirmière dans une autre vie. Et comme Louise habitait à deux pas, c'était d'autant plus rassurant. Quoiqu'il en soit, à voir la rapidité avec laquelle l'ado se remettait, il n'y avait pas lieu de s'en faire outre mesure. Déjà il réclamait autre chose à manger que des purées.

Ce soir-là, il y avait du monde à la maison pour le repas. Élise, la sœur d'Alexandre et son mari Louis Santerre. Comme le couple n'avait pu aller à l'hôpital, ils étaient venus rendre visite au convalescent chez-lui. Nicolas adorait sa tante et son nouvel oncle. D'autant que l'inspecteur Santerre, musicien à ses heures, l'accompagnait parfois au synthétiseur.

"P'pa, est-ce que Louis et moi on peut aller au sous-sol, demanda l'ado après le repas.

"Voyons Nico, tu n'es pas assez rétabli pour descendre au sous-sol et tu le sais, rétorqua le lieutenant, soucieux du bien-être de son fiston.

"Ça serait full cool. Déjà que je suis obligé de manger des purées comme un bébé. Si en plus, je ne peux pas faire de la musique, qu'est-ce qui me reste dans la vie ? soupira l'ado. Il en mettait beaucoup, mais on voyait que la musique lui manquait.

Louis Santerre intervint : " Hem ... il me semble que tu as deux guitares, Nicolas ?"

"Ouais mais ..."

"J'en joue un peu aussi. Pas aussi bien que toi mais on pourrait tenter l'expérience." Puis s'adressant à Kim et Alexandre, l'inspecteur de la SQ demanda en souriant : "Avons-nous la permission de jouer au salon ?" Il était comme ça, Santerre. Il avait un cœur sensible, très à l'écoute des autres.

À le voir, on ne le devinerait jamais. Grand, sec, le visage en lame de couteau, l'oeil noir implacable. Et comment qualifier ses méthodes d'interrogatoire : inusitées, mystérieuses, musclées ? Lui prétendait qu'elles étaient transcendantes ! Hem ... En tout cas, ceux qui en faisaient les frais s'en souvenaient longtemps.

"Ça me semble un bon compromis, fit Kim. Qu'en penses-tu, Alexandre ?"

"Une demi-heure, pas plus, concéda le lieutenant. "Et Nicolas ... après, tu vas au lit sans rouspéter. Compris, jeune homme !"

"Ah ! vous êtes tous témoins, mon père me martyrise. Je vais me plaindre au Tribunal de la Jeunesse, fit l'ado en levant les yeux au ciel.

Théâtral comme pas un.

Toute la tablée éclata de rire. Nicolas était vraiment sur la voie de la guérison.

.....

Une heure et demie plus tard, les jumelles et leur grand frère étaient couchés. Et c'était non négociable. Pour sa part, Armande s'excusa, prétextant qu'elle avait "des choses à faire".

Bien entendu, on savait qu'elle allait surfer sur l'Internet. Son nouveau dada. Même qu'on se demandait si elle n'était pas devenue un peu accroc. Mais bon, comme elle était toujours aussi efficace pour le reste, elle avait bien droit à un petit plaisir coupable. Qui n'en a pas, je vous le demande un peu.

Kim, Élise, Louis et Alexandre se retrouvèrent donc seuls au salon pour le café. Rapidement, la conversation porta sur les affaires policières. Avec deux flics dans la place, l'un de la SQ, l'autre du SPVM, c'était quasiment inévitable.

Il fut d'abord question d'une affaire qui avait défrayé les manchettes l'année précédente. Une sombre histoire de traite de blanches avec des ramifications internationales. Interpol, le MI 6, le FBI, la GRC et la SQ avaient travaillé de concert. L'affaire venait d'être résolue et ce, beaucoup grâce à Louis Santerre et à son équipe qui avaient finalement attaché tous les fils.

Louis était assez satisfait du résultat : "Quand on arrive à coffrer quelques-uns de ces salauds, on respire mieux, fit-il sans fausse modestie. Les trois autres buveurs de café étaient pleinement d'accord avec lui. À bas, les salauds !

Puis une chose en amenant une autre, on parla des arrestations spectaculaires de l'imam Kabdi et de ses sbires. Là, c'était au tour d'Alexandre de se péter les bretelles. Bon, disons plutôt qu'il se réjouissait.

"Au SPVM, vous avez fait un superbe boulot, reconnut Louis Santerre.

SQ/SPVM, même combat ? Frères d'armes ? Pas toujours mais la plupart du temps.

Après, on en vint à parler de l'attentat contre Camille Fortin et des menaces de mort faites à Kim. Ça aussi c'était inévitable. Louis voulait savoir où en était Alexandre dans l'enquête.

"Tout pointe vers Les Rebelles et leurs amis les White Wings, répondit ce dernier.

"Et pour le meurtre de Leïla Farahani, tu ... ?"

"Mêmes suspects mais en y ajoutant le nom de Josiane Rozon."

"Ah ! Josiane Rozon, la ...?"

"Ouais ... Madame la directrice de L' Auberge du Soleil, aurait, parait-il, des accointances avec Simon Laplante. Je viens tout juste de l'apprendre."

"Eh ben dis-donc, drôle de tandem !"

"Surprenant, mais pas impossible."

"Pas impossible en effet ... Hem, savais-tu, Alexandre, qu'il est question qu'on demande la SQ en renfort pour l'affaire Farahani ... ?"

"En renfort ! Je l'ignorais."

"Brière ne t'en a pas parlé ?"

"Non."

"Et si c'était le cas, comment verrais-tu ça ?"

"Ça dépendrait de qui à la SQ viendrait nous prêter main forte."

"Et si c'était moi ?"

"On t'a approché ?"

"Pas encore mais ... Écoute, je ne veux pas que tu te sentes piégé dans ..."

"C'est précisément comme ça que je me sens, Louis."

La conversation prenait une drôle de tournure. Kim et Élise échangèrent un regard. Elles n'ignoraient pas la rivalité qui existait entre les deux corps de police auxquels leurs hommes appartenaient. D'habitude cela ne créait pas de problème entre eux, mais là ?

Louis Santerre se fit conciliant : "Je sais Alexandre, c'est frustrant mais ..."

"Si c'est toi qu'on affecte, au moins ça restera dans la famille, ricana le lieutenant visiblement dépité. Il n'avait pas de problème à travailler avec son beau-frère. Ce qu'il n'appréciait pas, c'était le silence de Brière. *Pourquoi n'avait-il rien dit, nom d'un chien !*

"Si Brière ne t'a pas encore parlé, peut-être que ça ne se fera pas, avança Santerre.

"Mouais ... Ça ne lui ressemble pas de ne rien dire." Grimace. "D'habitude, Brière ne se gêne pas pour brandir la menace d'appeler la SQ à la rescousse."

"J'aurais peut-être mieux fait de me taire."

"Mais non, c'est pas ça, c'est ... "

Le malaise entre deux hommes allait grandissant.

"Hem ... et si on allait jouer une partie de ping-pong au sous-sol, proposa Kim. N'importe quoi pour alléger l'atmosphère, pensa-t-elle.

C'était n'importe quoi. Et au cas où elle en aurait douté, son tendre époux se chargea de le lui signaler : "Une partie de ping-pong ? Non mais ... vraiment, Kim !" Le ton était mi-figue, mi-raisin.

"Heu ... Peut-être qu'un verre de quelque chose de fort serait plus indiqué, suggéra Santerre.

"Oui, un verre de quelque chose de fort serait tout à fait indiqué, décréta Alexandre en se levant d'un bond pour aller chercher une bouteille de scotch et des verres.

Au diable, la tempérance, merde !

On oublia la partie de ping-pong.

42

Quand le lieutenant arriva au Centre d'enquête, très tôt ce matin-là, le local de l'équipe était désert. Il avait au moins une bonne heure devant lui avant que les autres se pointent. *Parfait !* Il alla lui-même à la cuisinette préparer le café.

Ensuite, il s'enferma dans son bureau.

Il avait besoin de réfléchir.

Déjà deux jours depuis la soirée avec Élise et Louis. Et toujours pas de nouvelles du commandant Brière. Conséquemment, pas de nouvelles de la SQ non plus. Donc, peut-être que la rumeur ne se concrétiserait pas. À dire vrai et même s'il avait assuré son beau-frère du contraire, la perspective d'avoir la SQ dans les pattes n'enchantaient pas du tout le lieutenant. Avec ou sans Louis Santerre. Peut-être que ça n'enchantaient pas Brière non plus ?

Chose certaine et Alexandre ne pouvait plus se le cacher, l'enquête sur le meurtre de Leïla Farahani piétinait. Celle sur l'attaque contre Camille Fortin et les menaces faites à Kim aussi ... Qu'est-ce qui lui échappait dans l'équation : Josiane Rozon / Jean Rivard / Simon Laplante / les White Wings ?

Faire le point s'imposait.

Si bien que tout en buvant son café, il se mit à écrire. Pas à l'ordinateur, ça c'était pour les rapports officiels. Sur papier et au crayon feutre. Une habitude qui datait de ses années d'université et qui l'avait toujours aidé à mettre de l'ordre dans ses idées.

... fin mars, Leïla Farahani meurt empoisonnée. La famille Farahani, Ali Al Dandachi, Jean-Jacques Dalpé et Vic Graham sont éliminés de la liste des suspects. Son gérant, Scott Murphy est accusé d'abus de mineurs et de trafic de drogues. Bon vent Scott.

... puis se produit l'attentat à la voiture piégée. Une horreur ! Trois semaines à ne rien faire d'autre que de courir après les fous d'Allah. On les a eus les m ... dits. L'imam Kabdi et ses sbires sont en prison et pour longtemps. Dieu merci ou merci Allah ou merci Ali Baba, peu importe.

... ensuite, Camille Fortin est quasiment battue à mort. On s'est trompée de cible. C'était Kim que l'on visait. Avec son documentaire, elle dérangeait l'extrême-droite : nommément, le groupe Les Rebelles et leurs alliés des White Wings. Pas encore inculpés faute de preuves mais ça viendra.

Alexandre écrivait, écrivait ... émaillant son texte de réflexions 'de son cru'. Pourquoi s'en priver. Personne d'autre que lui ne lirait ce qu'il écrivait. *Et puis flûte ! ça faisait partie du processus.*

... Leïla Farahani, elle, dérangeait beaucoup de monde. Les anti-ci, les anti-ça et les autres. Aussi, elle était riche, très riche. Elle fait la rencontre de Josiane Rozon qui devient sa maîtresse. Elle meurt assassinée. Josiane hérite de la fortune.

... le modus operandi : du cyanure dans des capsules de speed. Une méthode trop subtile pour avoir été imaginée par les White Wings ? Ceux-là sont plutôt du genre : battes de base-ball, armes à feu ou couteaux sur la gorge. Jean Rivard pourrait sans doute en témoigner.

... Rivard : amant de Josiane Rozon. L'était-il du vivant de Leïla ? À en croire Étienne Paquin, ce serait Simon Laplante qui l'aurait présenté à Josiane. Si Rivard était bien celui qui avait introduit le cyanure dans les capsules ... quel était son motif ? Ou qui lui avait passé la commande ? Josiane Rozon, Simon Laplante, les White Wings ?

... Josiane Rozon : que pouvait bien foutre une travailleuse sociale, très attachée à son refuge pour femmes en difficulté avec des néo-nazis ? Aucune réponse pour l'instant. Par contre, elle avait un motif pour vouloir la mort de Leïla. Les millions de l'héritage. Un motif très puissant. Plus puissant que la xénophobie, l'antisémitisme, l'anti islamisme, l'anti féminisme, l'homophobie ? Suffisant pour pactiser avec Simon Laplante et les White Wings ?

Hum ...

À l'extérieur du bureau, des bruits de voix et des rires se firent entendre. Le lieutenant regarda l'heure. Les autres arrivaient. Déjà ! *Mais oui, déjà.*

.....

Deux heures plus tard, Alexandre Denis était de retour à son bureau.

Il relut ses notes. Et pour la énième fois, jongla avec les noms.

Josiane Rozon, la travailleuse sociale. Feu son amant Jean Rivard, technicien au labo des White Wings et membre du groupe Les Rebelles. Simon Laplante 'le Chevalier blanc', chef du groupe Les Rebelles. Paulo 'Big White' Desbiens, chef des White Wings. Quel était le véritable commun dénominateur entre Josiane Rozon et les autres ?

Le meurtre de Leïla Farahani ?

Si oui, qui avait passé la commande pour la tuer ?

Qui avait parlé à qui ?

Alexandre passa le reste de l'avant-midi au téléphone. Plusieurs appels exploratoires plus tard, il sut, en partie du moins, quel était le commun dénominateur. *Whoa !* Ce fut à ce moment, qu'il décida de créer une onde gravitationnelle 'façon Alexandre Denis'.

Décrochant à nouveau le récepteur, il composa un numéro.

"Un instant s'il-vous plaît, lui répondit-on.

Quelques minutes d'attente et la personne, à laquelle il désirait parler, vint sur la ligne : "Allo !"

L'entretien fut bref.

Quand il raccrocha, Alexandre eut un faible sourire. Très faible, le sourire. Il était conscient du risque qu'il prenait. Peut-être même qu'il s'en mordrait les doigts, s'il lui restait encore des doigts à mordre dans quelques jours. Quand on veut faire bouger les choses qui ne bougent assez vite, il faut parfois oser. C'était ce qu'il venait de faire.

Et ce n'était pas une méthode qu'approuverait Brière. *Sûrement pas ...*

43

En fin de journée, le lendemain, Alexandre Denis se rendit chez les Blondin à Notre-Dame de Grâce. Depuis que son collègue avait dû prendre une retraite prématurée suite à un second AVC, le lieutenant allait régulièrement le visiter. Par amitié. L'ex sergent-détective Blondin avait été et demeurait un homme qui avait toute son estime.

Sauvé de justesse grâce une thrombectomie avec endoprothèse (une méthode révolutionnaire), Blondin ne l'avait quand même pas eu facile. Après l'opération, il avait dû réapprendre à marcher, à lire et à parler. Et n'eut été du support indéfectible de Thérèse son épouse, il ne s'en serait peut-être pas aussi bien sorti. Oui, Blondin allait de mieux en mieux, mais le métier lui manquait.

Flic un jour, flic toujours.

Et quand Alexandre lui rendait visite, Blondin s'empressait de demander des nouvelles de 'la gang', voulait savoir où en étaient les enquêtes, connaître les derniers ragots de la boîte. Si bien que le lieutenant avait pris l'habitude d'arriver avec une provision d'anecdotes savoureuses ou moins savoureuses (ça dépendait de la récolte). À l'occasion, il lui demandait même son avis sur tel ou tel problème. Ça ne coûtait pas cher et ça faisait plaisir à son ancien collègue.

Ce jour-là, c'était Blondin qui avait du nouveau à lui apprendre : "Je me suis mis à l'écriture, fit-il, précisant que l'exercice lui avait été prescrit par les médecins : "Ils m'ont dit qu'il n'y a rien de mieux pour la concentration."

" Et qu'est ce que tu écris, mon vieux ?"

"Une sorte de chronique. Tenez lieutenant, je vais vous montrer ça." Blondin alluma son ordinateur, alla à la rubrique documents. Un titre : **Les mal aimés**

C'était en effet, une chronique. Celle des principaux faits d'armes de l'équipe d'enquête .
L'équipe d'Alexandre. Leur équipe. Les bons coups, les moins bons coups. Les discussions interminables, les fous rires, les chicanes, les frousses aussi. **Les mal aimés** était un exercice de concentration certes, mais surtout un devoir de mémoire. L'histoire de femmes et d'hommes dédiés à leur métier. Un métier très exigeant, souvent méconnu, voire méprisé.

Blondin ne gagnerait jamais le prix Goncourt et ne serait probablement pas publié non plus. Mais le texte était émouvant, vrai. "C'est très bien ! s'exclama Alexandre.

"Merci, lieutenant !" se rengorgea Blondin.

L'ancien détective continuait à s'adresser à Alexandre comme s'il était encore son chef. Le lieutenant aurait aimé lui dire : "laisse tomber le titre et le vouvoiement, ce n'est plus nécessaire". Mais il n'en faisait rien. Il avait compris que cela détruirait chez Blondin l'illusion d'être encore dans la joute.

Absorbés qu'ils étaient dans leurs réminiscences, les deux hommes ne virent pas le temps passer. À un moment l'épouse de Blondin vint annoncer que le repas du soir était prêt : "Vous restez à manger avec nous, Alexandre ? demanda-t-elle aimablement.

"Merci Thérèse, c'est très gentil mais on m'attend à la maison."

"Ce sera pour une autre fois, alors. Et venez avec Kim, ça nous fera plaisir." L'invitation était spontanée, chaleureuse. Sans fausse politesse et sans flagornerie.

En souriant, le lieutenant promit d'en parler "à la patronne"

.....

Alexandre sortit de chez les Blondin en sifflotant. Très relax. C'était l'effet qu'une visite comme celle-là avait sur lui. Voir des gens résilients, courageux, sans apprêt et pas mesquins pour deux sous, lui laissait toujours une impression de bien-être si rare dans son métier.

Il était près de vingt heures, le soir tombait. Il prit le Chemin du Mont-Royal. À cette heure le trafic n'était pas très dense et c'était parfait comme ça.

Plongé dans ses pensées, Alexandre ne remarqua pas l'auto qui arrivait derrière la sienne à toute vitesse. Un choc violent ! Pendant quelques secondes, il crut que ce devait être un de ces fous du volant qui se prenait pour un champion de course automobile.

Puis la réalité le frappa de plein fouet.

Quelqu'un tentait de lui faire perdre le contrôle de sa voiture. À cet endroit, c'était la chute presque assurée dans le ravin, une centaine de mètres plus bas. L'instinct de survie prit le dessus. Heureusement, il avait de bons réflexes.

Quelques coups de volant et il redressa la voiture juste à temps.

Autrement, c'en était fini de ses enquêtes et de sa vie tout court. S'ensuivit une course folle jusqu' à l'avenue du Parc. Là, l'autre abandonna. Trop de trafic.

Alexandre Denis l'avait échappé belle. *Ouais ...* et nul besoin d'être devin pour conclure que l'onde gravitationnelle qu'il avait déclenchée la veille n'avait pas tardé à faire effet. S'en sortirait-il aussi bien la prochaine fois ? *Peut-être pas ...*

Le cœur battant encore la chamade, le lieutenant s'arrêta à une intersection pour téléphoner à la maison et avertir qu'il rentrerait plus tard. Il ne donna pas d'explication. Qu'aurait-il pu raconter ? Que la veille, il avait lancé un caillou dans l'eau et que ... résultat : quelqu'un avait tenté de le tuer. *Nan*, pas question d'avouer ça à Kim. Elle n'aurait sûrement pas applaudi.

Bon cela établi, Alexandre avait un autre problème sur les bras. La voiture de service était en piètre état. *Clang, clang !* ça sonnait la ferraille. Si bien qu'il n'eut d'autre choix que de la conduire cahin-caha au garage le plus près et retourner chez-lui en métro. *Because ...* Eh oui, il n'avait toujours pas trouvé le temps d'acheter une nouvelle auto.

44

Quand enfin le lieutenant rentra à la maison, Kim l'attendait pour un "repas en amoureux". Elle était d'excellente humeur et ne lui demanda pas de précisions sur son arrivée tardive. *Ouf!*

Ça sentait bon les herbes fraîches, la sauce tomate et le pain à l'ail. Exactement ce dont Alexandre avait besoin. Un repas à l'italienne et surtout pas de questions indues.

Kim s'était faite belle. Elle l'était toujours, mais encore plus ce soir-là : "Tu es ravissante, mon amour, dit-il en ouvrant la bouteille de vin qui trônait sur la table. "Le bleu de ton chemisier met tes yeux en valeur. Les plus beaux yeux du monde, on pourrait s'y noyer !" Un cliché lamentable, il en était conscient. Mais après ce qui venait d' arriver, c'était le mieux qu'il put faire en matière de romantisme.

"Poète va ! sourit Kim ravie du compliment malgré tout. Elle avait compris que quelque chose avait dû se produire et qu'Alexandre s'efforçait de n'en rien laisser paraître. *Ce n'est pas le moment d'être trop exigeante avec lui*, pensa-t-elle.

Pendant le repas, le lieutenant raconta sa visite chez les Blondin : "Incroyable, le chemin parcouru par Blondin depuis l' AVC ... Oh ! et à propos, Thérèse nous invite à manger quand on voudra."

"Ce sera avec plaisir." Kim connaissait peu les Blondin. Elle les avait brièvement rencontrés lors de cérémonies protocolaires du temps où Blondin travaillait encore. Or, le bien qu'Alexandre en disait lui donnait envie de mieux les connaître.

"Quand il parle, Blondin s'exprime encore avec un peu d'hésitation mais ça ne paraît pas quand il écrit. Il a beaucoup de vocabulaire et ..." Alexandre décrivit avec force détails ce qu'il avait lu : "C'est plein de verve, d'émotion, parfois drôle. C'est vraiment pas mal, tu sais."

"Les mal aimés, c'est un peu l'histoire de votre équipe, non ?"

"Un peu, oui. Mais romancée évidemment. Et Blondin ne donne pas de noms."

"Écoute, j'ai des contacts dans le monde de l'édition. Je peux sonder le terrain, si tu veux."

"Tu ferais ça pour lui, ce serait formidable !"

Au dessert, le couple fit ce que tous les parents aimants font quand ils se retrouvent en fin de journée. Ils parlèrent de leurs enfants.

... des jumelles qui auraient bientôt quatre ans. Il serait peut-être temps de les inscrire au Centre de jour ? Certes, Chloé et Zoé avaient tout ce qu'il fallait à la maison. Déjà, elles connaissaient l'alphabet et savaient compter jusqu'à plus de cent, mais ça leur permettrait de "socialiser". Ni Kim, ni Alexandre n'étaient chauds à l'idée, toutefois, ils convinrent qu'ils ne pourraient pas les tenir indéfiniment à l'écart du système. "Ça pourrait s'avérer problématique à la longue, nota Kim.

... de Nicolas, remis de son opération, qui retournerait au collège la semaine suivante. L'adolescent en trépignait d'impatience. Pas pour la chimie mais surtout pour le sport. Il ne le disait pas comme ça mais Kim et Alexandre le devinaient à demi-mot. Cela les faisait sourire d'autant que, pour ne pas prendre trop de retard dans ses travaux scolaires, Nicolas avait réclamé qu'on les lui envoie sur son ordinateur. Il était à jour, comme on dit.

La soirée se termina sans qu'il fut question de 'l'échappée belle' sur le Mont-Royal. Là-dessus, motus et bouche cousue. Alexandre avait réussi à se persuader que cela inquiéterait inutilement son épouse. Il se trompait. Mais ce ne serait pas la première fois.

.....

Le lendemain, un vendredi, le lieutenant recevait une convocation pour le lundi suivant. Au Quartier général, dans les bureaux du commandant Brière.

La raison officielle : un rapport d'étape. Y en avait-il une autre ? Comme l'entrée en scène de la SQ, par exemple ? Une hypothèse à envisager, bien entendu.

Alexandre Denis aurait donc toute la fin de semaine pour se préparer mentalement à une possible irruption des flics de la SQ dans son enquête. La perspective lui souriait-elle ? Non.

Mais s'il n'y avait eu que ça, passe encore.

Il lui faudrait aussi, en prévision de sa rencontre avec le commandant, concocter une explication valable des effets rapides et dangereux de 'l'onde gravitationnelle' qu'il avait déclenchée. Onde qui s'était vite, très vite, transformée en 'onde de choc'.

Et ça, ça n'allait pas être facile à faire avaler à Brière.

Le lieutenant en aurait mis sa main au feu.

45

"Non mais ... as-tu complètement perdu la boule ! tonna Brière.

Alexandre Denis venait de terminer le récit de l'onde de choc qu'il avait sciemment provoquée.

"Maudit cow-boy, qu'est-ce qui t'a pris, bordel ?"

"Celui qui ne risque rien, n'obtient rien, commandant. Vous devriez le savoir." Le lieutenant avait décidé de bluffer jusqu'au bout.

"Je n'ai jamais été aussi loin, câlisse !"

"Vous auriez fait quoi à ma place ?"

"Je n'aurais pas téléphoné à Josiane Rozon comme tu l'as fait, maudit baveux !"

"C'était une façon de l'amener à dévoiler son jeu. Et c'est ce qui s'est produit. Un peu plus vite que je l'escomptais mais bon, que voulez-vous !"

"T'as failli te faire tuer et en plus, t'as démolie une de nos voitures."

"N'exagérons rien. Les freins sont abîmés, oui. La transmission a un peu pâti, mais le reste fonctionne presque parfaitement."

"Arrête de me prendre pour un imbécile. La voiture est complètement finie, tabarnak ... Et moi qui me suis battu pour que la SQ ne vienne pas se mêler de nos oignons. J'allais te l'annoncer. J'ai presque le goût de rappeler pour dire que j'ai changé d'avis."

Oups ! Ainsi donc la SQ avait voulu s'en mêler et Brière s'y était opposé. *Fini le bluff.* Prenant un air contrit, aussi contrit qu'il pouvait, c'est-à-dire pas beaucoup, Alexandre Denis plaida sa cause :
"Josiane Rozon est très forte. Et la seule façon de l'ébranler, c'était de lui téléphoner pour m'informer de la santé de son demi-frère, Simon Laplante."

"Maudit grand fendant !"

"Ça faisait un moment que je me demandais quel pouvait être le lien entre Josiane Rozon et Simon Laplante. J'ai donc fait quelques appels et bingo ! le chat est sorti du sac. Ils ont la même mère mais pas le même père. Donc, pas le même nom de famille. Simple, hein !"

"Fallait y penser et tu l'as fait, bravo ! Mais pourquoi la provoquer de cette façon-là ? T'as pas pensé qu'elle ne partagerait pas ton sens de l'humour, bordel !"

"Au contraire, je comptais là-dessus."

"Maudit baveux ! Je ne le répéterai jamais assez ... Bon, maintenant il te reste à prouver ta théorie. Leur collusion pour se partager les millions de Leïla Farahani."

"Oui, mais ..."

"Sans parler du reste. Que la Rozon était au courant pour l'attaque contre Camille Fortin et qu'elle l'approuvait. Qu'elle savait que Simon Laplante et Paulo 'Big White' Desbiens sont des grands chums et que ..."

"Tout ça reste à prouver en effet, commandant."

"À tes risques et périls ! Les White Wings ne sont pas des enfants de choeur."

"Évidemment ... Hem ... et une autre chose que je vais devoir démontrer c'est : qui a réellement commandé le meurtre de Jean Rivard."

"La Rozon aurait fait tuer son amour ?"

"Il était peut-être devenu gênant pour elle."

"Coudonc, ton histoire c'est Cruella et les 100 Dalmatiens on dirait !"

"101."

"101 quoi ?"

"Dalmatiens, commandant."

"Mouais ... j'oubliais que t'as des jeunes enfants ... Bon, 100 ou 101, on s'en fout !"

"Pour ça, vous avez raison. On s'en fout."

"Encore heureux que môssieu le reconnaisse ! persifla Brière.

"Mais pour le reste, disons que des mandats de perquisition aideraient, commandant."

"Comment veux-tu que je justifie ça ? Qu'est-ce que je peux raconter au procureur ? Que tu as pris une initiative sur la base d'une intuition qui a failli te coûter la vie ?"

"Ouais, vu comme ça c'est ... "

"Bon et bien, continue à chercher des liens s'il y en a d'autres. Mais surtout, arrange-toi pour qu'on ne te retrouve pas à la morgue dans un body bag."

"Je promets de faire attention ... Heu ... on oublie la SQ, commandant ?"

"Pour le moment, oui. Mais je ne te garantis pas que ce soit pour longtemps."

"Ah ... ?"

"En haut, l'État major s'énerve. Et si tu n'arrives pas à trouver vite, ça risque de barder."

"Qu'est-ce qu'ils ont à s'énerver ? Ils n'ont rien de mieux à faire là- haut ?"

"Alexandre, je ne t'apprendrai rien en disant que tu fais des jaloux. Pas dans ta gang, mais ailleurs. Certains jugent que tu prends trop de place et ils vont se plaindre à la Direction ... Les couteaux volent bas à l'interne !"

"Ouais, je sais. Mais ça vient me chercher quand même."

Alexandre ne demanda pas de noms. Il en avait deux ou trois en tête. Des gens qui ne lui pardonnaient pas son parcours professionnel atypique. D'être entré dans la police avec une maîtrise et un doctorat, d'être devenu détective sans avoir à patrouiller, d'hériter des affaires de meurtres les plus médiatisées. Chose qu'ils attribuaient à tort au fait qu'il était marié avec une vedette du petit écran.

"Des trous de cul, on en a ici aussi, reprit Brière. "Le meilleur moyen de les faire taire, c'est de mettre le point final à cette enquête qui n'en finit plus de finir."

"Vous pouvez compter là-dessus, commandant."

Sachant qu'avec Brière, il ne fallait jamais baisser la garde complètement, le lieutenant avait parlé avec beaucoup plus d'assurance qu'il n'en éprouvait réellement.

"Mouais ... en tout cas, si jamais t'as un autre éclair de génie, viens m'en parler avant de jouer au cow-boy. Tes maudites méthodes me font suer et pas à peu près ..."

"Je prends ça pour un compliment, commandant."

"Prends-le comme tu voudras, maudit baveux. Maintenant, débarrasse le plancher, j'ai du travail en retard, bougonna Brière.

"Avec plaisir, patron." Alexandre Denis s'inclina dans un simulacre de révérence.

Après son départ, le commandant sourit. *Maudit grand fendant !*

Il l'aimait bien au fond.

Alexandre lui rappelait l'homme qu'il avait été du temps où lui-même était lieutenant aux Homicides. Une époque qu'il regrettait parfois. Mais ça, il ne le lui avouerait jamais.

46

Bien entendu, à l'intérieur de la boîte, la nouvelle de la folle équipée d'Alexandre Denis s'était répandue comme une traînée de poudre.

Une occasion en or pour Judith Chomsky de se moquer et elle ne s'en priva pas : "Ouais, et ben on peut dire que Vandal et moi on n'est pas les seuls à avoir pris une chance. C'est pas vous, lieutenant qui trouviez qu'on avait forcé la note avec Étienne Paquin ?"

"Qui t'a dit que j'étais parfait, Judith ?"

"Mmmm ... personne. Vous autres, avez-vous déjà entendu ça ? demanda la détective à la ronde.

"Heu ... non, rigolèrent les collègues.

Le lieutenant rigola aussi. Il trouvait ça d'autant plus drôle que désormais, sa théorie faisait consensus au sein de l'équipe. Nul doute, Josiane Rozon avait eu son mot à dire dans le meurtre de Leïla. Qu'importe que l'on retrouve les mêmes joueurs que pour l'attentat contre Camille Fortin, à savoir Les Rebelles et les White Wings, le lien de parenté entre elle et Simon Laplante changeait la donne. Ou la ramenait à ce qu'elle aurait dû être dès le début.

Une affaire d'héritage et de gros sous.

Il ne restait plus aux enquêteurs qu'à le démontrer par A+ B.

Et comment s'y prendraient-ils ? Facile, direz-vous. Et bien détrompez-vous.

Il fallait d'abord savoir à qui appartenait la voiture qui avait poursuivi le lieutenant. Qui était derrière le volant ? Josiane Rozon ? Son demi- frère Simon Laplante ? Un membre des White Wings ou même leur chef, Paulo (Big White) Desbiens ? Chose certaine, quelqu'un, parmi ces joueurs-là, avait tenté de mettre un point final à l'enquête en précipitant le lieutenant dans le ravin.

.....

La voiture était un Jeep Cherokee sport de couleur rouge foncé. Ça, le lieutenant l'avait vu dans le rétroviseur. Mais de toute évidence, il n'avait pas pu noter le numéro de la plaque d'immatriculation.

Comment procéder alors ?

Faire le tour de tous les concessionnaires qui vendaient des Jeeps Cherokee ? Compiler les noms, y inclus ceux de tous les membres des White Wings pour vérifier quelle sorte d'auto ils conduisaient ? Non, bien sûr que non. C'eut été une perte de temps. Et du temps pour boucler la boucle, les enquêteurs en avaient de moins en moins.

Si bien qu'on décida de procéder par ordre.

À tout seigneur tout honneur, Josiane Rozon d'abord. Après tout, c'était elle qui avait remporté le gros lot. Quitte à en céder une partie à un ou des complices.

Alors, de quelle marque était sa voiture ?

Eh bien, croyez- le ou non, la chère Josiane n'avait pas d'auto. Et pourquoi donc ? Pour une raison très simple. Elle ne savait pas conduire et ne se déplaçait qu'en taxi. Étrange qu'elle n'ait jamais pris de cours de conduite. Probablement trop occupée à miser sur l'argent des autres, pensèrent cyniquement les détectives.

Ils se rabattirent alors sur le demi-frère, Simon Laplante, alias le Chevalier blanc. Lui aussi avait quelque chose à gagner dans l'affaire. À tout le moins, une ristourne substantielle, non ? Laplante savait conduire sauf que, sa voiture était une BMW bleu foncé. Pas un Jeep Cherokee rouge foncé. Quoique ... une voiture, ça peut se louer, pas vrai !

Toute l'équipe se mit alors en frais de faire le tour des agences de location de la région de Montréal avec la photo du chef du groupe Les Rebelles et ... Bingo ! Le jour de la poursuite, Simon Laplante avait loué un Jeep Cherokee. Disons-le tout de suite, Ray Leduc de l'agence de location **Leduc et associés** était en beau maudit. La voiture avait été retournée, oui, mais abîmée.

"Ça nous apprendra à louer à n'importe qui, avait dit Ray Leduc à Liliane Thomas et Jérôme Vandal qui étaient allés le rencontrer. En preuve, Leduc les invita à constater les dégâts : "Vous voyez ça et en plus, le type refuse de payer. Va falloir qu'on s'adresse à la cour des petites créances pour être dédommagés."

Tout en compatissant avec Leduc, les détectives prirent des photos de l'auto endommagée. Le pare-choc avant était tordu, le capot tout bosselé et la peinture écalée. La même peinture rouge foncé dont on avait trouvé des traces sur la voiture de police conduite par le lieutenant le soir de l'échappée belle sur le Mont-Royal. *Whoa !*

.....

Fort de cette découverte, Alexandre Denis s'empressa de faire parvenir tout le dossier avec les photos au commandant Brière.

Est-ce que ce serait suffisant pour obtenir les mandats de perquisition tant attendus ? Pour le loft, désormais occupé par Josiane Rozon. Pour L'Auberge du Soleil, son refuge pour femmes en difficulté. Chez Simon Laplante et aux locaux du groupe Les Rebelles ? *Peut-être ...*

47

Et ben non, ça n'était pas suffisant.

Le lieutenant l'apprit quand le commandant Brière lui téléphona deux jours plus tard. "Ouais ... au bureau du procureur, ils trouvent que la preuve est trop mince, que ça ne tient pas la route."

"Que ça ne tient pas la route ! Il me semble, qu'au contraire, j'ai bien tenu la route sur le Mont-Royal, ironisa Alexandre Denis, plus pour cacher sa déception que pour faire de l'humour facile.

"Arrête tes niaiseries. Le témoignage de Ray Leduc, c'est correct. Mais si tu avais d'autres témoignages à faire valoir, peut-être qu'on aurait plus de succès."

"Étienne Paquin est prêt à témoigner aussi. C'est mince, j'en conviens. Mais c'est tout ce que j'ai. Et à moins d'un miracle, il ne faut pas trop compter sur d'autres témoignages ... Et puis, depuis quand font-ils autant de chichi pour les mandats de perquisition ? Ce n'est pas normal."

"Faire le fou comme tu l'as fait sur le Mont-Royal, ce n'était pas très normal non plus."

"Allez-vous me le reprocher encore longtemps ?"

"Tant et aussi longtemps que tu n'auras pas de preuves solides à fournir au DPCP. Comment penses-tu qu'ils m'ont reçu, hein ? Ils m'ont ri au nez !"

"Merci quand même d'être allé au bâton à ma place, commandant."

"Mouais, ben pas trop souvent, maudit grand fendant !" Et ce fut sur ces paroles pleines de 'sagesse' que se termina la conversation entre le lieutenant et son chef.

Une autre fin de non-recevoir.

C'était à hurler d'exaspération. Alexandre Denis ne le fit pas. Pas son genre. En lieu et place, il se demanda comment sortir de l'impasse. Parce que, nul doute, impasse il y avait.

Ouais ... il avait pris une chance, risqué le tout pour le tout, et voilà, ce que cela donnait. Lui, qui avait cru faire avancer les choses, s'en mordait les doigts. La bonne nouvelle c'était, qu'au moins, il avait encore tous ses doigts à mordre.

Comment faire pour mordre les doigts de Josiane Rozon ?

Envoyer du monde incognito à L'Auberge du Soleil, histoire de sonder le terrain ?

Pourquoi pas ...

.....

Centre d'enquête, salle de conférence.

"Liliane et Judith, j'ai une délicate mission à vous confier." Le lieutenant, onctueux à souhait.

"Vous, quand vous prenez vos gants blancs, je me méfie, raila Judith Chomsky.

"Attends Judith, avant de monter aux barricades. Puis, toujours aussi onctueux : "Ça vous dirait, mesdames, de faire un peu de bénévolat pendant quelques jours à L'Auberge du Soleil. Je suis sûr que Josiane Rozon ne demande pas mieux. D'autant que ... "

"Pourquoi nous et pas ..."

"Marie ne peut pas, Josiane Rozon la connaît. Alors que vous, elle ne sait pas qui vous êtes."

"Pourquoi deux femmes, questionna Liliane. "La belle Josiane ne prend pas d'hommes pour faire du bénévolat dans son refuge ?"

"Pas que je sache ... En tout cas, pas pour ça, plaisanta Alexandre Denis.

"Dieu ! que vous avez l'esprit mal tourné, lieutenant."

"C'est probablement Josiane et ses amours qui m'inspire, Liliane."

"Sans aucun doute !"

Le lieutenant redevint sérieux : "Bon, trêve de plaisanteries. Alors ... Liliane, Judith ?"

Gants blancs ou pas, les deux détectives avaient compris. Que ça leur plaise ou non, elles allaient devoir faire du bénévolat.

Mais à voir leurs yeux brillants, ça ne devait pas leur déplaire tant que ça. Une mission clandestine, *wow* ! "Faites attention, lieutenant, on pourrait y prendre goût et ne plus revenir, menaça Judith Chomsky en rigolant franchement.

"C'est un risque à prendre. Mais je ne m'en fais pas outre-mesure. Je suis certain que tu ne pourras pas te passer très longtemps de ta tête de turc préférée, moi en l'occurrence."

"Ah ! pour ça, vous avez raison. Quand est-ce qu'on commence ? ... Pour que je revienne au plus vite vous taper dessus, lieutenant."

"Puisque tu insistes ma chère Judith, le plus rapidement possible. Le temps de vous fabriquer une fausse identité. Josiane Rozon va certainement vous demander des références et ... D'ailleurs Marie Garneau pourra vous briefer sur la meilleure façon d'aborder la dame. Hein, Marie ?"

"Je ferai de mon mieux pour vous dire comment la flatter dans le sens du poil, fit la sergent-détective avec un clin d'oeil à ses deux collègues

"Josiane Rozon est si terrible que ça, badina Judith.

"Soyez prudentes en tout cas, prévint le lieutenant. "Elle est futée et si elle flaire le subterfuge, on ne sait pas où ça peut nous mener."

"Attendez une seconde vous autres, intervint Liliane Thomas, moi aussi j'ai mon mot à dire."

"Et bien dis-le ton mot, très chère Liliane. Loin de moi l'intention d'oublier ton existence, se défendit Alexandre Denis en s'inclinant bien bas.

Liliane Thomas prit son temps avant d'en lancer une de son cru : "Au moins, le bénévolat est un beau risque ... Un risque qui n'aura certainement pas d'effets aussi percutants que votre coup de fil à la belle Josiane. Pas vrai, lieutenant ?"

"Touché ! Tu as le dernier mot chère Liliane."

"J'y tenais lieutenant. Autrement, ça n'aurait pas été complet."

"Ouais bon, maintenant ouste ! Allez vous préparer pour l'assaut à L' Auberge du Soleil."

"Et nous les gars, on fait quoi pendant ce temps-là ? On fait des bulles, blob ... blob ... blob ...?"

C'était Frank Régimbald qui bêtifiait. Qui d'autre ?

"Vous pouvez très bien faire une p'tite brassée de lavage comme des grands, rigola Judith Chomsky en femme habituée à mener son homme, Tristan Delanoix, par le bout du nez.

Dans la salle de conférence, les rires fusèrent.

C'était ça, ou s'arracher les cheveux un à un. Pas de mandats de perquisition. *Bof!*... On finirait bien par en avoir d'une manière ou d'une autre.

"Allez, tout le monde, au boulot et que ça saute ! conclut le lieutenant.

48

En fait, ça sursauta.

Notamment, au bureau du commandant Bière.

Et ce n'était pas pour le projet d'infiltration à L'Auberge du Soleil, mais plutôt à cause d'une vidéo qui parut sur Youtube. On y voyait une voiture de police poursuivie par un Jeep Cherokee rouge foncé. Quelqu'un avait filmé l'échappée belle sur le Mont-Royal ?!?

"C'est toi, Alexandre, qui a autorisé la diffusion de ce machin-là ? grogna Brière au téléphone. Tu voulais mettre de la pression pour obtenir les mandats de perquisition, je suppose."

"Voyons, commandant, je suis aussi étonné que vous. Jamais je ne ..."

"Mouais ... T'as vu personne qui aurait pu filmer le ...?"

"J'étais légèrement occupé à sauver ma peau, voyez-vous, commandant !"

"Mmm ... En tout cas, laisse-moi te dire que ça fait jaser à l'État major."

"Bof ! si ça les amuse."

"Et ben moi, ça ne m'amuse pas du tout."

"Je comprends commandant. Heu ... Est-ce que ça veut dire que la SQ va s'en mêler ?"

"Pas encore ... Mais une autre surprise du même genre et..."

"Il n'y en aura pas d'autre, je vous le garantis."

"Mouais ... Je les connais tes promesses, grand fatigant."

Alexandre Denis avait beau crâner, il ne la trouvait pas drôle non plus. Cette vidéo sur le WEB allait-elle compromettre tout le reste? *Merde !* Josiane Rozon et Simon Laplante allaient être doublement sur leur garde. Et qu'arriverait-il de l'infiltration des deux filles à L'Auberge du Soleil ?

.....

La vidéo sur Youtube n'eut pas les répercussions redoutées.

Du moins, pas en ce qui concernait Judith Chomsky et Liliane Thomas. Lesquelles furent accueillies à bras ouverts au refuge pour femmes en difficulté. Même que, dirent-elles à leurs collègues au bout de six jours d'infiltration, c'en devint presque gênant pour elles de faire semblant.

"On a vu là des femmes qui nous ont raconté des histoires d'horreur. Des femmes, battues, défaites, désespérées, menacées de mort par leur conjoints. Et les pauvres enfants dans tout ça. Terrible ! fit Judith émue aux larmes. Une rare manifestation de sa part.

"Le personnel est extraordinaire, ajouta Liliane, des femmes généreuses, dévouées, des femmes qui nous réconcilient avec l'humanité, lieutenant. Une magnifique expérience ! Merci de nous avoir accordé ce privilège."

"Fort bien, fort bien ... Et Josiane Rozon dans tout ça ?"

"On l'a à peine vue. Elle reste dans son bureau la plupart du temps. Les rares fois où elle vient voir le personnel, elle distribue des sourires à la ronde et disparaît quasiment aussitôt."

"Mmmm ... Avez-vous pu vous renseigner sur ... ?"

"Sur Leïla Farahani ? Et bien, les témoignages sont unanimes. Elle était pleine d'attention pour les femmes et leurs enfants. Elle leur chantait des ballades, faisait de l'exercice avec eux ... Tout le monde regrette ce qui lui est arrivé. Mais à part ça, rien d'autre, hein, Judith ?"

"Liliane a raison, lieutenant. On n'a pas pu en apprendre davantage sur Leïla."

"Et Jean Rivard, lui ? Il était censément l'amant de Josiane Rozon. Quelqu'un du refuge aurait pu l'apercevoir, non ?"

"Pas plus Jean Rivard que le demi-frère Simon Laplante. Semble-t-il que la belle Josiane a une vie à compartiments très étanches."

"C'est le moins qu'on puisse dire ... Avez-vous entendu la moindre critique à son sujet ?"

"Aucune lieutenant et ce n'est pas parce qu'on a pas cherché à savoir."

"Mmm ... Les pensionnaires ont d'autres soucis en tête, évidemment. Quant au personnel, elles préfèrent se taire, j'imagine."

"C'est une possibilité, lieutenant, reconnut Liliane Thomas.

"Bon et bien, je pense qu'il est inutile de poursuivre l'infiltration, fit Alexandre Denis en soupirant. "Vous avez fait ce que vous pouviez."

"Une chose est certaine, lieutenant, cette expérience m'aura ôté le goût de vous asticoter pour un oui ou non, fit Judith mi-sérieuse.

"C'est autant de pris, Judith. Pourvou que ça doure !"

"Pas besoin de parler 'zoulou', lieutenant."

Alexandre Denis sourit : "Parler zoulou ! Ce n'est pas politiquement correct ce que tu dis-là, ma chère Judith."

"De toute manière, répliqua Chomsky avec un clin d'oeil, vous verrez bien à l'usage."

"Ou à l'usure !"

Bon, le badinage c'était bien joli. Mais au bout du compte, l'infiltration n'avait rien donné. Pas de quoi chanter *Kumbaya* autour d'un feu de camp. Que faire d'autre pour obtenir des réponses ? La question se lisait sur tous les visages.

Ce serait désormais une course contre la montre. Tous et toutes dans l'équipe en étaient très conscients. Allaient-ils remporter la médaille d'or ? Monter sur le podium avec tous les honneurs ? Ou seraient-ils descendus en flammes par le commandant Brière, l'État major et toute la presse en prime ?

Une perspective qui n'enchantait personne, il va sans dire.

49

Se produisit alors un événement inattendu. Et le vent tourna du bon côté. Quoique l'expression "tourner du bon côté" ne s'appliquait pas tout à fait, mais voyons/voir quand même.

Un après-midi, le lieutenant était dans son bureau à refaire de savants calculs, quand on l'appela de la réception pour lui dire qu'une jeune femme, prétendant être une amie de Leïla Farahani, demandait à le voir.

Presque deux mois après le meurtre, alors que l'équipe d'enquête avait remué ciel et terre pour trouver une amie de l'idole (autre que Josiane Rozon, évidemment), c'était une manifestation pour le moins tardive. N'ayant rien à perdre et peut-être tout à gagner, Alexandre Denis reçut l'inconnue.

Catherine Lafond, 25 ans, taille moyenne, mince sans être maigre. Elle avait le front large, le nez fort, une bouche trop grande pour son visage étroit. Elle portait un pantalon et un chandail informes, avait les cheveux châtain clair coiffés en chignon. Aucun maquillage. Bref, pas le genre à faire la page couverture de Playboy, diraient certains. Néanmoins, se dégageait d'elle une vivacité qui la rendait attrayante, presque séduisante.

Catherine Lafond préparait une thèse de doctorat à l'Université de Montréal. En anthropologie et ethnologie, précisa-t-elle. Et pour expliquer sa démarche à retardement : "Je viens tout juste de revenir au pays, lieutenant. Depuis trois mois, j'étais en stage au fin fond de l'Amazonie."

Une ethnologue, amie avec Leïla Farahani ? Qu'est-ce que ces deux-là pouvaient bien avoir en commun ? Pour le lieutenant, anthropologie et ethnologie évoquait Claude Lévi- Strauss et l'anthropologie structurale. "*Tristes Tropiques*", son oeuvre la plus connue. Un ouvrage qu'il avait potassé quand il usait les bancs des salles de cours à l'université.

L'ouvrage consistait en réflexions anthropologiques et philosophiques axées autour des voyages au Brésil du grand ethnologue. Bon, pensa-t-il, pas étonnant que Catherine Lafond n'ait rien su de ce qui se passait à Montréal pendant son stage.

Mais comme il n'avait pas envie de discuter anthropologie structurale, Alexandre Denis alla droit au but : "Comment avez-vous rencontré Leïla Farahani ?" Le ton était incisif.

Or quand on revient du fin fond de l'Amazonie, un ton incisif ne nous intimide pas facilement. Ce fut donc d'une voix assurée que Catherine Lafond répondit : "Nous faisons toutes deux du bénévolat à L' Auberge du Soleil. Nous avons sympathisé. Et de fil en aiguille, nous avons commencé à prendre nos pauses-café ensembles. Et puis voilà."

Partant du principe que son interlocutrice ne s'était pas frayé un chemin jusqu'à son bureau pour ne dire que : "*Et puis voilà*", Alexandre Denis attendit la suite.

"On pourrait trouver étrange cette amitié, mais c'était comme ça. La personnalité que Leïla projetait en public n'était pas du tout celle que j'ai appris à connaître et à apprécier, lieutenant."

"C'est l'ethnologue qui parle, ironisa Alexandre Denis. Pas sa meilleure mais c'était dit.

Catherine Lafond, elle, parut la trouver pertinente : "Peut-être, lieutenant ... peut-être."

"Diriez-vous qu'elle souffrait d'un dédoublement de personnalité ?"

"Je ne suis pas psychiatre ... Mais c'est possible qu'elle ait été atteinte de bipolarité."

L'ethnologue marqua une pause : "Quoiqu'il en soit, j'ai noté certaines choses qui pourront peut-être vous être utiles pour la suite de votre enquête." Sous-entendu : votre enquête qui ne va nulle part. Du moins ce fut ainsi qu'Alexandre Denis l'interpréta : "Et ...?"

"Leïla avait une idylle avec la directrice Josiane Rozon. Une femme dont je me suis toujours méfiée. Cette femme lui a présenté un revendeur de drogues et ce fut le début de la fin pour Leïla."

"Le début de la fin ?"

"Elle s'est mise à prendre du speed ... J'ai tenté de l'en dissuader mais ... "

"Ce revendeur, vous connaissez son nom ?"

Le lieutenant avait opté pour l'une de ses techniques favorites : poser des questions en connaissant à l'avance les réponses. Une excellente façon de s'assurer que l'autre n'essayait pas de le mener en bateau. Et jusque-là, avec Catherine Lafond, il était plutôt rassuré. D'autant qu'elle venait de lui apprendre une chose : Josiane Rozon avait elle-même présenté Jean Rivard à Leïla.

Préméditation ?

"Le revendeur, un dénommé Jean Rivard. Quand il venait à L' Auberge du Soleil, il s'enfermait dans le bureau avec la directrice et Leïla en souffrait."

"Ah oui, pourquoi ?"

"Elle s'imaginait, peut-être avec raison, qu'il couchait avec Josiane Rozon."

"À part lui, qui s'enfermait dans le bureau avec elle ?"

"Plusieurs personnes, bien sûr. Des avocats, des policiers, des commerçants. Chose tout à fait normale dans une maison d' hébergement ... Il y avait aussi, et ça c'était assez surprenant, ce type d'extrême-droite qui a un blog sur le WEB et qui ... "

"Le Chevalier blanc ?"

"C'est bien ça, oui."

"Vous observiez beaucoup ce qui se passait dans le bureau de la directrice. Pourquoi ?"

"Peut-être parce que Leïla me parlait énormément d'elle. Je comprenais mal son emballement."

"Voyiez-vous Leïla à l'extérieur ? Chez-elle, par exemple ?"

"Non, lieutenant." Pause : " Et au cas où vous croiriez que c'est par dépit amoureux que je vous raconte tout ça, je ne suis pas lesbienne."

Touché ! "Diriez-vous que Leïla vous considérait un peu comme sa grande sœur ?"

"Un peu, oui. Elle avait terriblement besoin d'attention et ..."

"C'est une évidence, ne trouvez-vous pas ?"

Catherine Lafond encaissa la pique sans sourciller : "Mais pas l'attention d'une groupie. Et je n'en étais pas une, lieutenant."

Je te crois sur parole, Catherine... : "Avez-vous noté autre chose la concernant ?"

"Elle me parlait beaucoup de ses parents ... Elle regrettait avoir rompu les ponts avec eux. Elle me disait qu'un jour, elle les reverrait et leur demanderait pardon ..."

"Malheureusement pour les Farahani, ce jour n'est pas venu."

"Non et j'en suis désolée pour eux. D'autant que je crois comprendre que c'est Josiane Rozon qui a hérité de sa fortune ... Leïla n'était pas mauvaise, lieutenant. Elle était ... fragile, perdue."

"Comptez-vous retourner faire du bénévolat à L' Auberge du Soleil."

"Je ne sais pas ... peut-être. Quoique ... j'ai beaucoup de travail en ce moment. Il faut que je finisse de rédiger ma thèse et ..."

"Votre amitié avec Leïla était-elle connue de Josiane Rozon ?"

"Ce n'était pas un secret. Pourquoi me posez-vous cette question ?"

"Faites-moi plaisir, oubliez l'Auberge du Soleil pour un certain temps. Concentrez-vous sur votre thèse, ça vaudra mieux."

"Ah ! vous croyez que ... ?"

"Je crois que vous devriez être prudente."

"À ce point, lieutenant ?"

"Oui, à ce point. Habitez-vous seule ou ... ?"

"J'habite avec mon copain. Il est cinéaste. Il réalise des documentaires. Vous avez peut-être vu son plus récent film sur le Nigeria. Il ... "

Non, le lieutenant n'avait pas vu le documentaire sur le Nigeria. Il choisit de ne pas le dire :

"Vous accompagnait-il en Amazonie ?"

"Oui, bien sûr. Il a tout filmé là-bas. Ça va être sensationnel, je vous le promets."

"Je n'en doute pas, mademoiselle Lafond ... Sait-il que vous veniez me voir ?"

"Mais oui, il m'a même encouragée à faire la démarche."

"Il a très bien fait ... À part lui, qui est courant de votre visite ?"

"Personne d'autre, lieutenant."

"Bon et bien je vous laisse mes coordonnées ici et à la maison. Si vous notez quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire, faites-moi signe."

"Mon Dieu, on dirait un roman de John Le Carré !"

"Vous avez d'excellentes lectures, Catherine Lafond. Mais présentement, il s'agirait plutôt d'un très, très mauvais polar, croyez-moi."

"Je vous crois, lieutenant." Semble-t-il que l'ethnologue n'avait pas besoin qu'on lui fasse un dessin : "Et je suis prête à témoigner en cour, ajouta-t-elle l'air décidé.

Intrépide Catherine ... : "Il le faudra sûrement, mademoiselle Lafond."

Et très bientôt j'espère ...

50

Demeure des Lemelin -Denis.

"Tu as maintenant tout ce qu'il te faut pour les mandats de perquisition. Je me trompe ou ...?"

"J'ai refait une demande, Kim. Avec les derniers détails. On verra si Brière sera convaincu et surtout convaincant, cette fois."

"Penses-tu que Brière laisse traîner les choses intentionnellement, Alexandre? "

"Non. Il est plutôt de notre côté en ce moment, mais ... "

"Je n'en reviens toujours pas de vos chicanes internes. Qu'est-ce qui se passe chez-vous ?"

"Il se passe que ça joue dur et que ... "

"Et pendant ce temps, Les Rebelles et les White Wings continuent à faire la pluie et le beau temps. Et Josiane Rozon se prélassait dans le loft de Leïla Farahani avec l'argent de l'héritage. Un héritage qui aurait dû revenir aux Farahani !"

"Personne ne l'a forcée à déshériter ses parents, Kim."

"Qu'en sais-tu, Alexandre ? Peut-être que Josiane Rozon l'y a incitée ? Comme elle l'a incitée à prendre du speed et ..."

"Possible, mais ça reste à prouver. Ou ... il faudrait qu'elle avoue. Et ça, je doute fort qu'elle se précipite au Centre d'enquête pour me le chuchoter à l'oreille, vois-tu !"

Cette échange entre mari et femme se produisait le lendemain de la rencontre d'Alexandre avec Catherine Lafond. Le couple Lemelin-Denis était au salon en compagnie des grands-parents Louise et Arthur Saintonge. "En tout cas Alexandre, le témoignage de cette ethnologue est intéressant pour toi, fit Louise désireuse d'encourager celui qu'elle considérait comme un fils.

"Oui très intéressant. Elle a un bon sens de l'observation et ... " Le lieutenant était soucieux et ne s'en cacha pas : "J'espère l'avoir suffisamment mise en garde sans trop lui en dévoiler, parce que ... "

"Elle est venue te voir de son plein gré, dit Kim.

"Oui, je sais. Mais tant et aussi longtemps que cette affaire ne sera pas réglée, je ne serai pas tranquille. Il y a pas mal de monde en danger. Toi et Camille Fortin en premier lieu. Maintenant, Catherine Lafond ... sans oublier, Étienne Paquin de Revenu Canada qui ... Celui-là, je ne suis pas certain qu'il n'ait pas envie de continuer à jouer au détective."

Le lieutenant ne s'était pas inclus dans le palmarès. Et pourtant, lui aussi était visé. Mais comme il n'avait toujours pas parlé de son 'échappée belle' sur le Mont-Royal et qu'il ne voulait pas en parler, il faisait comme si de rien n'était ... Et heureusement, dans la vidéo sur le WEB, on ne distinguait pas qui était au volant de la voiture de police. *Autrement... hem ...*

"Bon, tout ce qui nous reste à faire, ajouta-t-il, c'est prouver la collusion pour meurtres et complots entre Josiane Rozon, son demi-frère Simon Laplante et Paulo 'Big White' Desbiens des White Wings. Puis on embarque tout ce beau monde et voilà !"

"Il me semble avoir entendu dire que la collusion est très difficile à démontrer, intervint Louise.

"C'est ce qui prend le plus de temps à prouver en effet, grimaça Alexandre.

Le notaire Saintonge, qui n'avait pas dit grand-chose jusque-là, revint alors sur la question du testament : "Dommage qu'il n'ait pas été fait aux noms du père et de la mère de Leïla Farahani. Je crains Alexandre que, même si tu prouves la collusion pour les meurtres et tout le reste, l'héritage ne pourra pas leur revenir ... À moins que Josiane Rozon ne décède subitement et ... intestat."

"Ça donne quasiment envie de souhaiter qu'elle meure, fit Kim dégoûtée. "Je me sens impitoyable quand j'entends des histoires de ce genre."

"Rassure-toi, ma chérie, tu n'es pas la seule, ricana Alexandre. Dans sa carrière, le lieutenant avait arrêté plusieurs criminelles. Et la plupart du temps, il en avait ressenti une certaine tristesse.

Il n'avait jamais vraiment réussi à comprendre quel mécanisme poussait une femme à tuer.

Josiane Rozon, elle ... ? N'empêche que la question soulevée par le notaire Saintonge l'intriguait : "Si Josiane Rozon est jugée coupable de meurtre prémédité, elle perd alors tous ses droits à l'héritage, non ? Je ne vois pas pourquoi les Farahani ne pourraient pas en récupérer au moins une partie, qu'en dites-vous Arthur ?"

"Il y a eu des précédents, oui ... Le hic, c'est que de tels cas ne se règlent pas en criant ciseau. L' état s'en mêle et ... "

"... veut sa large part du gâteau évidemment."

"Nous vivons dans une société de droit, Alexandre."

"Ouais ... Une société de droit qui n'est pas toujours juste."

"La loi est malgré tout le meilleur système que des hommes imparfaits ont inventé pour que la société fonctionne. À peu près bien, nuança le notaire.

"Vous avez raison Arthur, convint Alexandre. "Souhaitons donc que les choses s'arrangent imparfaitement, mais un peu bien quand même pour la famille Farahani."

Le notaire hocha la tête : "Quand tu auras prouvé la culpabilité de Josiane Rozon, ce dont je ne doute pas, peux-tu me mettre en contact avec les Farahani ? Je me ferai un plaisir de les conseiller. Et gratuitement à part ça." À plus de soixante-dix ans, le notaire Saintonge continuait à exercer sa profession à temps partiel. Notaire un jour, notaire toujours, plaisantait-il à l'occasion.

"Je peux faire ça, Arthur. L'argent ne ramènera pas leur fille mais ce serait une forme de réparation et ... Je ne vous cache pas, ajouta Alexandre, que ça me ferait un immense plaisir de savoir que Josiane Rozon ne profitera pas davantage d'un bien mal acquis comme on dit."

"Puisque nous sommes au pays des hommes et des femmes de bonne volonté, je propose qu'on ouvre une bouteille de blanc, fit Kim, enchantée de la tournure que prenait la conversation.

"Adopté à l'unanimité, firent les trois autres.

Et l' on porta un toast à la santé de la famille Farahani.

On évita de reparler de Josiane Rozon, Simon Laplante, Paulo 'Big White' Desbiens et Cie. Eux ne méritaient pas que l'on gaspille une seule goutte de bon vin blanc en buvant à leur santé.

51

Les mandats de perquisition tardaient à être émis et ça commençait à bien faire. D'ailleurs, c'était l'un des sujets dont discutaient le lieutenant Alexandre Denis et son beau-frère l'inspecteur Louis Santerre, ce midi-là, dans un resto où ils avaient rendez-vous pour le lunch.

L'endroit était sans prétention et avait l'avantage d'être situé le plus loin possible des locaux du SPVM et de la SQ. Pourquoi se ramasser à l'autre bout de la ville alors que les restaurants foisonnaient près du boulot ? Et ben, simplement parce que la bouffe était bonne, pas chère, et qu'on y avait la paix.

Ni Alexandre, ni Louis ne tenaient à afficher leur lien de parenté plus qu'il ne le fallait. Nul besoin d'alimenter les ragots, il y en avait déjà assez comme ça, pensaient-ils. Si bien que, quand ils se rencontraient pour le travail, ils évitaient les restos fréquentés par leurs collègues respectifs.

"Pour les mandats, je crois savoir où ça bloque, fit Alexandre Denis après avoir avalé une bouchée de veau marengo.

"Attends, laisse-moi deviner ... Au Directeur des poursuites criminelles et pénales, j'imagine. Ils sont tellement lents ."

"Pas au DPCP, plus haut. Le juge Philippe Landry. Ouais ... Galipeau vient de me l'apprendre au téléphone. Apparemment, Landry aurait des accointances avec Paulo 'Big White' Desbiens."

Louis Santerre émit un sifflement : "Landry serait-il un consommateur de speed par hasard ?"

"Non. Mais il est amateur de pots-de-vin, semble-t-il."

"Et qu'est-ce que le cher juge aime à part ça. Il doit bien y avoir autre chose ? ricana Santerre.

"Et bien, il aurait des parts dans le labo clandestin des White Wings et ferait également du trafic d'armes avec eux. Joli, hein !"

"Là, tu m'étonnes vraiment !" Autre sifflement.

Certes, les deux flics en avaient vu d'autres. Des politiciens et des magistrats corrompus, oui. Mais rarement en collusion avec des motards criminalisés. Et surtout pas le juge Landry qui avait une réputation d'homme intègre. Le genre au-dessus de tout soupçon, vous voyez.

"Donc, reprit Santerre, pour cacher ses magouilles, Landry ne trouve rien de mieux que de refuser d'accorder les mandats de perquisition. Pas fort ça !"

"Il n'est pas le premier juge à manquer de subtilité, disons-le comme ça, rétorqua Alexandre.

"Ah pour ça, je ne te contredirai pas, c'est sûr. "

"Et pendant que Landry fait traîner les choses, Kim et Camille Fortin sont toujours sous protection de la police. Je songe même à demander une protection pour Catherine Lafond et Étienne Paquin au cas où."

"Et toi dans tout ça, Alexandre ?"

"Moi ? Je suis prudent."

"Kim ne sait toujours pas pour la poursuite sur le Mont-Royal ?"

"Nan."

"Tu ne crois pas que tu devrais la mettre au courant avant qu'elle ne l'apprenne autrement. Elle est journaliste et ..."

"Mmm ... j'y penserai. Pour l'instant, je préfère ne rien lui dire."

Santerre n'insista pas, ça ne servirait à rien. Il connaissait suffisamment son beau-frère pour savoir qu'il pouvait être têtu comme une mule. *Parfois, à son détriment* ... Un silence.

"Heu ... Louis ... et à la SQ est-ce qu'il y a encore des rumeurs de ... ?"

"D'une enquête mixte, SPVM/SQ ? Pas que je sache. Remarque qu'avec ce que tu m'apprends au sujet du juge Landry, il se peut que ... Qui nous dit que ça ne remonte pas encore plus haut. Jusqu'au politique. On a déjà vu ça."

"Ouais ... Et moi qui pensais, au début, que le meurtre de Leïla Farahani n'était qu'une question d'idéologie religieuse."

"Bah ... tous les chemins mènent à Rome, Alexandre."

"**Rome, ville ouverte**, l'as-tu déjà vu ce film ?"

"Intéressant que tu fasses le lien. Oui, je l'ai vu dans le temps à la cinémathèque. Un film de Roberto Rossellini avec Anna Magnani et ..."

"1945. Et toujours d'actualité, tu ne trouves pas ?"

"Il n'y a rien qui change vraiment, Alexandre. Les époques oui, mais pas les hommes."

On l'aura compris, Alexandre et Louis avaient une passion commune pour les films de répertoire. Et échanger sur le sujet était un de leurs sports favoris.

Alexandre s'enflamma : "Anna Magnani, une actrice avec un jeu d'une intensité comme on en voit rarement au cinéma de nos jours !"

"Exact, il n'y en a plus beaucoup, renchérit Santerre. Une pause : "**Rome, ville ouverte**, il y était question de manipulation, de résistance, de drogue et de ... "

"**Montréal, ville ouverte**, ça ferait un beau titre pour un film, pas vrai Louis ?" .

"Ouais ... En tout cas, on aurait le matériel nécessaire pour écrire un bon scénario."

"Ou peut-être ... qu'on a vu trop de vieux films."

"Possible aussi."

Pendant que les deux hommes discutaient films de répertoire, motards criminalisés, manipulation, complots, collusion et tout ce qu'on voudra, à l'autre bout de la ville, Catherine Lafond, un sac à dos bourré de livres, marchait d'un bon pas en direction de la station de métro ...

52

Le même jour, vers 17h00, le lieutenant s'apprêtait à quitter le Centre d'Enquête quand le standardiste lui signala qu'il avait un appel.

"C'est urgent, s'enquit-il en souhaitant que ce ne le soit pas. Il s'était promis de rentrer plus tôt à la maison. On lui dit qu' un dénommé Luc Brisson insistait pour lui parler.

Luc Brisson, Luc Brisson ? Oh merde, le copain de Catherine Lafond ! ? !

"Passez-le moi immédiatement."

Au bout du fil, Luc Brisson, dans tous ses états, lui apprit que son amie avait été frappée par un chauffard : "Délit de fuite, lieutenant."

"Elle est ... ?"

"À l'hôpital avec une jambe et une épaule fracturées. C' aurait pu être pire mais ... "

"Où êtes-vous en ce moment ?"

"Au poste de police près de Girouard. Ici, ils pensent que j'ai quelque chose à voir avec ça. Je ne sais plus quoi dire pour les convaincre de ... J'ai cru bon vous téléphoner avant de ..."

"Bien, j'arrive."

.....

Quand, au bout d'une heure de palabres, Alexandre Denis eut réussi à démêler le vrai du faux, Luc Brisson fut libéré sans problème. Mais sans excuses non plus.

"Ouf ! merci lieutenant, fit le jeune homme en sortant de l'édifice. "Je n'étais même pas là quand ça s'est produit et ... ils n'ont pas pensé à interroger les témoins qui ..."

"Ne vous en faites pas, mon équipe s'en occupera."

"Ça s'est produit il y a environ cinq heures ... Les témoins ne seront pas faciles à retracer maintenant."

"Au Centre d'enquête, nous avons des moyens que les flics des postes de quartier n'ont pas. Il ne faut pas leur en vouloir, ils sont débordés, fit Alexandre Denis

C'est à moi que j'en veux, songea-t-il.

Il avait trop tardé à demander une protection pour Catherine Lafond. Il aurait dû s'en douter pourtant ... Si, comme Catherine le supposait, Josiane Rozon était au courant de son amitié avec Leïla Farahani, elle avait probablement surveillé ses allées et venues : son départ pour l'Amérique du sud et son retour, aussi. Et quand l'ethnologue était venue le voir au Centre d'enquête, elle devait avoir été suivie. *Merde ! Merde ! Merde !*

Arrivé à la voiture du lieutenant, Luc Bisson se confondit en remerciements : "Sans votre intervention, je ne sais pas ce qui serait arrivé. Je peux enfin aller voir Catherine à l'hôpital. Elle doit se demander pourquoi je ne suis pas à ses côtés."

"Avez-vous une auto ?"

"Non, Catherine et moi on n'est pas assez riches pour ça. Je vais prendre le métro."

"Allez, je vous accompagne." *C'est le moins que je puisse faire ...*

.....

Quand ils arrivèrent à la chambre, Catherine Lafond, une jambe et une épaule dans le plâtre, somnolait. Probable, qu'on avait dû lui administrer un sédatif pour calmer la douleur.

Néanmoins, quand son copain lui posa un baiser sur le front, elle ouvrit les yeux. Une histoire de **Belle au Bois dormant** à la moderne ou quelque chose qui y ressemblait.

"Oh, fit-elle, la voix pâteuse, tu es là mon amour et ... Lieutenant ?"

"Le lieutenant a tenu à venir te voir ma chérie, fit Luc Bisson (le prince charmant). "Tu avais raison, c'est un homme très bien, ajouta-t-il avec une ardeur juvénile.

Surpris par la candeur du cinéaste, Alexandre Denis demeura un instant sans voix .

Un homme bien, peut-être, mais pas assez bien pour avoir su te protéger, Catherine ... : "Allez-vous pouvoir finir de rédiger votre thèse malgré tout ? demanda-t-il gauchement. Il n'était pas quelqu'un de spécialement humble mais quand on le complimentait, il était souvent pris de court. Surtout quand il avait l'impression de ne pas le mériter.

Catherine Lafond lui sourit : "Oui, je l'ai dit à Luc et je le pense sincèrement ... Vous êtes un homme de cœur, lieutenant." Et avant de retomber dans les vapes, l'ethnologue murmura : "Jamais je n'aurais cru que ... qu'il y en avait des comme vous dans la police."

"Hem ... Excusez-la, lieutenant, intervint Luc Bisson mal à l'aise. Elle est sous l'effet de ..."

"Je comprends ... et franchement, ce n'est rien comparé à ce qu'on dit de nous la plupart du temps, rigola Alexandre.

Luc Bisson secoua sa tignasse brune : "Vous avez le sens de l'humour en plus !"

"Ça en prend une bonne dose, parfois !"

Les deux hommes rirent, soulagés qu'ils étaient de savoir Catherine hors de danger.

Le lieutenant regarda sa montre : "Bon et bien, je vous laisse avec elle et prenez en bien soin, recommanda-t-il en se dirigeant vers la porte.

"Merci d'être venu la voir et merci pour tout ... Un jour, j'aimerais bien réaliser un documentaire sur vous et vos collègues, je ..."

"N'en faites rien Luc. Nous préférons travailler dans l'ombre."

"Ah ! ça vous donne les coudées plus franches ?" La question n'était absolument pas malicieuse. Ni Catherine, ni Luc n'étaient mal intentionnés. Ils étaient jeunes et sans artifices, tout simplement.

Le lieutenant sourit. Mais éluda la question : "J'appelle immédiatement pour qu'on envoie des agents surveiller la chambre, dit-il. Puis, avec un clin d'oeil : "Et Luc ... faites le message à Catherine ... Dans la police, nous sommes nombreux à avoir du cœur."

53

À un coin de rue de l'hôpital, un individu, assis derrière le volant d'une voiture stationnée, parlait au téléphone : "Le grand flic a réussi à faire sortir le cinéaste du poste de quartier. Ils sont avec elle en ce moment. Je fais quoi maintenant ? demanda l'homme, l'air ennuyé.

"Continue la surveillance."

"Maudite marde, j'ai pas que ça à faire, moi !"

"Cesse de gémir. Déjà que tu as raté ton coup avec le flic sur le Mont-Royal. Et là, c'est au tour de tes copains des White Wings de foirer avec Catherine Lafond. Elle devrait être morte et ..."

"Aye, c'est pas parce qu'on est parents que tu as le droit de me parler sur ce ton-là. Et de cracher sur mes amis en plus."

"Parlons- en de tes amis ! À ta place, je ne m'en vanterais pas."

"Ils font pourtant ton affaire quand ça t'arrange, maudite chipie !"

"Bon, si tu le prends comme ça, qu'est-ce que tu dirais si j'appelais quelqu'un des médias pour parler du trafic d'armes, révéler qui est derrière l'attentat contre Camille Fortin et qui a fait des menaces à Kim Lemelin. La femme du grand flic ... au cas où ce détail t'aurait échappé."

"Ah ! parce que toi, tu es blanche comme neige ! C'est pas moi qui ai demandé à Jean Rivard de mettre du cyanure dans des capsules de speed pour hériter de la maudite musulmane ... avec laquelle tu couchais en plus !"

"En tout cas, tu ne te fais prier pour récolter les bénéfices marginaux."

"C'est rien comparé à ce que, toi, tu récoltes ... Et puis, quand Rivard est devenu gênant pour toi, t' étais bien contente que les White Wings acceptent de le zigouiller."

"Écoute, on arrivera à rien en nous disputant et ... "

"Je pense qu'on devrait avoir un meeting avec 'Big White' et sa gang."

"Un meeting avec ces gens-là ?"

"Pourquoi pas ?"

"Je préfère ne pas être vue en leur compagnie. Imagine de quoi j'aurais l'air, moi !"

"Il est un peu tard pour avoir des scrupules ... Eux vont trouver d' autres solutions à nous proposer, je t'en donne ma parole."

"Mouais ... Bon, faut que te laisse, quelqu'un sonne à la porte."

"Ton nouvel amant, l'avocat ? ... Vas-tu vouloir que les hommes de 'Big White' lui coupe la gorge à lui aussi ?"

"Très drôle, Simon !"

"Qu'est-ce que tu veux que te dises, Josiane. Dès que quelqu'un t'emmerde pour une raison ou une autre, tu t'en débarrasses, alors pourquoi pas lui ?"

"Bon, ça suffit ... OK, va pour le meeting avec les White Wings. À condition que ce ne soit pas sur une terrasse à la vue de tout le monde."

"Ben voyons donc, pour qui tu me prends !"

"Rappelle-moi pour me donner l'heure et le lieu du rendez-vous. Ou plutôt, non ... je t'ai assez entendu. Envoie- moi un courriel. Bye !"

54

"Le juge Landry complice des White Wings, on aura tout vu, câlisse !"

"Pierre Galipeau me l'a confirmé, commandant."

"Maudit bordel ! Qu'est-ce qu'on va faire, bâtard ? Tout le budget de la Division est en train d'y passer. Des agents en uniforme pour la protection de ta femme, de sa chercheuse et maintenant l'ethnologue et l'autre ... chose-là. "

"Étienne Paquin de Revenu Canada, commandant."

"Ouais, c'est ça, Paquin ... Faut absolument qu'on sorte de ce maudit pétrin-là, bordel !"

"Hem ... j'ai peut-être une piste de solution, commandant."

"Une piste de solution, laquelle ? Parle, avant que j' pique une crise de nerfs."

"Il me semble que vous êtes en assez bon chemin, commandant."

"Aye ! C'est pas le moment de faire le fin finaud. Crache le morceau, autrement j' t'étripe."

"De toute manière, vous allez probablement m'étriper ... Mais au moins, cette fois, vous ne pourrez pas me reprocher d'avoir pris une initiative sans vous prévenir." Et Alexandre Denis d'expliquer. Et plus il parlait, plus le silence devenait lourd au bout du fil.

Comment Brière allait-il réagir ?

"Mouais ... laisse-moi réfléchir à ça. Je te rappelle dans une demi-heure."

Ce n'était ni un *oui*, ni un *non*. Donc il y avait de l'espoir. Le lieutenant raccrocha et attendit.

Sa piste de solution méritait qu'on y réfléchisse. Au moins, pendant une bonne demi-heure, il en était très conscient. Complètement hors norme pour ne pas dire, illégale. Pas de mandats de perquisition, et bien on trouve autre chose. *Avec les loups, il faut hurler ...*

.....

"OK, Alexandre, tu peux y aller. Mais si ça foire, officiellement, tu ne m'en as jamais parlé."

Du Brière tout craché, mais bon ...

"Une question pratique ... Comment vas-tu t'y prendre pour t'introduire dans le loft ?"

"Voyons commandant, j'ai mon kit de cambrioleur, c'est bien connu !"

"Baveux jusqu'au bout, hein !"

"Baveux, oui ... Mais brave, c'est bien ce que vous alliez ajouter, non ?"

"Eh Seigneur ! Qui m'a foutu un type pareil dans les pattes ... Et tu comptes y aller avec qui, si ce n'est pas trop te demander ?"

"Nguyen, Vandal, Chomsky. Nguyen, à cause de sa ... hem ... facilité avec les ordinateurs."

"Facilité avec les ordinateurs, cesse de jouer avec les mots. C'est du hacking et j' aime pas ça. Pas une miette ... Et n'oublie pas que ce que vous trouverez, si vous trouvez quelque chose, on ne pourra pas l'utiliser en preuve."

"Oui, bien sûr. Mais comme je vous le disais, il s'agit plutôt d'une démarche exploratoire."

"Démarche exploratoire, t'en as de bien bonnes, mon grand fatigant !"

.....

Ce fut ainsi, qu'après s'être assuré que Josiane Rozon était à L'Auberge du Soleil pour la journée, le lieutenant "visita" le loft avec son trio d'enquêteurs. Le loft ayant appartenu à Leïla Farahani et maintenant occupé par celle qu'ils soupçonnaient d'avoir trempé dans son meurtre.

Dès le premier coup d'oeil, Alexandre Denis, qui était le seul de la bande à avoir vu le loft après le décès de Leïla, eut vite fait de constater que Josiane Rozon n'avait rien changé au décor. Madame Signe de piastre \$\$\$\$ n'allait certainement pas se lancer dans des dépenses superflues, songea-t-il. Et même s'il ne croyait pas aux fantômes, il se prit à souhaiter que le spectre de Leïla vienne hanter les nuits de la directrice de L'Auberge du Soleil.

Était-ce la somptuosité du décor ou la nervosité, toujours est-il que ses compagnons hésitèrent sur le seuil avant d'entrer. On eut dit qu'ils attendaient une permission.

"Venez, fit le lieutenant presque en chuchotant.

Les quatre flics avaient beau se croire blindés, jouer les durs, ils pensaient tous à Leïla. Une très jeune femme, belle, troublée, trop adulée et qui avait commis une erreur fatale. Celle de faire confiance à Josiane Rozon, *un monstre* ?

Ce fut en silence que la petite troupe s'avança dans l'appartement.

.....

Pendant qu' en compagnie de Chomsky et Vandal, le lieutenant fouillait méthodiquement l'appartement, Léo Nguyen s'attaquait, non moins méthodiquement, à l'ordinateur. S'il y avait des documents encryptés, il en ferait son affaire. Personne n'en doutait.

Trois heures plus tard, les détectives ressortaient du loft.

55

Et qu'avait donné cette introduction par effraction ?

Parce que c'en était une. Personne dans l'équipe d'Alexandre Denis ne prétendrait le contraire. Et ce, même si tous sans exception, avaient endossé l'appellation inventée par leur chef pour justifier l'opération : "Une démarche exploratoire". Ouais ... quand il s'agissait de se donner bonne conscience, on se serrait les coudes dans l'équipe. Tous pour un et un pour tous.

Mais venons-en à la cueillette de renseignements obtenus illégalement.

Rien de bien excitant côté papiers personnels.

Dans le bureau : des reçus, des factures. Pas de lettres, de p'tis mots doux ou moins doux. Et ce n'était pas faute d'avoir cherché. Conclusion : si Josiane Rozon avait des papiers compromettants, elle les conservait ailleurs. Ailleurs, mais où ?

En tout cas, pas dans les armoires de la cuisine ou dans le congélateur. À noter : Josiane Rozon ne mangeait pas n'importe quoi. Des crevettes géantes, du homard, des pinces de crabe, du foie gras, du caviar à cent dollars l'onc. Aussi, dans le réfrigérateur, quelques bouteilles de bon champagne, dont deux magnums de Veuve Clicquot.

Apparemment, Josiane Rozon ne lésinait pas sur les bulles et la bouffe.

Et pour sa garde-robe, elle n'était pas avare non plus.

Des vêtements griffés, très BCBG, presque collet monté. Une travailleuse sociale se doit d'être digne n'est-ce pas ? Mais pour les vêtements d'intérieur, là, on tombait dans une autre catégorie. Des négligés et des dessous, tous achetés chez Victoria's Secret et très olé olé !

Probablement très coûteux aussi.

"Hum ... Une femme complexe, cette Josiane, s'était exclamé Vandal en ouvrant un tiroir plein de petites culottes pas plus grandes qu'un mouchoir de poche.

Une remarque discrète en comparaison de ce qu'aurait pu dire Régimbald s'il avait fait partie de la "démarche exploratoire." *Heureusement, il n'y est pas*, avait pensé Alexandre Denis. Lui avait fait le tri dans un tiroir rempli de négligés vaporeux, de porte-jarretelles et de bas résille. Un endroit comme un autre pour dissimuler un journal intime, s'était-il dit.

Certes, Josiane Rozon ne lui semblait pas être du genre sentimental, mais qui sait ? Même elle pouvait éprouver le besoin de coucher ses états d'âme sur papier. En fait, ce qu'il espérait trouver, si le journal existait, c'était un indice, peut-être même un récit de sa participation aux deux événements qui avaient fait d'elle une héritière. La mort subite de son mari et le meurtre de Leïla Farahani.

Eh bien, non. Josiane Rozon ne cachait pas de journal intime dans le tiroir de négligés, de porte-jarretelles et de bas résille. Pas plus d'ailleurs que dans celui des petites culottes.

Cependant, elle devait avoir un certain esprit de famille puisque, quelques minutes plus tard, Judith Chomsky découvrait, dans un autre tiroir (celui des soutiens-gorge) un album- photo prouvant par A+B son lien parenté avec Simon Laplante, le néonazi.

Des photos les montrant à six, dix, quinze, vingt ans. À la plage, en ski etc ... Parfois, avec une femme plus âgée. Probablement leur mère.

Chomsky les avait téléchargées sur son i-phone. C'était autant de pris.

Mais le vrai 'hit' fut ce que Léo Nguyen avait téléchargé.

Lui avait trouvé ce que le lieutenant et les deux autres avaient cherché en vain.

Dans l'ordinateur et encrypté, une sorte de journal de bord où la belle Josiane notait tout. Un tout qu'elle ne serait certainement pas heureuse de savoir entre les mains des enquêteurs. Un tout parsemé d'épithètes peu flatteuses à l'égard d'à peu près tout le monde.

Un tout ... très incriminant, à défaut d'être édifiant.

56

Et que contenait ce journal de bord ?

Voici, en résumé, la lecture et l'interprétation qu'en firent les détectives. Avec en prime, les épithètes peu flatteuses. Importantes si l'on voulait bien saisir 'l'état d'esprit' de madame la directrice de L'Auberge du Soleil.

... Josiane Rozon se vantait d'avoir tué son mari "*ce vieux cochon*" au moyen d'un poison indécélable au bout de quelques heures. Elle ne mentionnait pas lequel, ni comment elle se l'était procuré et l'avait administré. Un indice cependant.

Elle disait s'être inspirée de Lucrece Borgia et de la marquise de Brinvilliers, deux célèbres empoisonneuses de la Renaissance, très fortes pour préparer des tisanes à base de plantes vénéneuses. La tisane des maris, disait-on à l'époque.

Toutefois, sans doute parce qu'elle croyait le détail négligeable, Josiane omettait de dire que l'une était morte à 39 ans d'une septicémie et que l'autre, après avoir été jugée coupable de trois meurtres, avait été décapitée en place de Grève à Paris.

Évidemment, les flics chargés d'enquêter sur la mort du "*vieux cochon*" ne savaient rien de tout cela et n'avaient rien pu prouver non plus. Soulagée de s'en être tirée à si bon compte, l'empoisonneuse 2.0, les qualifiait quand même de "*ramollis du cerveau*".

Ensuite, avec les quelques millions que lui avait légués son mari, Josiane Rozon mettait sur pied son refuge pour femmes en difficulté. Or une entreprise du genre de L'Auberge du Soleil gruge beaucoup d'argent et Josiane ne tarda pas à le constater.

Que voulez-vous, il n'y a rien de parfait en ce bas monde !

La faillite la menaçait, elle avait dû vendre sa somptueuse demeure et puiser dans ses réserves personnelles pour maintenir le refuge à flot. Une situation des plus ennuyeuses, il va sans dire. Tant et si bien que, quand elle avait fait la connaissance de Leïla Farahani "*cette tête brûlée*", Josiane Rozon avait tout de suite saisi la balle au bond et ...

"la séduire avait été un jeu d'enfant", écrivait-elle.

Leïla s'étant mise à faire des crises d'angoisse, Josiane, n'écoulant que son 'grand cœur', l' avait persuadée qu'un peu de speed l'aiderait à prendre la vie du bon côté. Elle lui avait donc présenté un technicien de laboratoire, Jean Rivard, sans lui révéler que Rivard était également son amant. Bref, de fil en aiguille, l'idole de la chanson était devenue accroc au speed.

Pour Josiane Rozon, le moment était venu de passer à l'étape suivante.

Inciter Leïla à faire un testament en sa faveur pour ensuite, la faire mourir d'une overdose. Et pour réaliser ce tour de passe-passe, Josiane avait sous la main (si l'on peut dire) le complice idéal : Jean Rivard "*cet imbécile heureux*". Lequel, après s'être fait prier, un peu mais pas beaucoup, avait fini par accepter d'introduire du cyanure dans les capsules de speed qu'il fournissait à Leïla.

Exit Leïla. Josiane Rozon héritait à nouveau de plusieurs millions.

Mais comme "*l'imbécile heureux*", pris de remords, menaçait de tout dévoiler à la police, Josiane avait demandé à son demi-frère, Simon Laplante "*ce triple idiot*" de régler le cas avec ses copains des White Wings. "*Des crétins finis*" mais très efficaces pour égorger les gens.

Exit Jean Rivard et ... "BON DÉBARRAS !" Écrit en majuscules dans le texte.

Et juste au moment où la machiavélique Josiane pensait pouvoir respirer un peu, ne voilà-t-il pas que le lieutenant-déetective Alexandre Denis "*ce grand singe*", lui passe un coup de fil. Il avait compris le lien qui l'unissait à Simon Laplante. Lien qu'elle avait pourtant bien pris soin de cacher à tout le monde. Déjà que, le "*grand singe*" la soupçonnait d'avoir tué Leïla, ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'il ne complète l'équation.

Il fallait en finir avec lui. Malheureusement, Simon avait raté son coup sur le Mont-Royal.

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, une amie de Leïla, Catherine Lafond, "*cette bécasse mal fagotée*" refaisait surface et rendait visite au "*grand singe*". Et là, c'était quelqu'un des White Wings qui faisait patate en tentant d'écrabouiller "*la bécasse mal fagotée*".

Et voilà pour les points saillants du 'journal de bord' de Josiane Rozon tels que vus et interprétés par les enquêteurs. Ils avaient là du beau matériel pour obtenir un mandat d'arrestation mais le matériel ayant été obtenu de façon *hem ... pas très catholique*, ils ne pouvaient l'utiliser.

Domage !

.....

"La belle Josiane est plutôt généreuse en matière d' épithètes. Vous traiter de grand singe, lieutenant, franchement ! rigola Liliane Thomas.

"Au moins, j'ai la politesse de ne pas la qualifier de guenon. Quoique ce n'est pas l'envie qui manque ... Et puis, de toute manière, ce ne serait pas très gentil pour les guenons, répliqua Alexandre Denis en riant lui aussi.

Pourquoi était-on relativement détendu dans l'équipe, ce matin -là ? Sûrement pas à cause du contenu du 'journal de bord'. Non. Il n'y avait rien de drôle là-dedans. C'était plutôt parce que l'infatigable et 'très hacker' Léo Nguyen avait, à distance, continué à éplucher les courriels de Josiane Rozon et ... bingo ! on avait maintenant, une date, une heure et un lieu de rendez-vous.

Josiane Rozon, Simon Laplante, Paulo 'Big White' Desbiens et deux ou trois de ses acolytes se mitonnaient une rencontre au sommet dans un grand hôtel du centre-ville . "La bande à Josiane" comme on désigna tout ce beau monde dans l'équipe du lieutenant.

Et en déduire que , "ces gens-là ne se réunissaient pas uniquement pour parler de la pluie et du beau temps" avait été pour des enquêteurs (à qui on ne la faisait pas) "assez élémentaire mon cher Watson". Donc, comment les prendre en flagrant délit de ... ?

On en discuta en toute collégialité et chacun y alla de sa suggestion.

Aucune ne fut retenue.

Ce fut alors que le lieutenant, jamais à court de solutions (bonnes ou mauvaises), en concocta une de plus. Risquée, coûteuse, mais réglo celle-là.

Et adoptée à l'unanimité.

Il ne restait plus qu'à la soumettre au commandant Brière et par la suite, planifier (si possible et si tout allait bien) un coup de filet qui ferait sûrement sensation.

"Brière va sûrement hurler, ricana Judith Chomsky.

"Qui t'a dit que ce serait facile, plaisanta Alexandre Denis.

"Mon p'tit doigt, lieutenant. Et il me trompe rarement."

"On verra bien. Je le rencontre en début d'après-midi ... Et si, par malheur, je ne reviens pas, faites le 911 et avertissez la police."

Ha ! Ha ! Ha !

Ça riait en masse dans l'équipe, ce matin-là.

57

Le commandant Brière ne hurla pas.

Mais ne se mit pas à rire aux éclats non plus.

"Là, c'est sûr, on défonce le budget, grogna-t-il.

"Et je ne voudrais pas être à votre place pour négocier ça, fit le lieutenant, compatissant. Un peu pour amadouer son chef mais aussi, parce que c'était vrai. Il n'avait aucun talent 'pour négocier ça'.

Talent qu'il reconnaissait volontiers à Brière.

Le commandant, si mal engueulé au quotidien, sortait alors son parler du dimanche, distribuait les sourires à la ronde et savait faire toutes les courbettes nécessaires. C'était d'ailleurs, l'une des raisons pour lesquelles, Alexandre Denis ne postulait pas quand un poste s'ouvrait. Les courbettes n'étaient pas son fort. Kim lui avait déjà dit que c'était par orgueil mal placé. *Elle n'avait pas complètement tort ...*

"C'est dans deux jours, tu dis ? reprit Brière un peu moins grognon.

"Oui. Du moins, c'est ce qu'on a vu dans le ..."

"Ouais ... et tu veux qu'on loue une chambre à côté de celle qu'ils ont réservée. Et qu'on y installe une caméra cachée et du matériel d'écoute pour ... Te rends -tu compte de ce que ça veut dire ?"

"Heu ..."

"Ouais et ben ça veut dire qu'on va devoir aller dans le privé et ça va nous coûter un bras. Sans parler du peu de temps qu'il nous reste pour tout mettre en branle."

"Je sais, je sais, commandant."

"Et sans parler des moyens que tu as pris pour obtenir les renseignements, maudit grand baveux !"

"Hem ... avez-vous mis le bureau du procureur au courant pour le juge Landry ?"

"Oui et l'État major aussi. On aura un autre juge pour s'occuper de l'affaire."

"Lequel ?"

"Le juge Bazin."

"Ah ! J'espère qu'on ne découvrira qu'il a lui-aussi des liens avec les White Wings."

"Nan. Je le connais personnellement et il est tout ce qu'il y a de plus honnête. Un peu trop à cheval sur les principes mais bon ..."

"À cheval sur les principes ? Ce n'est pas très rassurant ça."

"Pour qui me prends-tu, Alexandre ?"

"Pour un excellent négociateur, commandant." Ce n'était pas une courbette mais tout au plus un coup d'archet. Les sanglots longs d'un violon un peu grinçant sur les bords.

Brière ne s'y trompa pas : "Puisque tu insistes, fit-il sarcastique, je vais t'expliquer comment on s'y prend ... Au bureau du procureur, je compte présenter l'affaire dans les grandes lignes seulement. Dire qu'une source sûre nous a appris pour le rendez-vous. Le juge ne saura pas pour l'introduction par effraction. Personne n'entendra parler de la méthode utilisée. Ta méthode, Alexandre."

"Avouez qu'elle a du bon ma méthode, crâna le lieutenant. Finis les 'sanglots longs du violon'. Maintenant, c'était 'le grand baveux' qui reprenait du service.

Brière grogna à nouveau : "Mais elle coûte cher, ta maudite méthode !"

Ce n'était pas un aveu de complicité, mais presque. Alexandre Denis devrait s'en satisfaire.

Quand il quitta le bureau du commandant, ce dernier était déjà au téléphone avec le bureau du procureur.

.....

À son retour au Centre d'enquête, le lieutenant était attendu avec impatience.

"Puis ? questionna Judith Chomsky, la plus impatiente de tous.

"Dans l'ensemble, ça s'est bien déroulé, répondit brièvement Alexandre Denis.

Certes, il était proche des membres de son équipe. Mais pas au point de leur parler des 'sanglots longs du violon qui grince' pas plus que du 'grand baveux'.

La dynamique entre le commandant Brière et lui leur appartenait. Il estimait qu'il n'avait pas à la partager, *dans toutes ses nuances*, avec qui que ce soit : "Attendons patiemment la réponse de Brière, fit-il, laconique.

58

"Qu'est-ce qui te tracasse, mon chéri ? demanda Kim à son époux, alors que le couple Lemelin-Denis prenait une tisane dans la cuisine avant d'aller au lit.

"Bof, toute l'affaire."

"Toute l'affaire ?"

Alexandre n'avait rien dit à sa douce moitié de l'introduction par effraction. C'était une autre de ses ... *hem* ... pistes de solutions dont il ne se vantait pas. Conséquemment, il n'avait pas parlé des démarches entreprises auprès de Brière et du fait qu'il attendait une réponse.

Et pas du tout patiemment comme il avait incité ses collègues à le faire. Mais il n'avait pas envie d'en parler. Ni de ni ça, ni du reste. Il voulait qu'on lui fiche la paix.

Était-ce trop demander, merde ... ?

Apparemment, oui. Depuis le temps, il aurait dû le savoir pourtant. Kim, la journaliste, ne le laisserait pas se défilier aussi aisément.

"Bon, écoute-moi bien, Alexandre Denis, fit-elle. Et quand Kim passait du 'mon chéri' à 'Alexandre Denis', il y avait matière à tendre l'oreille et la bonne : "Depuis ton arrivée, tu n'as pas dit un seul mot. Pas même aux enfants et ça ne te ressemble pas. Alors, parle, sinon ..."

"Sinon ... ? ricana Alexandre dans une ultime feinte.

"Sinon, ce soir, tu coucheras dans la chambre du sous-sol. Elle est très confortable pour un flic qui s'enferme dans un silence de commande." C'était Kim, la crâneuse. Celle dont le documentaire sur l'extrême-droite n'était toujours pas diffusé. La même qui ne pouvait se déplacer sans la protection de deux agents. Celle dont la chef-recherchiste était encore à l'hôpital sous protection policière.

Celle qui ne s'était pas plainte jusque-là, mais qui devait en avoir ras-le-bol. Elle avait les traits tirés. Alexandre en éprouva un pincement au cœur et se sentit honteux. Kim avait le droit de connaître la raison de son silence : "Voici ce dont s'agit, fit-il en prenant les mains de sa femme dans les siennes.

Et il expliqua en long et en large : "J'attends une réponse de Brière, conclut-il. J'espère que d'ici peu, toute cette affaire sera derrière nous, mon amour." Kim avait écouté sans mot dire. Sans même un *oh* ou un *ah* d'approbation ou de désapprobation.

"Tu prends des risques comme toujours, murmura-t-elle quand il eut terminé. "Introduction par effraction, tu es incorrigible !" Puis, les commissures de ses lèvres frémirent et elle se mit à rire.

Si Alexandre lui avait parlé de 'l'échappée belle' sur le Mont-Royal, elle aurait sans doute beaucoup moins ri. Mais il ne l'avait pas fait, jugeant qu'il y avait des limites à ce qu'il pouvait lui avouer : "Le plus drôle, ce serait que Brière doive s'adresser à l'agence de Rita et Steve, fit-il en rigolant, lui aussi.

L'agence de détection La SÉCU appartenait à Rita Latendresse et Steve Nolet, des amis intimes du couple Lemelin-Denis. La SÉCU était l'une des meilleures agences au Québec en matière de surveillance électronique. En fait, c'était la meilleure. Or Rita avait déjà été policière au SPVM, et disons simplement qu'elle et le commandant Brière n'avaient pas d'atomes crochus.

Kim le savait, évidemment : "As-tu suggéré à Brière de faire affaire avec eux ? s'enquit-elle avec un brin d'ironie.

"Nan ... Ce serait manquer d'éthique. Déjà que je suis en état d'infraction, je ne veux pas être en conflit d'intérêt en plus, déclara Alexandre, mimant un repentir qu'il n'éprouvait pas.

"Conflit d'intérêt, bien sûr ! fit Kim en pinçant la joue de son grand enfant terrible.

Sur les entrefaites, le portable d'Alexandre vibra.

L'appel venait du bureau du commandant Brière. Il était passé 22h00.

Bonne ou mauvaise nouvelle ?

Alexandre répondit, non sans avoir (pour que Kim puisse suivre la conversation dans les deux sens) activé la fonction Speaker phone. *Haut-parleur en français, S.V.P.* Mais ça, c'était sans doute trop demander aux fabricants des foutus appareils.

Quoiqu'il en soit, le couple entendit la voix graveleuse du commandant Brière : "Ouais, ben pendant que tu te prélasses chez-toi, moi, j' travaille, maudit fatigant."

Une entrée en matière qui laissait songeur. "Et ...? Alexandre essayait de ne pas mettre trop d'anxiété dans son *et* mais y parvenait mal.

"Le juge a accepté, on peut procéder. J'ai réservé la chambre. À l'hôtel, ils t'attendent à cinq heures demain matin avec les techniciens de l'agence La SÉCU. Et ne m'appelle surtout pas à la maison pour me dire si ça fonctionne. J'ai envie de dormir demain matin, **moi**. Compris ?"

"Compris, chef ... et merci."

"Ouais ben, fais-moi pas l' coup trop souvent, mon hostie de grand fendant." Sur ces mots 'd'encouragement', Brière mit fin à l'appel sans même dire bonsoir.

Nullement offusqué, Alexandre ferma son appareil et sourit.

Kim, elle, avait suivi la conversation, une main sur sa bouche, pour éviter que le commandant entende ses éclats de rire : "Décidément vous deux, vous faites la paire, rigola-t-elle.

"Hum ... j'oserais même dire : une paire/hors-paire, commenta Alexandre avec un clin-d'oeil.

"Un jeu de mots assez facile, tu ne trouves pas, mon chéri ?"

"Facile, oui. Mais j'apprécierais un minimum d'indulgence de ta part, rétorqua-t-il en prenant Kim dans ses bras .

"De l'indulgence, je ne sais pas si tu en mérites !"

"Allez, on va se coucher, mon lapin soyeux, murmura Alexandre, tout requinqué. "Il faut que je me lève tôt et j'ai quand même un devoir conjugal à accomplir, moi."

"Le repos du guerrier avant l'assaut final ... hum !"

L'atmosphère avait changé dans la cuisine. Il y avait maintenant de la langueur dans l'air.

"Avant et après ... si tu y tiens, susurra Alexandre.

Kim, avec une moue coquine : "Mais pas pendant, ce ne serait pas convenable, j'imagine ?"

"Pendant ? Rire ... : "Trop de témoins ... On risquerait d'être accusés de grossière indécence !"

"Ça viendrait aux oreilles de Brière, tu crois ?" Kim, de plus en plus aguicheuse.

"Mmm ... oui ... Mais je suis certain qu'il m'envierait."

"Donc pour demain à l'hôtel, on laisse tomber, fit Kim en s'asseyant sur les genoux de son mari.

Alexandre, complètement émoustillé : " Mmm ... On pourra se reprendre ailleurs, si tu veux."

"Est-ce à dire que tu me promets un week-end d' amoureux dans une petite auberge sympa ?"

"Tout à fait, amour de ma vie !"

"Dans ce cas, j'ai une suggestion. Saint-Jean-Port-Joli, qu'en penses-tu mon chéri ?"

"Oui, pourquoi pas, c'est un bel endroit."

"D'autant qu'il y a là-bas une rue que j'aimerais bien voir de près."

"Ah bon, laquelle ?"

"La Rue de La Branlette ... Elle existe tu sais."

Alexandre pouffa de rire : "Sans blague !"

"Sans blague. Et ne me demande pas qui a pensé à lui donner ce nom, je ne le sais pas."

"Je m'étonne que tu n'aies pas cherché à savoir, ma chérie."

"Mmmm ... je le ferai éventuellement, mon beau grand chéri."

"Bah ... c'est sans doute un p'tit comique !"

"Ou une p'tite comique !"

"Bien entendu, l'égalité des sexes et tout ... Hummmm ... Allez, ma toute belle Kimou, on va se coucher ?" La toute belle Kimou et le beau grand chéri montèrent à leur chambre sur la pointe des pieds en se faisant des chatouilles ...

59

Cinq heures pile le lendemain matin, le lieutenant Alexandre Denis rencontrait les techniciens de La SÉCU dans le hall d'entrée de l'hôtel.

Les poignées de mains échangées, la petite troupe se hâta vers les ascenseurs.

Dès qu'ils furent entrés dans la chambre réservée par le commandant Brière, les techniciens se mirent au travail. Ils en auraient, dirent-ils, "pour la journée et probablement une partie de la nuit suivante à installer tout le matériel".

Lequel comprenait, outre le filage, la pose de micros ultra sensibles ainsi que des mini-caméras qu'on dissimulerait dans la chambre réservée par la partie adverse.

Évidemment, il faudrait nourrir tout le monde pendant tout ce temps. Or les repas n'étaient pas inclus dans le forfait négocié par le commandant. Sans doute, une façon de protester de sa part, songea Alexandre Denis. *Avec Brière, le diable est souvent dans les détails ...*

Mais, dans les circonstances, il lui était difficile d'en vouloir à son chef. Le commandant avait réussi, en un rien de temps, ce que peu auraient réussi à sa place. Ou auraient même voulu entreprendre. Le lieutenant paierait donc, de sa poche et sans se plaindre, les sandwiches, les repas chauds et les breuvages non alcoolisés.

.....

Des jours **J**, il y en avait dans une vie de flic, mais pas tant que ça.

Or quand cela se produisait, un rien pouvait faire dérailler l'opération. Un détail oublié ou encore un changement de date et d'heure décidé à la dernière minute par la partie adverse. Si bien que pendant deux jours, Alexandre Denis ne dormit presque pas.

Mais quand enfin, le grand jour arriva, il ne ressentait pas la fatigue. L'adrénaline sans doute.

Il était là, à faire le guet en compagnie d'une partie de son équipe d'enquête ainsi que de quelques membres de l'Escouade tactique d'intervention dont il avait exigé la présence pour l'occasion. Une précaution supplémentaire, au cas où il faudrait intervenir en force et rapidement.

On était donc aussi prêt qu'on pouvait l'être.

Les techniciens de La SÉCU avaient fait du bon boulot et tout ce qui se produirait dans la chambre voisine se verrait et s'entendrait, comme si on y était.

.....

Peu avant midi, les "gens" de la partie adverse se pointèrent les uns après les autres.

Josiane Rozon, sanglée dans un tailleur très strict. Son demi-frère, Simon Laplante, le crâne rasé de frais et en complet-veston. Paulo 'Big White' Desbiens déguisé en homme d'affaire prospère. Plus deux malabars dont les vestes craquaient sous des muscles surdimensionnés.

Très vite les pourparlers s'engagèrent.

Avec 'Big White' Desbiens qui présidait la réunion, on ne niait pas avec le puck, je vous prie de le croire. Tant et si bien, qu'au bout de deux heures, le lieutenant et sa troupe avaient tout le matériel nécessaire pour prouver qui avait fait quoi, quand et comment. Mais juste au moment où les flics croyaient le meeting terminé, 'Big White' Desbiens en sortit une qui allait modifier leur perception .

"Y' a rien qu' une solution pour venir à bout du grand flic. Une bombe sur le perron de sa maison. Et pas quand il est là, cracha-t-il.

Hein ! ? ! Dans la chambre d'à côté, c'était la stupéfaction.

"Pas quand il est là ? fit Josiane Rozon, interloquée.

"Non, princesse. Et devine pourquoi ..."

"Mais il me semble que ..."

"Tu veux qu'il te fiche paix. Ben, qu'est-ce qui lui ferait le plus mal ? ricana 'Big White'.

Simon Laplante risqua une explication : "Heu... que sa famille au grand complet soit tuée et pas lui, c'est bien ça, Paulo ?" Le néonazi filait doux en s'adressant au chef des White Wing.

"T'as tout compris, le tondu."

"Pas les enfants quand même ... grimaça Josiane Rozon.

"Ben oui, princesse, rétorqua 'Big White' avec un rire gras.

"C'est trop ... c'est ... " La directrice de L'Auberge du Soleil protestait mais, très mollement.

Dans la chambre d'à côté, les flics retenaient leur souffle. Alexandre Denis, lui, serrait les mâchoires. C'était du sort des êtres qui lui étaient les plus chers au monde dont ces monstres discutaient comme d'une vulgaire marchandise. Il n'avait jamais vraiment compris ce qui se passait dans la tête d'un tueur mais là, il comprenait. Il avait envie de tuer.

"Aye, la pimbêche, c'est ça ou rien ! gueula 'Big White'.

"Mais ... "

"Y a pas de mais ... Et c'est deux millions pour faire la job, c'tu clair ça."

Josiane Rozon sourcilla. Sans doute, plus écrasée par le poids des millions à déboursier que par le poids de scrupules, assez mous de toute façon. Après avoir rechigné quelques minutes encore, vaincue par les arguments 'massue' que lui aboyait Big White, la Rozon accepta le marchandage.

Dans la chambre d'à côté, on entendit des ... "Wow les moteurs, bande de chiens sales !" *Ouais* ... avant que ces "gens-là" n'aient le temps de mettre leur horrible projet à exécution, une intervention rapide et musclée s'imposait.

Le lieutenant donna le signal : "On y va, fit-il simplement.

Et ils y allèrent. En silence, ils sortirent dans le corridor et se postèrent devant la porte de la "chambre du complot". Le lieutenant se saisit d'une clef passe-partout, gracieuseté du gérant de l'hôtel, l'introduisit sans bruit dans la serrure et ouvrit la porte : "POLICE, les mains en l'air."

Surprise ! Souriez à la caméra, bande de salopards ...

Et pour une surprise, c'en fut toute une.

'Big White' et les deux malabars n'eurent pas le temps de prendre leurs flingues posés sur un guéridon. Pour leur part, Josiane Rozon et Simon Laplante, les yeux exorbités et la bouche grande ouverte, se tortillaient sur leur chaise.

On sortit les menottes et Alexandre Denis se fit un plaisir (pas coupable du tout) de leur lire leurs droits. Les rats étaient pris au piège. *Par ici la sortie, messieurs, dame ...*

Tout le monde dans le panier à salade.

60

Deux heures d'enregistrement dans un hôtel, c'était suffisant pour garder les salopards en prison pendant quelques jours, mais pas assez pour porter des accusations qui convaincraient un jury.

Encore fallait-il étayer la preuve avec du 'concret' et tous en étaient bien conscients. Tous étant : le lieutenant, le commandant, le DPCP et le nouveau juge chargé de l'affaire, le juge Bazin. Si bien que les mandats de perquisition, qui auraient dû être émis bien avant, le furent enfin.

Cette fois, le loft de Leïla Farahani occupé, pour ne pas dire usurpé par Josiane Rozon, fut officiellement passé au peigne fin. L'ordinateur avec le journal de bord encrypté fournit tout le matériel nécessaire. Nul besoin d'aveux avec ça. On fouilla également les maisons de Simon Laplante, Paulo 'Big White' Desbiens et celles de ses deux sbires. Là aussi, on trouva ce qu'il fallait et même plus.

La Couronne avait désormais toutes les preuves voulues pour porter des accusations qui tiendraient la route.

Les chefs d'accusation ...

pour Josiane Rozon : meurtre prémédité de feu son époux (aucun délai de prescription pour un meurtre). On l'avait échappée la première fois, mais pas cette fois. Meurtres prémédités de son amant Jean Rivard et de Leïla Farahani. Tentative de meurtre à l'endroit d'un officier de police, le lieutenant-détective Alexandre Denis du SPVM. La Rozon, on la voulait sous les verrous et pour longtemps.

pour Simon Laplante, alias le Chevalier blanc : trafic d'armes, tentative de meurtre à l'endroit du lieutenant (la poursuite sur le Mont-Royal). Complicité dans le meurtre de Jean Rivard. Menaces de mort à l'endroit de l'animatrice de télévision Kim Lemelin et complot avec les White Wings pour attenter à sa vie.

pour Paulo 'Big White' Desbiens et ses sbires, la liste était très longue. Tentative de meurtre à l'endroit de Camille Fortin, la chef-rechercheuse de Kim Lemelin. Meurtre du technicien de laboratoire, Jean Rivard. Meurtres prémédités de deux membres d'un gang adverse dont on avait retrouvé les corps martyrisés dans un boisé sur la rive-sud de Montréal.

Précisons que, même si ces deux meurtres n'étaient pas liés à l'affaire en cours, on savait depuis longtemps que c'était eux qui avaient fait le coup. Conclusion : c'était le moment ou jamais de porter des accusations pour ça aussi. Sans oublier bien entendu : complot pour exterminer la famille du lieutenant-déetective Alexandre Denis.

Gangstérisme, meurtres, tentative de meurtre, trafic d'armes, de drogues, opération d'un labo clandestin et *tutti quanti*. Maintenant qu'on avait réussi à lui mettre la main au collet, Paulo 'Big White' Desbiens ne s'en sortirait pas avec une cabriolette cette fois.

.....

Le laboratoire clandestin fut démantelé sous la supervision conjointe des lieutenants-déetectives Alexandre Denis et Pierre Galipeau. Puis, quelque part sur la rive sud, ils trouvèrent l'entrepôt d'armes illégales. Dans la foulée, ils embarquèrent d'autres membres du groupe de 'Big White', dont ses deux fils. *Eh ben oui, la pomme ne tombe jamais bien loin de l'arbre !*

Évidemment, les déetectives ne se faisaient aucune illusion. Le trafic de speed continuerait, le trafic d'armes aussi, mais sans la 'glorieuse' participation des White Wings. *C'était autant de pris.*

Un autre qui n'y couperait pas fut le juge Landry. Les deux lieutenants allèrent le cueillir à son domicile de Wesmount. Lui serait accusé d'entrave à la justice, de trafic d'armes et de drogues avec ses copains des White Wings. Nul doute, le magistrat serait assez mal reçu en prison. *Tant pis pour lui !*

Donc, les principaux rats étaient sous les verrous en attente de procès. Fort bien mais, les premiers moments de surprise passés, toute cette racaille se prit des avocats pour se défendre.

Et non les moindres.

Quand c'est payant, et les accusés pouvaient certainement payer, au Barreau du Québec, on trouvait d'excellents avocats prêts à défendre leurs clients bec et ongles. Et les grands principes "d'équité et de justice pour tous" prenaient le bord. Soudainement, les méchants n'étaient plus tout aussi méchants, avaient "des états d'âme", éprouvaient "des problèmes de santé", devenaient presque "des victimes du système".

Ce fut ainsi que l'on assista à un déferlement de requêtes : libérations sous promesse de comparaître, arrêts de procédures, mises en demeure etc ... Sauf qu'il fallait désormais compter avec la rigueur de l'incorruptible juge Bazin. Si bien que personne ne fut libéré sous promesse de comparaître ou autrement. La justice suivrait son cours jusqu'au bout.

.....

Évidemment, le succès a un prix.

Un prix qu'Alexandre Denis n'était pas prêt à payer dans son entièreté, du moins. *Eh oui !* les demandes d'entrevues affluaient à son bureau. Demandes qu'il s'empressa de refiler au commandant Brière, lequel se montra ravi de les accorder à sa place. Et hop... le pétage de bretelles devant la presse. À l'entendre se rengorger, on eut que c'était Brière qui avait tout prévu, tout deviné, tout réglé.

N'empêche qu'Alexandre eut la surprise de voir sa photo en page couverture d'un journal à potins qui titrait en toutes lettres : **LE LIEUTENANT-DÉTECTIVE ALEXANDRE DENIS MET LE GRAPPIN SUR UNE BANDE DE CRIMINELS.**

Avec à l'intérieur, quelques pages consacrées à la mémoire de Leïla Farahani. Ce qui se concevait fort bien. Là où ça devenait embarrassant, c'était un article célébrant les faits d'armes du lieutenant et se terminant comme suit :

"Mes plus sincères félicitations au lieutenant-déetective Alexandre Denis. Grâce à sa persévérance, la meurtrière de notre bien-aimée Leïla est sous les verrous. Leïla, une merveilleuse artiste que nous pleurons encore, ma femme Carmen et moi." Signé, Vic Graham.

Ouais ... Inutile de dire que faire la 'une' d'un journal à potins appartenant à Vic Graham (quelqu'un qu'il n'appréciait pas beaucoup) n'était pas dans le plan de carrière d'Alexandre Denis, pas plus que dans sa description de tâche d'ailleurs.

Cependant, il fut forcé d'admettre, mais dans son for intérieur seulement, que les félicitations de Graham à son endroit étaient tout à fait justifiées ... *hem ...* Et que souligner la carrière et la vie de Leïla Farahani était la bonne chose à faire. Et ce, même si ça ne la ramènerait pas à la vie. *Une vie qui n'aurait peut-être pas été écourtée, si Graham ne s'en était pas mêlé ...*

61

À peu près à la même période, le commandant Brière décida de réunir son monde dans les locaux du Quartier général pour célébrer en 'famille' les récents coups de filet.

Ce fut ainsi que les lieutenants Alexandre Denis, Pierre Galipeau et les membres de leurs équipes d'enquête furent 'invités' à un cinq à sept dans les bureaux de leur commandant. La convocation, rédigée dans le plus pur style *Brièreien* : **Cinq à sept dans mes bureaux, soyez-y**, tenant davantage de l'ultimatum que d'une invitation, tous et toutes y étaient.

D'entrée de jeu, les détectives eurent droit à un discours du commandant. Pas trop long, heureusement ! Et qui se conclut par un : "Mes chers amis, je vous l'avais dit qu'avec le juge Bazin, on ne se trompe pas. C'est du solide ça, monsieur ! On ne lui fait pas avaler n'importe quoi."

Après ce mot de bienvenue, Brière donna le coup d'envoi des réjouissances en invitant tout le monde à prendre un verre. Un verre qui devint rapidement plusieurs verres. Du vin et de la bière à volonté. Au frais du contribuable, bien entendu.

Plus tard, le commandant, un peu pompette, circula parmi ses invités, multipliant les sourires et les tapes dans le dos. Mais ... rassurez-vous, pas sur les fesses des jolies policières qui s'étaient pomponnées pour l'occasion. Brière avait du savoir-vivre, il fallait lui donner ça.

En fait, tout le monde était 'joyeux'. On se congratulait mutuellement en se rappelant les faits saillants des dernières semaines. Assez éprouvantes, il faut le dire. Les mots d'esprit fusaient. Les mêmes mots d'esprit qu'on ne trouverait pas si drôles, à jeun, le lendemain. Mais après tout, les occasions de célébrer étaient plutôt rares, pourquoi ne pas en profiter ? Donc, un cinq à sept réussi. Une fête de 'famille' qui laisserait sa marque à coup sûr.

Un 'phénomène de société' qui méritait d'être analysé. Chose qu' Alexandre Denis ne manqua pas de faire. Tout en buvant et blaguant avec les autres, il examinait les comportements de chacun. Son oeil de sociologue sans doute. *Hum ...* et en voyant son chef si plein de 'bonhomie et de joie de vivre', il repensa à la fameuse semaine de ressourcement : *Le bon management, une affaire de tact. Wow !*

.....

Il était passé 22h00 quand le lieutenant rentra chez-lui. Le cinq à sept s'était prolongé bien au-delà de l'heure prévue. *Des choses qui arrivent !*

Kim l'attendait, la mine sombre. Croyant que c'était parce qu'il avait oublié de l'appeler pour la prévenir de son retard, Alexandre bafouilla de plates excuses.

Or ce n'était pas son retard qui dérangeait.

"Comme ça, dit sèchement Kim, il faut que je l'apprenne dans le journal. Tu as failli te faire tuer sur le Mont-Royal et tu ne m' as rien dit. Bravo pour la confiance, Alexandre Denis, bravo !"

Merde ! Dans le brouhaha des arrestations et du bordel qui s'en était suivi, le lieutenant avait complètement omis ... *hem ...* d'avouer l'échappée belle à sa tendre épouse. Ses excuses devinrent de plus en plus plates et bafouillées.

"Oh ! je t'en prie ... fais-moi grâce de tes platitudes." Et Kim d'ajouter, amère : "... c'est une grave erreur de jugement de ta part."

"N'exagérons rien ma chérie, fit l'auteur de la 'grave erreur de jugement', tentant gauchement de prendre sa douce moitié dans ses bras.

"Ne t'approche surtout pas de moi, grogna la douce moitié, tu sens l'alcool à plein nez, pouah !"

Il était clair que ce soir-là, il n'y aurait pas de repos du guerrier.

62

Le lendemain matin, Alexandre Denis n'était pas le seul dans l' équipe à avoir mal aux cheveux. Autour de la machine à café, les échanges étaient rares et assez brefs. À la nuance près, qu'il était probablement le seul à se sentir courbaturé.

La veille, Kim n'avait pas décoléré. Résultat : il avait été contraint d'aller dormir dans la chambre du sous-sol sur un lit trop court pour ses longues jambes. Mais ça, il se ferait couper un bras plutôt que de l'avouer à ses collègues. Ainsi, pour éviter des questions auxquelles il n'avait pas envie de répondre, il alla se réfugier dans son bureau.

Il en était à tenter de faire le tri dans ses messages et ses dossiers, quand on lui refila un appel. C'était le commandant Brière. Il avait la voix éraillée de quelqu'un qui avait trop bu et mal dormi.

"Oui chef, qu'est-ce je peux faire pour vous ? fit Alexandre en se demandant si Brière avait couché dans le sous-sol lui aussi. Souhaitant presque que ce soit le cas. Bizarrement, l'idée le réconfortait. Il se sentit un peu moins courbaturé.

"Rien pour moi, Alexandre ... mais pour d'autres, oui ... En fin de nuit, Josiane Rozon et Simon Laplante ont été trouvés morts dans leurs cellules."

"Quoi !"

"Ouais et on soupçonne un empoisonnement. Les corps sont déjà à la morgue. Les autopsies vont être pratiquées ce matin. Je veux que tu t'en occupes, compris !"

Oh, non ! pas ça ... Pas aujourd'hui ... Du coup, le mal de tête et les courbatures revinrent en force. Alexandre détestait devoir assister aux autopsies. Chaque fois, c'était un supplice pour lui.

"Dépêche-toi, ils t'attendent pour commencer."

.....

Le lieutenant y alla, mais pas seul.

Léo Nguyen, le moins amoché de toute la bande, se porta volontaire pour l'accompagner. Pour Nguyen, tous les prétextes étaient bons pour passer quelques heures auprès de l'amour de sa vie, la pathologiste Nora Gauvin. Et ce, même si ça ne l'amusait tant que ça de la voir coupailier des cadavres.

Cette fois, Nora Gauvin faisait équipe avec nul autre que Réjean Bourque, le directeur du laboratoire médico-légal et ami personnel du lieutenant.

Quand les détectives arrivèrent, les deux pathologistes les attendaient dans le hall d'entrée. Réjean Bourque paraissait impatient : "On m'a réveillé à cinq heures ce matin pour m'apprendre la nouvelle. Comment se fait-il que vous arriviez si tard, maugréa-t-il.

Un coup d'oeil discret de Nora Gauvin fit comprendre à Léo Nguyen, que le moment était mal choisi pour se faire des mamours.

"Heu ... Réjean, ne le prends pas mal, c'est ..." tenta Alexandre Denis.

"Oh ! fous-moi la paix avec tes prétextes, je les connais par coeur."

Réjean Bourque était naturellement un peu bougon mais là, il était vraiment de mauvais poil. Alexandre, un peu décontenancé, cherchait quelque chose de brillant à répondre quand rebelote, son ami Réjean grommela : "Bon, j'ai assez perdu de temps comme ça, allons-y."

.....

Dans la salle d'autopsie, les deux pathologistes et leurs assistants se mirent aussitôt au travail. Les ouvertures en Y, du cou jusqu'au pubis, furent rapidement pratiquées sur les cadavres de Josiane Rozon et de Simon Laplante.

Et c'était reparti ... le bruit des scies, les odeurs de viscères qu'on enlève, les organes qu'on soupèse. Ceux que l'on réserve pour un examen toxicologique plus poussé et ceux que l'on met dans le formol pour ... *on ne sait trop pourquoi* ...

Alexandre Denis n'avait jamais posé la question de crainte d'entendre une réponse qui lui donnerait la nausée. Et ce n'était pas maintenant qu'il allait le faire.

Au bout d'un bon moment, trop long de l'avis du lieutenant, les autopsies furent complétées. Il fallait recoudre : "Je te laisse ça, Nora, fit sèchement Bourque.

"Bien chef. Et pour les tests toxicologiques, qu'est-ce qu'on fait ?"

"Tu t'en occupes aussi. Assurons-nous que c'est bien du cyanure."

"D'accord chef. " Puis : " Hem ... est-ce que Léo peut venir avec moi au ... ?" La pathologiste s'adressait à la fois à son patron et au lieutenant.

Réjean Bourque hocha la tête en signe de ... Probablement d' assentiment.

Le lieutenant y alla aimablement d'un : "Je n'ai pas d'objection."

Les tourtereaux laissés seuls avec les cadavres à recoudre et le 'butin' à emporter au laboratoire, en sortant dans le corridor, Alexandre se risqua : "Dis-donc Réjean, et si on allait prendre un café ?"

Bourque regarda sa montre : "Mouais ... en vitesse."

Décidément, Réjean Bourque n'était pas le 'Bourque normal'. Le Bourque que le lieutenant connaissait depuis des années et avait appris à apprécier. Le Bourque volubile, curieux et blagueur.

63

À la cafétéria, Réjean Bourque paraissait distrait en sirotant son café. Il répondait par monosyllabes aux questions du lieutenant. Lequel dut insister pour avoir à peu près l'heure juste sur la présence de cyanure dans les corps : "Réjean, qu'est-ce qui te fait penser qu'il y a du cyanure dans ...?"

"... les tissus conjonctifs interfasciculaires sont nécrosés."

Aucun effort de vulgarisation là-dedans : "Hum ... donc ?"

"Leurs estomacs en contiennent."

"As-tu une idée approximative de la quantité, Réjean ?"

"Non. Les tests vont nous le dire."

"Et selon toi, à quand remontent les décès ?"

"Quelque part en début de soirée."

"Heu ... peux-tu être un peu plus précis, Réjean ?"

"Les repas sont servis vers 18h00 en prison. Fais le calcul."

"Merde, j'espère qu'ils ont pensé à garder la vaisselle du ..."

"Vérifie."

La patience d'Alexandre commençait à s'effriter. Il avait envie de secouer son interlocuteur comme un pommier mais il se retint. En lieu et place, il prit son i phone et vérifia avec le commandant Brière. Lequel lui répondit : "Ben oui, voyons donc !"

Apparemment, ce n'était pas la journée des réponses élaborées.

"Ouf ! s'exclama le lieutenant en fermant son appareil, Brière m'assure que c'est fait."

"Une bonne nouvelle pour toi."

"Oui, au moins on a quelque chose à se mettre sous la dent, pas vrai Réjean !"

Une boutade facile, une ultime tentative pour dégeler Bourque. Normalement Réjean aurait renchéri avec une blague encore plus facile. Ou aurait émis une hypothèse complètement farfelue, juste pour le plaisir. Pas cette fois. Alexandre en fut pour ses frais. Lesquels, soi-dit en passant, n'allaient pas le mettre dans la dèche.

Un silence s'installa.

Finalement, Bourque y alla d'une question : "Sais-tu si les deux macchabées ont de la famille ?" D'habitude, le pathologiste disait 'viandes froides' en parlant des cadavres. Un terme qu'Alexandre n'avait jamais apprécié. Trop évocateur.

Or Réjean Bourque ne l'avait pas dit. *Mauvais signe* ... Alexandre se racla la gorge : " Heu ... des cousins lointains ... Leur mère est morte il y a deux ans. Et ils n'avaient pas le même père."

"Les pères, eux ?"

Deuxième question. *Wow !* : "Envolés ... On n'a pas pu les retracer."

"Ah !"

Bourque n'était plus Bourque et ça commençait à bien faire : "Bon, écoute Réjean ... je vois bien que quelque chose te tracasse ... Est-ce que je peux t'aider, fit Alexandre, évitant de montrer toute l'exaspération qu'il ressentait.

Le lieutenant avait dû toucher une corde sensible. Bourque réagit enfin. Il déglutit, son regard se voila : "C'est ma femme qui ne va pas ... Mimi ... a le cancer."

"Mimi, mais voyons ! On vous a vus il y trois semaines et tout allait bien."

"Le diagnostic est tombé hier. Nous ne l'avons même pas encore appris aux enfants."

"C'est grave ou ... ?"

"Très grave ... L'oncologue lui donne trois mois à vivre ... Et moi qui suis médecin, je n'ai rien deviné. J'aurai dû voir que quelque chose n'allait pas ... que ..."

Alexandre ne dit pas ce qui lui vint à l'esprit. Réjean était médecin, certes, mais ses "patients" ...
hem ... étaient déjà morts.

"L'oncologue prétend que c'est inutile d' essayer la chimio et encore moins d' opérer."

"Vous allez demander un deuxième avis, j'imagine."

"Bien sûr ... mais en attendant, ce n'est pas facile."

Les deux hommes parlèrent encore pendant une bonne demi-heure.

De l'état de Mimi, des deux enfants, un garçon de dix-sept ans et une fille de dix-huit ans.

Comment prendraient-ils la nouvelle ? Fallait-il attendre un deuxième avis avant de les mettre au courant et ainsi de suite ...

Quand ils se séparèrent, Alexandre demanda s'il pouvait en toucher un mot à Kim : "Elle aime beaucoup Mimi ... elle va sans doute vouloir lui parler et ..."

"Tu peux le lui dire, c'est évident. Mimi appréciera un appel de Kim, j'en suis certain."

"On ne vous laissera pas tomber, Réjean."

"Heu ... merci Alexandre d'avoir eu la patience de m'endurer, je ..."

"Les amis sont là pour ça, comprendre à demi-mot. Mais, *hem* ... pour être franc avec toi Réjean, je préfère des phrases complètes. C'est encore mieux !"

Réjean Bourque eut son premier sourire de la journée.

64

À son retour au Centre d'enquête, le lieutenant fut happé dans le tourbillon des affaires courantes. Avec en tête de liste, les morts suspectes de Josiane Rozon et Simon Laplante.

Que les deux victimes soient d'horribles individus (qui méritaient probablement leur sort) ne pouvait en aucun cas être un facteur de négligence. Certes, personne parmi les détectives n'irait fleurir leurs tombes, mais au meeting quotidien, exceptionnellement tenu en fin d'après-midi, tous convinrent qu'il fallait enquêter avec rigueur et en priorité.

L'hypothèse d'un pacte de suicide fut rejetée d'emblée. Absolument rien, dans ce qu'on avait trouvé en perquisitionnant chez Josiane Rozon et Simon Laplante, ne donnait à penser que ces deux-là avaient envie d'en finir avec la vie. C'était tout le contraire.

Et bien qu'à ce stade embryonnaire, on ait aucune confirmation de quoi que ce soit, les enquêteurs firent comme s'ils avaient des certitudes.

"On a déjà un indice sur qui pourrait avoir fait le coup, avança Judith Chomsky. "Le cyanure qu'on a trouvé dans le labo des White Wings."

"Ouais ... mais leur stock de cyanure a été confisqué, Judith. Donc, quelqu'un d'autre en a réserve quelque part. Alors, **où, qui, quand, comment et pourquoi ?**"

"Y a pas à dire lieutenant, vous avez le don de poser les questions qui tuent !"

"Tu ne trouves pas que la phrase est mal choisie, Judith ?"

"Je trouve surtout, que ce n'est pas nécessaire de nous marteler ces questions-là, lieutenant. On sait tout ça par cœur."

"C'est mon rôle, Judith."

"Ça ne vous tenterait pas de prendre un p'tit congé de rôle, aujourd'hui ?"

"Et pourquoi je ferais ça ma chère Judith ?"

"J'ai encore la migraine à cause du party d'hier et je ..."

"Moi aussi Judith, mais je prends mon mal en patience."

"Eh ben pas moi, lieutenant. D'ailleurs, je vais reprendre de l'aspirine, fit la détective en fouillant dans son sac à main; un grand sac fourre-tout, lequel était plein à ras bord de choses aussi mystérieuses qu'inutiles. Du moins, c'était ce que supposaient ses collègues masculins.

"Dis donc Judith, de l'aspirine, en as-tu assez pour moi, ça ne me ferait pas de tort, gémit Régimbald. "Et tout ça, c'est de la faute à Brière. Trop cheap pour acheter du bon vin. Avez-vous vu la piquette qu'il nous a servie ? On dirait qu'il le fait exprès !"

Tout le monde rit. Un peu jaune. Ils en avaient tous bu et repris de la fameuse piquette, *non ?*

Et ce fut à ce rythme 'au ralenti' que débuta une enquête sur deux meurtres, non confirmés officiellement, mais qui le seraient tôt ou tard. Personne n'en doutait.

65

Quand il rentra chez-lui vers 21h00, le lieutenant trouva Kim qui l'attendait au salon.

Souriante, comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Comme si, c'était une autre, *son double peut-être*, qui l'avait obligé à coucher dans le sous-sol, la nuit précédente : "Les petites dorment, je présume, fit-il sèchement.

"Depuis un moment déjà. Elles ..."

Je suppose que tu vas me reprocher de ne pas avoir été là pour leur lire La Petite fille aux allumettes ... Alexandre l'avait encore en travers de la gorge sa nuit passée en solitaire dans un lit inconfortable pour lui.

"... étaient très fatiguées. Je crois qu'elles couvent un rhume."

"Fiévreuses ?"

"Légèrement. Mais rassure-toi, rien de grave."

"Bon, je monterai les voir tantôt ... Et Nicolas ?"

"Dans sa chambre, il étudie. Il a un examen de mathématique demain. "

Alexandre hocha la tête : "J'irai lui dire bonsoir plus tard."

"Hum ... as- tu mangé. Veux-tu que ... "

"J'ai pris un sandwich sur le pouce, ça me suffit."

Pour Kim, il devenait difficile d'ignorer le ton sec et la brièveté des réponses : "Hem ... écoute Alexandre, je suis désolée pour hier. Je ... je me suis emportée et ... j'avais tort."

"Oui tu avais tort, fit Alexandre, légèrement moins sec mais pas tout à fait onctueux non plus.

"Si tu veux, tu peux réintégrer notre chambre ce soir, minauda Kim.

"J'y compte bien, rétorqua-t-il sans sourire. Un message pas très subliminal pour faire comprendre à Kim que le coup du sous-sol ne passait pas. Ensuite et surtout, il devait lui apprendre pour le cancer de Mimi Bourque.

Bien entendu, une nouvelle de ce genre ne s'annonçait pas en souriant. Et comme il avait eu sa leçon avec l'histoire de la poursuite sur le Mont-Royal, autant crever l'abcès tout de suite. Ce qu'il fit : "... et l'oncologue prétend qu'il n'y a plus rien à faire."

"Oh, mon Dieu ! C'est terrible, c'est ... "

"Ouais." Alexandre considérait qu' une réponse brève était justifiée cette fois.

"Comment prend-elle ça ? Et Réjean et les enfants ?"

"Les enfants ne le savent pas encore ... Mimi, je ne lui ai pas parlé ... Réjean, pas très bien, je le crains ... Évidemment, ils vont demander un deuxième avis."

"J'appellerai Mimi demain pour ... Mais dis-moi, tu as vu Réjean aujourd'hui ?"

"Pour deux autopsies. Josiane Rozon et Simon Laplante sont morts tous les deux, probablement empoisonnés avec du cyanure."

"Hein ! Comme Leïla Farahani ... Suicides ou meurtres ?"

"Ma parole, tu commences à avoir l'âme d'une détective !"

"Contagion croisée, sans doute."

"Sans doute, oui ... " Alexandre se massa les tempes. Un reste de migraine.

Kim, remarquant le geste : " Heu ... la détectivite aiguë, ça donne mal aux cheveux, je me trompe ou ... ?"

"Mouais ... Vas-tu m'en reparler pendant des mois ? fit Alexandre mi-figue, mi-raisin.

"Mmmm ... ça dépendra du taux de récidence." Puis, se faisant charitable, Kim proposa de prendre une tisane : "Il paraît que c'est excellent pour les attaques de 'détectivite' aiguë." Kim aimait bien avoir le dernier mot. Alexandre choisit de ne pas riposter. *À quoi bon ?*

.....

"Drôle de période, nota Alexandre en prenant une gorgée de camomille.

"Oui ... drôle de période en effet, renchérit Kim, sans arrière-pensée cette fois.

Ils parlèrent longuement.

De Mimi et de Réjean, leurs amis éprouvés. De Leïla Farahani et de Camille Fortin, deux victimes. L'une disparue à jamais, l'autre se remettant difficilement de ses blessures. Des parents de Leïla qui ne remettraient jamais vraiment de la mort tragique de leur fille.

Mais ils parlèrent très peu de feus Josiane Rozon et Simon Laplante.

Ils ne dirent pas : "bien fait pour eux", ou encore, "ils l'on bien cherché". Kim et Alexandre n'étaient pas cyniques à ce point. N'empêche que c'était un soulagement de les savoir partis, ces deux-là. Partis pour un monde meilleur ? *Pas sûr... pas sûr du tout.*

66

On était bel et bien en présence de deux meurtres.

Perpétrés dans deux institutions carcérales, à peu près au même moment et de la même manière. Deux meurtres planifiés et réalisés au quart de tour !?! *Ooooookay* ... Un double coup quasiment impossible à réaliser mais qui l'avait été, et magistralement. Pas de doute, pour le réussir, il fallait de la méthode, du fric et des complices à l'intérieur des murs.

Cela dit, les rapports d'autopsies et les tests toxicologiques clarifiaient au moins deux points.

Une importante quantité de cyanure avait été trouvée dans les corps. Et comme pressenti, les décès remontaient aux repas pris par les deux victimes vers 18h00, soit quelques heures avant qu'on les découvre, les yeux révulsés, gisant dans leurs vomissures.

Pour les septiques, (il y en a toujours) l'analyse des restants de pâté chinois dans un cas et d'un spaghetti/boulettes dans l'autre, le prouvait hors de tout doute. Quoi de mieux qu'un bon pâté chinois et un excellent spaghetti/boulettes au cyanure pour régler tous les problèmes, *pas vrai !*

Deux plats, "typiquement de chez-nous", servis couramment en prison. Normalement, les prisonniers et prisonnières vidaient leurs assiettes au complet. Mais largement saupoudrés de cyanure, auriez-vous vidé vos assiettes ? Probablement pas. Les deux victimes non plus, semble-t-il.

N'empêche que, le malheur des uns faisant parfois le bonheur des autres, les enquêteurs connaissaient maintenant le *quand* et le *quoi*.

Il leur restait à découvrir le *comment*, le *qui* et le *pourquoi*.

En un mot ou plutôt en plusieurs ... Qui pouvait se procurer du cyanure ? Une denrée non comestible, sûrement pas en vente au supermarché ou dans les pharmacies. Alors où ?

Et qui avait un motif suffisant pour vouloir en finir avec Josiane Rozon et Simon Laplante ? Et pourquoi ? Bien entendu, les candidats ne manquaient pas. Des gens qui avaient souffert des basses œuvres des deux criminels, devenus victimes à leur tour, il y en avait une pelletée.

Prenons, par exemple, le lieutenant-déetective Alexandre Denis et sa femme l'animatrice de télévision Kim Lemelin. Tous deux avaient de bonnes raisons de ne pas aimer Josiane Rozon et Simon Laplante. Le couple Lemelin-Denis avait de la méthode, assez de fric et le bras un peu long. Quoique pas assez long pour avoir des complices à l'intérieur des murs.

De toute manière, l'idée qu'ils puissent, l'un ou l'autre, avoir trempé dans cette affaire était tellement invraisemblable que les détectives n'y pensèrent même pas.

Le couple Farahani, peut-être ? Eux avaient de très sérieuses raisons de haïr Josiane Rozon et Simon Laplante. Les détectives y pensèrent mais, pas longtemps. Les Farahani avaient sans doute de la méthode, sauf qu'ils n'avaient toujours pas de fric et sûrement pas le bras assez long.

Aussi on élimina Camille Fortin, la chef-recherchiste de Kim Lemelin. De même que Catherine Lafond, l'ethnologue et Étienne Paquin, le vérificateur-comptable, ami d'enfance de Jean Rivard. Bien que ces trois-là aient eu des raisons d'en vouloir aux deux criminels, ils n'avaient absolument pas le "profil de l'emploi".

Dans ce cas, qui d'autre ?

Quelqu'un de L'Auberge du Soleil ou du groupe néonazi Les Rebelles ?

Ou encore quelqu'un qui voulait éviter que Josiane et Simon divulguent des secrets bien gardés lors des procès qui se tiendraient sous peu ? Et le bras assez long pour faire exécuter le sale boulot ?

Le nom de Vic Graham refit surface. Lui avait du fric, de la méthode et le bras long. Mais, en voulait-il suffisamment aux deux victimes ? À moins que ce soit Paulo 'Big White' Desbiens qui aurait tout manigancé du fond de son cachot ? L'escogriffe en serait bien capable.

Les enquêteurs se perdaient en conjectures.

67

"Rigueur, rigueur, rigueur" comme dirait l'autre.

Un principe qu'Alexandre Denis et son équipe d'enquête appliquèrent à la lettre. Ils rencontrèrent tous ceux et celles susceptibles, selon eux, d'avoir trempé directement ou indirectement dans les deux meurtres. En commençant par Paulo "Big White" Desbiens.

Le prisonnier, flanqué de son avocat, les envoya carrément promener. En termes si grossiers, que pour ménager les oreilles sensibles, vaut mieux ne pas les répéter. Même l'avocat avait l'air de trouver que son client était un malappris, un vrai "pas de classe". Bref, ce fut une séance stérile et grotesque dont, on l'aura deviné, personne ne sortit grandi.

Vic Graham, lui, collabora entièrement à l'enquête. Et sans la présence d'un avocat.

Il permit qu'on vérifie son emploi du temps, ouvrit ses livres, répondit poliment à toutes les questions et sans faux-fuyants. Il en voulait aux victimes et ne s'en cacha pas : "Mais, assura-t-il, pas au point de dépenser de l'énergie et du fric pour en finir avec ces deux-là. Cependant, que quelqu'un ait décidé de s'en charger me réjouit au plus haut point. Bravo !"

Une déclaration qui avait le mérite d'être franche. Si Josiane Rozon et Simon Laplante avaient encore eu leur mot à dire, ils n'auraient peut-être pas été du même avis. Mais les flics, eux, comprirent le sens des propos de l'homme d'affaires.

Au fond, pourquoi Vic Graham aurait-il risqué de tout perdre pour venger Leïla Farahani ?

Et ce, même s'il continuait à dire que sa mort les laissait inconsolables, sa femme Carmen et lui. Conclusion : bien qu'il en ait eu les moyens, Vic Graham n'avait pas trempé dans le coup mais ... était bien content que quelqu'un l'ait fait. *Hem ...*

Ensuite, les détectives rencontrèrent le personnel et les pensionnaires de L'Auberge du Soleil.

Là, c'était la stupéfaction, presque de la catatonie.

Déjà que l'incarcération de la directrice avait laissé la place sans dessous-dessous, imaginez son meurtre ! Personne ne savait quoi que ce soit. Et probablement que c'était vrai. Après tout, Josiane Rozon avait eu une vie assez compartimentée, merci.

Pour faire bonne mesure, les enquêteurs interviewèrent quelques disciples de Simon Laplante. Certains, déjà en tôle pour avoir participé au trafic d'armes avec feu leur chef. D'autres qui faisaient l'objet de surveillance pour avoir tenu des propos haineux sur Twitter, Facebook etc ...

Tous étaient "sur le cul" comme on dit. Une fois ce constat établi, et les flics s'en rendirent vite compte, c'était des types aux cerveaux lessivés. Incapables de planifier une opération comme celle qui avait mené aux meurtres de la sœur et du demi-frère.

Évidemment, les détectives avaient questionné un peu tout le monde dans les deux institutions où les meurtres avaient été commis. Encore là, personne n'avait vu quoi que ce soit et rien entendu non plus. Remarquez que le contraire aurait été surprenant.

Dans le milieu carcéral, la loi du silence prévalait.

Donc, retour à la case départ.

Comment, qui et pourquoi ?

68

Centre d'enquête, salle de conférence.

Tout le monde était là.

Certains (pas tous), l'air las et parfaitement dégoûté. À un point tel que le lieutenant se demanda s'il ne devrait pas aller chercher quelques bonbonnes d'oxygène au cas où ...

Une démarche que Léo Nguyen lui épargna en rompant le silence : "Pensons-y ... la psychologie de 'Big White' Desbiens nous en dit long sur le personnage et ..." Nul doute, le sergent-détective-théologien-psychologue allait gratifier ses collègues d'une de ses brillantes analyses.

"On s'en fout de la psychologie de 'Big White', coupa Régimbald sur un ton cassant. Lui n'était pas un grand fan des longues analyses; ça lui prenait du concret.

"Eh bien, moi, je ne m'en fous pas, intervint Alexandre Denis. "Développe un peu Léo."

Fort de l'appui de son chef et malgré les soupirs d'impatience de Régimbald, Léo Nguyen développa : "Le jour du rendez-vous dans la chambre d'hôtel, j'ai bien observé le comportement de 'Big White' et je suis convaincu que le type est paranoïaque et vindicatif comme pas un. Il doit probablement imputer son arrestation à Josiane Rozon et à Simon Laplante, les deux éléments faibles de cette bande-là et ... "

"Bah, tu dis des niaiseries, Nguyen, grogna Régimbald.

"Pas du tout, je crois que Léo a raison, fit le lieutenant, appuyant une fois de plus Nguyen.

"Desbiens se méfiait de Josiane Rozon et de son demi-frère. Sa façon de leur répondre et ... On peut revoir la bande-vidéo pour nous en assurer, proposa-t-il.

Une proposition qui n'eut pas l'heur de plaire à Régimbald, assez mal luné ce jour-là.

"Ben voyons donc, on va perdre notre temps. C'est évident que 'Big White' est parano et vindicatif. On s'en va où avec ça ?"

"Certainement plus loin que où on est rendu ce moment, répliqua vertement Nguyen.

"Écoute-moi bien, épais, c'est quand même pas 'Big White' qui a mis le cyanure dans le pâté chinois et le spaghetti/boulettes."

Épais ! Piqué au vif, Léo Nguyen s'échauffa pour de bon : "Tu ne vois jamais plus loin que le bout ton nez, Régimbald. 'Big White' a très bien pu, de sa cellule, commander les meurtres. On le sait ça prenait des complices à l'intérieur. Desbiens a des amis partout, alors pourquoi pas chez les gardiens de prison, comprends-tu ça, niaiseux ?"

Les autres suivaient la discussion avec intérêt et disons-le, un peu d'appréhension. En effet, le ton monta dangereusement. Régimbald prétendait que : "Ça vient de plus haut que ça, **maudit épais.**". Ce à quoi Nguyen riposta : "Tu ne comprends rien à rien **espèce de demeuré.**"

Et les noms d'oiseaux fusèrent de part et d'autre.

Chacun restant sur sa position, on risquait de se retrouver à la fin de la journée, guère plus avancé qu'au début. Ou pis encore, à voir l'air furax des deux belligérants, peut-être même que cela finirait dans un bain de sang.

"Bon, ça suffit, trancha le lieutenant. "Vous êtes en train de perdre les pédales, vous deux. Si 'Big White' vous entendait vous chamailler comme vous le faites, il serait sûrement flatté. Déjà que son ego est gonflé aux stéroïdes, alors, n'en rajoutez-pas, s'il vous plaît !"

Quand une situation menace de dégénérer en "conflit nucléaire", une touche de dérision peut parfois (pas toujours) aider à relâcher la pression. Ce fut dans un silence, ponctué de toussotements discrets, qu'on attendit la réaction des belligérants.

Allaient-ils comprendre que le ridicule peut tuer à l'occasion ?

Ô miracle ! ils comprirent et il était temps.

On en revint donc au postulat de base avec un ajout.

Il se pouvait fort bien que les meurtres de Josiane Rozon et Simon Laplante aient été commandés par quelqu'un d'influent, possiblement réalisés avec l'aide de 'Big White' Desbiens et ses amis à l'intérieur de la prison. Et pourquoi pas des gardiens, par exemple.

Comme ça, Nguyen et Régimbald y trouvaient leur compte. Nguyen se permit même une comparaison assez boiteuse : "Lieutenant, fit-il, vous me faites penser au roi Salomon. Shélomo en hébreu, ça veut dire sage. Voyez-vous, Salomon était ... "

"Ah non ! pas encore tes histoires de Bible et d'Ancien Testament, gémit Régimbald en faisant mine de s'essuyer le front. Là, c'était drôle. Tout le monde rit de bon cœur.

Et ce fut ainsi que se termina une session de remue-méninges qui avait failli virer en foire d'empoigne. Il ne restait plus qu'à trouver quelqu'un avec le bras long, qui avait un lien avec les White Wings et qui, pour une raison X Y Z, en voulait à Josiane Rozon et Simon Laplante.

Simple comme bonjour !

69

Deux jours après ce meeting tumultueux, le documentaire sur l'extrême-droite, préparé par Kim Lemelin et son équipe, était diffusé à heure de grande écoute.

À la toute fin de l'émission, l'animatrice nommait quelques-uns des "mécènes" qui soutenaient financièrement les groupes néonazis énumérés dans l'émission.

"Merde, s'écria le lieutenant, j'aurais dû y penser avant."

Comme l'émission était en "différé" et pour cause, le couple Lemelin-Denis l'avait regardée, dans leur salon, en compagnie du couple Élise Denis/ Louis Santerre.

"C'est à dire ? fit Kim, qui prenait de plus en plus les tics de son flic de mari.

"Un des types que tu as identifiés. Celui des magazines spécialisés dans les voitures de sport et les motos. Voyons, son nom, c'est ..."

"Heinz Shäfer."

"Oui, Shäfer, c'est bien ça. Tu cites son nom ... mais l'as-tu interrogé avant de ..."

"Bien sûr. Je voulais même l'avoir en entrevue pour le reportage. Il a refusé."

"Et en gros, qu'est-ce qu'il t'a dit ?"

"Qu'il était un sympathisant des groupes néonazis. Que oui, il trouvait dangereuse l'arrivée massive de réfugiés au Québec et que ça risquait à la longue d'abâtardir la race. Le discours classique de l'extrême-droite, quoi."

"A-t-il mentionné le groupe Les Rebelles ?"

"Non, parce que je n'ai pas eu le temps de lui poser la question. Je voulais d'abord connaître son histoire, ses motivations. Ça ne lui a pas plu et il m'a raccroché la ligne au nez."

"Tous pareils ces gens-là, des froussards ! s'exclama Élise.

"Mais des froussards dangereux, fit Louis Santerre. L'inspecteur de la SQ avait compris dans quelle direction allait son beau-frère : "Quelque chose me dit que tu vas t'intéresser au sieur Heinz Shäfer pour les meurtres de Josiane Rozon et de Simon Laplante, je me trompe ou ...?"

"Mmmm ... il correspond à peu près au profil que nous avons dressé avec mon équipe. De l'argent, un certain pouvoir, des affinités avec l'extrême-droite. Reste à savoir, s'il était en relation avec les deux victimes. Si oui, pourquoi leur en voulait-il ? Et aurait-il des liens avec les White Wings ?"

"En tout cas, il semble que le type n'ait pas envie de s'afficher publiquement. Peut-être qu'il craignait que son nom soit divulgué aux procès, avança Élise.

"Ça, c'est s'il avait des raisons de le craindre. Et jusqu'à preuve du contraire, nous l'ignorons."

"Je comprends, Alexandre. Mais pour se rendre au point B, il faut partir du point A. Du moins c'est ce qu'on m'a appris au collège, répliqua la grande sœur avec un clin d'oeil.

"Et après, tout devrait s'enchaîner comme par miracle. C,D,E, F... Je la connais ta rengaine, nanananaaaa ... chantonna Alexandre.

Fou, fou, fou ce qu'une relation frère/soeur bien assumée pouvait donner par moments. Élise et Alexandre se mirent à se faire des grimaces comiques et tout le monde s'esclaffa. Louis Santerre fut le premier à reprendre son sérieux : "Dis donc Alexandre, ton équipe et toi, vous croyez vraiment que les White Wings ont quelque chose à voir dans l'affaire ?"

"C'est une hypothèse qui en vaut bien d'autres. Et ... puisque la SQ ne fait rien pour nous aider, fit Alexandre avec une mauvaise foi évidente, permets-nous, cher inspecteur Santerre, de continuer à en échafauder encore si le cœur nous en dit."

Tout le monde rigola de plus belle. Décidément, ce ne serait pas ce soir-là qu'on résoudrait l'affaire du double meurtre de Josiane Rozon, la travailleuse sociale, meurtrière encanaillée et de Simon Laplante, le néonazi, meurtrier, trafiquant d'armes et ami des White Wings.

N'empêche que le lieutenant Alexandre Denis, chef-enquêteur aux Homicides du SPVM, avait maintenant une piste dans la personne du propriétaire des publications VROOOM.

Un dénommé Heinz Schäfer, probablement d'origine allemande d'après le nom.

Hum. ...

70

Centre d'enquête, salle de conférence.

Parfois, quand tout allait bien, on potinait un peu avant de démarrer la réunion. Or ce matin-là, tout allait relativement bien au sein de la valeureuse équipe du lieutenant Alexandre Denis.

Pas parfaitement bien, mais assez pour que Judith Chomsky se mette en frais de raconter aux autres sa soirée de la veille. La détective était allée manger au Mezzeh : "... avec Tristan et un couple d'amis, précisa-t-elle. "Et devinez quoi ?"

Silence.

Apparemment, personne n'avait envie de jouer aux devinettes. Judith ne se démonta pas pour autant : "Au dessert, j'ai refusé de prendre leur spécialité, le gâteau à la farine de manioc ... fit-elle en riant. "Je sais, le gâteau au manioc ne contient qu'une infime trace de cyanure, mais je ne pouvais pas me résoudre à y goûter."

"Vous auriez pu choisir d'aller ailleurs, intervint Alexandre.

"Oui sûrement, mais Tristan a insisté. De toute manière, la bouffe est excellente et Ali Bey Al-Dandachi est tellement aimable."

"Ah, Tristan a insisté, tiens donc ! " Le lieutenant n'était pas vraiment surpris. Le mari de Judith, Tristan Delanoix, ex-inspecteur à la Sûreté de Paris, maintenant directeur d'un groupe de travail sur le terrorisme affilié à l' U de M, avait la fâcheuse habitude de fourrer son nez partout.

Alexandre ne le détestait pas, même qu'il avait de l'estime pour lui. En autant que Delanoix ne se mêle pas de ses enquêtes. Et ce n'était peut-être qu'une impression, mais il lui semblait que c'était précisément ce que Delanoix avait tenté de faire en allant manger au Mezzeh.

Diplomatie oblige, il garda pour lui cette réflexion peu charitable et probablement pas tout à fait exacte non plus. Et puis, il y avait mieux à faire que de passer la réunion à débattre de la pertinence d'aller manger au Mezzeh, ou pas.

Se tournant vers Régimbald et Nguyen, le lieutenant leur demanda où en étaient leurs recherches sur Heinz Shäfer. C'était à dessein qu'il avait mis les deux belligérants sur la piste. Leur réconciliation demeurant fragile, il avait calculé qu'un projet commun ne pouvait qu'être bénéfique pour eux et par ricochet, pour la paix commune.

Il ne s'était pas trompé puisque les deux détectives avaient la mine détendue de gens bien dans leur peau et "en harmonie avec le grand tout cosmique". Tellement zen, que c'était à qui laisserait parler l'autre en premier : "Va-y N'Guyen." "Non, toi d'abord, Régimbald."

OK pour la réconciliation mais trêve d'amabilité, S.V. P !

Le lieutenant fit signe à Nguyen de commencer.

Dans l'équipe, quand on voulait en apprendre davantage sur un individu sans que ce dernier s'en aperçoive, on demandait à Léo Nguyen de mettre ses talents de hacker à profit. Incitation à commettre un geste illégal, direz-vous. Et vous auriez raison.

Sauf qu'advenant le cas où ça viendrait aux oreilles du commandant Brière ou de qui que ce soit, Alexandre Denis en assumerait toute la responsabilité. Si bien que Nguyen s'était mis à l'oeuvre et avait piraté l'un des ordinateurs de Heinz Shäfer dans ses bureaux de VROOOM.

"Pas de doute, fit le sergent-détective- théologien- hacker émérite, Shäfer a des liens solides avec Les Rebelles. Depuis la création du groupe, des chèques variant de 10,000.00 \$ à 30,000.00 \$ ont été émis pour le groupe, au nom de Simon Laplante."

"Oui mais ces chèques-là on les a vus en examinant le compte bancaire de Laplante. Il me semble qu'ils ne portaient pas la signature de Shäfer, je me trompe ou ..."

"En fait c'était Joseph Séguin, son v.p. aux finances qui les signait."

"C'est légal ? insista Alexandre Denis.

"Pas toujours mais la plupart du temps, lieutenant, intervint Jérôme Vandal, le nouveau - plus - du tout- nouveau : "Quand j'étais aux Crimes économiques, c'est une des choses qu'on vérifiait. Dans le cas présent, mis à part le fait que l'argent allait à des néonazis, je ne pense pas qu'il y ait de problème."

"Je ne comprendrai jamais rien à toutes ces simagrées comptables, soupira le lieutenant.

Personne ne le contredit et il s'attendait pas à ce qu'on le fasse non plus. C'était bien connu, il avait les chiffres en horreur et aurait fait un très mauvais comptable : " Donc, poursuivit-il, peut-on en conclure que le véritable chef du groupe Les Rebelles était Shäfer et non Laplante ?"

"Hum ... peut-être, rétorqua Nguyen. En tout cas, ça prouve que les magazines de chars et de motos, c'est payant en masse. J'ai vu les états financiers et c'est impressionnant. Ça va chercher près du milliard de chiffres d'affaire ! "

"Autre chose ? fit le lieutenant.

Devant l'apparente froideur de son chef, Nguyen commençait à être beaucoup moins zen : "Rien d'autre pour l'instant, dit-il sèchement. "Je vous ferai remarquer que nous sommes en début d'enquête et croyez-moi, ça n'a pas été facile de percer les multiples protections de l'ordinateur de VROOOM. Triple encodage et tout le bazar."

"Mmm ... Et toi, Régimbald, as-tu trouvé un lien quelconque entre Shäfer et ' Big White' Desbiens ?" Étant donné la tiédeur des réactions du lieutenant, Régimbald se lança mais, prudemment :

"Heu... oui. Enfin ... je crois, oui." Le sergent- détective expliqua qu'il avait trouvé dans un numéro de VROOOM consacré aux motos, une photo montrant Paulo 'Big White' Desbiens : " ... qui posait à côté d'une Harley Davidson et ... "

"Mouais ... ça ne prouve pas grand-chose."

Du coup, Régimbald devint beaucoup moins zen lui aussi. Ce fut donc avec une certaine aigreur qu'il répliqua : "J'allais justement dire que j'ai trouvé autre chose, lieutenant."

"Dans ce cas, cesse de tourner autour du pot."

Cette fois, la réponse de Régimbald fusa comme une balle.

Et ce n'était plus, avec 'une certaine aigreur' mais plutôt avec 'une aigreur certaine' : "Dans un numéro très récent, j'ai trouvé une autre photo. Celle-là a été prise dans un bar de danseuses à Laval. On y voit Heinz Shäfer et 'Big White' Desbiens, assis côte à côte, riant et trinquant avec des poules de luxe. Ils ont l'air de très bien s'entendre."

"Ouais ... Ça prouve qu'ils se connaissent suffisamment bien pour trinquer en galante compagnie, fit pensivement le lieutenant.

Régimbald et Nguyen échangèrent un regard. Il était évident que l'un et l'autre s'attendaient à plus d'enthousiasme de la part de leur chef. Ils avaient fait de leur mieux et un simple mot d'encouragement aurait été le bienvenu.

Après un instant de flottement, le mot d'encouragement vint enfin : "Léo et Frank, ce que vous avez trouvé est très bien et même au-delà de ce à quoi je m'attendais ..."

"Mais ... ? questionna Frank Régimbald, méfiant. Quand on travaille depuis longtemps avec quelqu'un, on décèle vite le bémol. Une intonation, une mimique ... Surtout avec un lieutenant assez porté sur les bémols. Cette fois, c'était l'intonation.

Et comme de juste, bémol il y avait : " Mais ... malheureusement, je crains que ce ne soit pas suffisant pour faire venir Shäfer au poste. "

"Heu ... lieutenant, à moins qu'on essaie encore avec Paulo Desbiens, suggéra Jérôme Vandal.

Le lieutenant grimaça : "Optimiste, Vandal ! Depuis son incarcération, nous l'avons interrogé pendant des heures et qu'est-ce qu'on a obtenu ?"

Les autres hochèrent la tête. Ils avaient tous, à tour de rôle, tenté de faire parler le redoutable chef des White Wings. Ils en avaient été quitte pour entendre tout le répertoire de sacres que le bonhomme avait en réserve. Et il en avait beaucoup en stock. Mais à part ça, rien, zilch, nada.

"Donc, reprit Alexandre, pour en savoir plus sur Shäfer et ses activités para-VROOOM ... appelons- les comme ça, il nous faut des mandats de perquisition pour sa demeure et ses bureaux ... Je vais voir avec Brière si c'est possible."

"Vous vous sentez d'attaque, lieutenant, rigola Judith Chomsky.

"Téméraire surtout ! répliqua Alexandre avec un pâle sourire. Il n'était pas du tout certain que ce qu'il avait à faire valoir convaincrait le commandant Brière.

Une série de chèques faits au groupe néonazi Les Rebelles et deux photos. L'une de 'Big White' Desbiens sur une Harley Davidson et l'autre montrant Shäfer et Desbiens dans un bar de danseuses à Laval. Comment Brière allait-il réagir ? *Mal, probablement.*

71

Le lieutenant ne réussit pas à rejoindre Brière ce jour-là. Le commandant était en réunion avec l'État major et ne serait pas de retour au bureau, lui avait-on répondu. Brière ne le rappela que le lendemain matin, alors qu'il s'appêtait à prendre le petit déjeuner en famille. On était samedi. En principe, un jour où il n'était pas en service.

Il alla s'isoler dans son bureau pour prendre l'appel.

"Ouais... t'as essayé de me rejoindre hier. Qu'est-ce qu'il y a encore ? grogna Brière.

Alexandre fit de son mieux pour ne pas riposter sur le même ton. Et pendant vingt minutes, il exposa la situation concernant Shäfer : "À ce stade, des mandats de perquisition nous aideraient, j'en suis convaincu, commandant."

Et comme il l'avait pressenti, ça ne se passa pas très bien.

"Bordel, vous ne savez plus travailler comme du monde, vous autres. Les deux pieds dans la même bottine. Penses-tu que je vais demander des mandats avec ce que vous avez trouvé. Oublie ça. Grouillez-vous le cul et faites venir Shäfer au poste, maudite marde. Savez-vous encore poser des questions ? Va-t-y falloir que j'aïlle vous tenir la main, hostie !"

Un Brière vitupérant et injuste. Celui d'avant la semaine de ressourcement et d'avant le party où il s'était montré si plein d'entregent. Et heureusement, qu'il n'avait pas été question du hacking, ça aurait été dix fois pire. À bout d'arguments et de patience, Alexandre raccrocha sans même dire au revoir.

"Merde, quel foutu caractère de cochon, celui-là, marmonna-t-il. Or pendant ces vingt minutes éprouvantes, il ne s'était pas rendu compte que les jumelles étaient venues le rejoindre. "C'est pas beau de dire merde, papa, fit Zoé en secouant un minuscule index devant le visage de son père.

Elle était irrésistible. Sa mère tout crachée. Alexandre la prit sur ses genoux : "Tu as raison ma chérie, ce n'est pas beau, fit-il la mine contrite. "La prochaine fois, je ferai attention."

"Papa, moi aussi je veux m'asseoir sur tes genoux, grasseya Chloé, l'autre jumelle. Elle aussi ressemblait à sa mère comme deux gouttes d'eau. Quand la petite fut sur ses genoux, elle lui chuchota à l'oreille : "Tu sais papa, quand t'es pas content, tu peux dire flûte, c'est plus poli."

Elles étaient adorables dans leurs pyjamas à pattes. Alexandre oublia tout le reste : "Allez les filles, on va manger, fit-il en les déposant par terre.

On était samedi, jour de congé, jour qu'il était bien résolu à consacrer aux siens.

.....

Dans la cuisine, ça sentait bon.

Pendant qu'Armande disposait les couverts, Kim en jeans, tee shirt et munie de gants de cuisine, retirait les muffins aux bleuets du four. Nicolas, alléché par l'odeur du bacon, arriva tout ébouriffé, les yeux encore pleins de sommeil.

Le lieutenant tartina les toasts pour les jumelles. Elles les aimaient bien rôties et couvertes de confiture-maison aux fraises. Puis, après avoir versé du café dans les tasses de Kim et d'Armande, il s'en prit un bien fort. Et en famille, on mangea et on discuta du plan de match pour la journée.

On était samedi et ce le serait toute journée.

Tout en mangeant avec appétit, Alexandre repensa brièvement à son enquête et se dit que ...

là où ils étaient, Josiane Rozon et Simon Laplante n'étaient pas pressés. Que leurs meurtres soient résolus, demain, dans deux semaines ou dans dix ans n'avait aucune importance pour eux. Donc, Brière pouvait continuer à s'époumoner si ça lui chantait. 'Big White', continuer à faire la baboune en tête. Quant à Heinz Schäfer, il finirait bien par l'avoir dans le détour.

Et puis, merde ... Non, flûte ...

Heinz Shäfer se présenta au Centre d'enquête en compagnie de son avocat Maître Noël Choquette. Or pour une simple entrevue, la présence d'un avocat n'étant pas absolument nécessaire, rares étaient ceux et celles qui utilisaient le procédé. Prudent, le dénommé Shäfer. En tout cas, le type avait eu le pif parce que, à tout le moins, il aurait probablement besoin d'un soutien moral.

En effet, le tandem Nguyen /Régimbald avait continué ses recherches. Si bien que mis à part un goût prononcé pour les voitures sport, les motos et les poules de luxe, on en savait un peu plus sur l'individu. Assez, pour justifier la présence d'un avocat à ses côtés.

À leur arrivée, le lieutenant, flanqué du sergent-détective Judith Chomsky, les invita poliment à passer dans une salle d'interrogatoire. Une fois tout le monde installé, il prévint que l'entrevue serait enregistrée. Maître Choquette fut sur le point de protester, puis se ravisa. La pratique était courante et s'objecter aurait donné l'impression que le client avait quelque chose à cacher.

Dans la pièce attenante, derrière la vitre sans tain, étaient assis Nguyen et Régimbald, les principaux responsables du dossier. Et ... un "invité". Le commandant Brière en l'occurrence. Alexandre Denis l'avait pris au mot. *Ah ! tu veux nous tenir la main et ben c'est ce qu'on verra ...* Il allait lui montrer que la 'base' savait encore travailler comme du monde.

Physiquement, Heinz Shäfer était le prototype de l'aryen - québécois- d'origine germanique-pure laine (si l'on peut s'exprimer ainsi). La jeune trentaine, grand, blond, les cheveux en brosse, athlétique et très imbu de sa personne. Maître Noël Choquette, un québécois pure laine et pas du tout arien celui-là, était plus petit mais athlétique lui aussi. Et surtout, un excellent avocat.

Le lieutenant Denis et Maître Choquette se connaissaient depuis fort longtemps.

Cela remontait au temps où étudiants, ils partageaient avec deux autres camarades de fac un appartement rue Saint-Hubert. Eh oui, comme le temps passe !

Finis les repas de macaronis au fromage et de fèves au lard en canes mangés sur le pouce. Chacun avait fait son chemin depuis; visiblement pas du même bord de la clôture. Et quand ils croisaient le fer, chose qui leur arrivait dans une cause ou une autre, ils se vouvoaient. C'était, pour eux, une façon de bien délimiter leur territoire.

.....

Le lieutenant passa immédiatement à l'attaque. Parfois, il choisissait l'approche douce. Cette fois, une approche plus 'directe' s'imposait. Et pas à cause de la présence de Brière de l'autre côté de la vitre, ni de celle de Maître Choquette. Mais plutôt, à cause de la tête du client.

Une vraie tête à claque, ce Shäfer ...

"N'est-il pas vrai, monsieur Shäfer, que feue votre ex-épouse, Viviane Thibodeau, s'était réfugiée à L'Auberge du Soleil, il y a près de quatre ans. Très amochée. Elle vous accusait de coups et blessures. Par la suite, elle a demandé le divorce et l'a obtenu. La cour vous a interdit de vous approcher de chez-elle. Cette injonction, l'avez-vous respectée, monsieur Shäfer ?"

Nul doute, le monsieur était mécontent de l'entrée à matière : "Je ne vois pas en quoi ça vous regarde, lieutenant, cracha-t-il avec hauteur.

"Détrompez-vous, monsieur Shäfer, ça me regarde. Dans la mesure où Viviane Thibodeau est morte assassinée à peine quelques mois après le prononcé du divorce. Empoisonnée au cyanure ... tout comme madame Josiane Rozon, celle qui l'avait hébergée à L'Auberge du Soleil. Étrange coïncidence, ne trouvez-pas, monsieur Shäfer ?"

Shäfer, dont le teint pâle avait viré au rouge foncé, protesta vivement en termes peu élégants. Voyant que son client s'échauffait, Maître Noël Choquette s'interposa : "Mon client est-il accusé de quoi que ce soit, lieutenant Denis ?"

"Pas pour l'instant, maître Choquette."

Sur les entrefaites, le téléphone interne sonna. Le lieutenant alla prendre l'appel.

C'était Brière : "Continue comme ça, c'est parfait. Prends ton temps pendant que j'essaie d'avoir les mandats de perquisition." Alexandre réprima un sourire. Amusante, la métamorphose. Une immersion avec 'la base', ça ne change pas le monde mais ça l'améliore ... *Pas vrai, Brière !*

De retour à la table, le lieutenant abandonna provisoirement le meurtre de l'ex-épouse de Shäfer pour passer à l'item : relations avec 'Big White' Desbiens : "Connaissez-vous un certain Paulo Desbiens, monsieur Shäfer, questionna-t-il innocemment.

"Paulo Desbiens ? Je ne crois pas, non."

"En êtes vous bien certain, monsieur Shäfer ?"

"Mais oui, j'en suis certain, affirma 'l'aryen' à nouveau plein de morgue.

Tut, tut, tut, mon gaillard, c'est pas beau mentir. Le lieutenant fit signe à Judith Chomsky. Celle-ci prit le dossier contenant les deux photos parues dans VROOOM. Celle de 'Big White' à côté d'une Harley Davidson et celle montrant Shäfer et 'Big White', épaule contre épaule, rigolant d'une bonne blague en compagnie de deux poules de luxe dans un bar de danseuses.

Sans un mot, la policière étala les photos sur la table pour que Shäfer et son avocat puissent les examiner à volonté. Et à voir la mine de Shäfer, cette blague-là, il ne la trouvait pas drôle du tout.

"Niez-vous toujours connaître monsieur Paulo Desbiens ? insista le lieutenant, implacable.

"Ah, je me souviens maintenant de cette soirée, fit Shäfer, la mémoire lui revenant au galop :

"Une soirée de promotion pour mes magazines."

"Dans un bar de danseuses ? Original !"

"C'est dans ces endroits-là que se trouve une partie de ma clientèle, lieutenant, répliqua 'l'aryen'.

Force était de reconnaître que Shäfer se débrouillait assez bien quand il ne cédait pas à l'indignation.

Mais pour continuer à le "chatouiller", il manquait quelques éléments.

Éléments que Léo Nguyen, de l'autre côté de la vitre sans tain, était en train chercher à l'ordinateur. À noter et le lieutenant l'avait bien vu, le hacking ne semblait plus déranger le commandant Brière. Sans doute, un autre bienfait de l'immersion avec 'la base'.

Bon, il fallait gagner du temps en attendant Nguyen et ses trouvailles. Mettre la pédale douce, comme on dit. Cette fois, Judith Chomsky n'eut pas besoin de signal pour y aller d'une suggestion : "Hem ... que diriez-vous d'un café messieurs, demanda-t-elle aimablement.

Shäfer et son avocat trouvèrent l'idée bonne. Alexandre Denis la trouva excellente : "Je t'accompagne, Judith, fit-il, anxieux d'aller voir où on en était de l'autre côté. Aussi, pour montrer aux deux autres que Chomsky n'était pas la soubrette de service, comme ils semblaient le penser.

.....

De l'autre côté, Léo Nguyen pianotait furieusement sur le clavier de l'ordinateur.

Le commandant Brière, toujours au téléphone, prit quand même le temps de griffonner un mot à l'intention d'Alexandre et de Judith : ***On a les mandats pour après-demain. Accusez-le de quelque chose, n'importe quoi ... Il faut le garder en tôle d'ici-là.***

La stratégie était claire. Il s'agissait d'empêcher Schäfer de retourner chez-lui et dans ses bureaux pour faire disparaître des preuves, s'il y en avait. Judith et Alexandre échangèrent un regard, remplirent les tasses de café et retournèrent dans la salle d'interrogatoire. Là, où les attendaient Heinz Schäfer et Maître Choquette, lesquels commençaient à trouver le temps long.

73

Trouvez quelque chose, n'importe quoi, avait écrit le commandant Brière.

Déjà on sentait que Maître Choquette allait bientôt mettre un point final à l'entrevue. Alléger l'atmosphère d'abord. Ce fut ce à quoi s'appliquèrent les détectives. Tout en sirotant leurs cafés, ils s'intéressèrent à la vie de Shäfer : "qui doit être passionnante, prétendit Alexandre Denis, misant sur le fait que le coq 'aryen' devait aimer qu'on le flatte dans le sens du poil.

Il ne se trompait pas. Heinz Shäfer s'anima, ravi du changement d'attitude de "l'auditoire". Précisons que Maître Choquette n'était pas dupe et tenta de s'interposer. Rien n'y fit. Son client se mit à blablater sans retenue.

Ainsi, les flics purent apprendre ce qu'ils savaient déjà d'ailleurs. Que Heinz Shäfer était né à Laval, y avait passé son enfance et son adolescence. Ses parents y habitaient toujours. Le père, conseiller municipal et la mère, enseignante dans une école secondaire. Du monde bien ordinaire.

Là où les enquêteurs faillirent tomber en bas de leurs chaises, ce fut quand Shäfer, les yeux brillants de fierté, leur parla d'Otto Shäfer, un aïeul (un bisaïeul pour être précis) qui avait fait partie de la garde rapprochée d'un certain Hitler, Adolf de son prénom. *Whouah !*

"Otto a laissé un journal que j'ai trouvé dans le grenier chez mes parents. Comme je lis l'allemand, j'ai pu en prendre connaissance. À l'insu de mes parents, fit 'l'aryen' avec un rire presque enfantin. Celui d'un gamin espiègle content d'avoir joué un si bon tour à ses géniteurs.

Coquin va ! pensèrent Judith et Alexandre, encore mal remis de leur étonnement.

"La lecture du journal d'Otto m'a fait une vive impression. Et m'a tracé la voie pour plus tard, quand j'ai décidé de créer un jour le groupe Les Rebelles."

Eh ben dis-donc ! Nul besoin de lui poser la question, le type allait au devant des coups. Shäfer admettait être le vrai patron du groupe Les Rebelles. Pendant que les deux flics faisaient mine d'être admiratifs (à menteur, menteurs et demi), Maître Choquette s'étouffait avec une gorgée de café.

Avant que l'avocat puisse protester, le lieutenant s'empressa d'intervenir : "Simon Laplante était, en quelque sorte, votre porte-étendard."

"Si l'on veut, oui ... Simon et moi avons le même but : éviter d'être envahis par des étrangers, des pouilleux qui viennent grossir les rangs des assistés sociaux, qui violent nos femmes, qui ... Nous sommes trop mous, ici. Un parti d'extrême-droite, ça manque au Québec !"

Ben oui, espèce de crétin ! Juste au moment où le lieutenant s'apprêtait à demander à Shäfer de développer sa pensée ... *hem...* , le téléphone interne sonna à nouveau.

C'était Léo Nguyen. Il avait enfin trouvé les éléments manquants. Pour la seconde fois, le sergent-déetective avait hacké le compte bancaire de Shäfer. Ce coup-ci, il avait identifié des montants variant de cinq à dix milles dollars, retirés en espèces depuis quelques mois. Montants qui se retrouvaient, comme par enchantement, dans le compte bancaire de Josiane Rozon.

Le lieutenant avait maintenant ce qu'il fallait pour rebondir : "N'est-il pas vrai, monsieur Shäfer que Josiane Rozon vous faisait chanter ?"

"La demi-sœur de Simon ? Je la connaissais à peine, riposta le descendant du bisaïeul nazi.

"Nul besoin de bien connaître la personne pour céder à un chantage, monsieur Shäfer. Il suffit simplement d'avoir quelque chose à cacher."

"Lieutenant, vous allez trop loin ! Nous partons, s'indigna Maître Noël Choquette.

"Pas si vite Maître, fit énergiquement le lieutenant. Puis s'adressant au patron des magazines VROOOM : "Heinz Shäfer, je vous arrête pour avoir crée et soutenu un groupe néonazi subversif, responsable de plusieurs méfaits publics. Vous avez le droit de garder le silence ..." C'était une accusation tirée par les cheveux et à la limite du vraisemblable.

Le lieutenant le savait. Maître Choquette également.

Pour sûr, l'avocat allait faire sortir son client dans les prochaines quarante-huit heures.

Mais qu'à cela ne tienne, en attendant le jour des perquisitions, Heinz Shäfer serait bien au chaud dans une cellule. Et incapable de passer des documents compromettants à la déchiqueteuse.

74

Heinz Shäfer fut effectivement libéré dans les quarante-huit heures. Juste à temps pour assister aux perquisitions. Ainsi, advenant une comparution en cour, Shäfer ne pourrait pas invoquer le fait que la police avait agi à son insu. La procédure avait été suivie à la lettre.

Mais Shäfer lui, ne voyait pas la chose sous le même angle. Déjà que ses deux nuits passées en cellule l'avaient mis en rogne, ne voilà t-il pas que les flics envahissaient son territoire. Les regards furibonds qu'il leur lançait en témoignaient.

Pendant que les gens de l'Identification judiciaire s'égayaient un peu partout, le lieutenant Denis observait 'l'aryen' du coin de l'oeil. *Non, Shäfer n'était pas heureux du tout.*

Comme il se devait, Maître Noël Choquette était présent. Évidemment, l'avocat avait pigé le stratagème de la police : empêcher Shäfer d'agir en attendant le jour des perquisitions. Lui non plus ne la trouvait pas drôle. S'approchant d'Alexandre Denis, il murmura : "Bien joué, lieutenant ! Vous gagnez la première manche. Reste à voir si vous remporterez la palme."

"C'est ce que nous verrons cher Maître, rétorqua Alexandre, légèrement moqueur.

Oui, il était très loin le temps des repas de macaronis au fromage pris en commun dans un petit appartement de la rue Saint-Hubert. Et pourtant, dans le regard des deux hommes, il y avait un soupçon de regret. *Domage quand même*, ils ne jouaient plus dans la même ligue.

.....

Intéressants les résultats des perquisitions.

Bien entendu, dans les bureaux des publications VROOOM, il y avait l'ordinateur déjà hacké par Léo Nguyen. Le matériel recueilli rendait simplement ses 'trouvailles' plus officielles, si l'on veut.

Mais ce fut dans la demeure de Heinz Shäfer que les flics frappèrent le jackpot.

Dans la cuisine, on trouva une bonne quantité de cyanure dissimulée dans un contenant prévu pour la farine. Ben oui, fallait y penser ... Suffisait juste de ne pas se tromper de bocal en préparant un gâteau. Mais peut-être que Shäfer ne cuisinait pas.

Alors, où s'était-il approvisionné en cyanure ?

En examinant le contenu de son PC, les flics en eurent une bonne idée. On y trouva de nombreuses photos du sieur Shäfer en compagnie de Paulo 'Big White ' Desbiens. Et ... une vidéo filmée lors de fiançailles. Oui, oui, oui ... Les fiançailles de Heinz Shäfer avec Brigitte, vingt ans et fille cadette de 'Big White'.

Tout est dans tout, pas vrai !

Bon, cela ne prouvait pas encore que Heinz fut responsable des meurtres de son ex-épouse, de Josiane Rozon et de Simon Laplante. Et cela n'indiquait pas comment le cyanure avait été introduit dans deux prisons censément à sécurité maximale.

Mais, et c'est là que ça devenait passionnant, sur la vidéo des fiançailles, l'on voyait un Heinz souriant, passant une bague au doigt de Brigitte sous l'oeil attendri de papa 'Big White'. Derrière le trio, parmi les invités, l'on apercevait clairement un dénommé Raymond Vézina (Ray, pour les intimes).

Et qui était Vézina ? Il était le nouveau directeur de la prison où avait été tué Simon Laplante et où était incarcéré le délicieux 'Big White'. Qui plus est, Vézina était marié à une certaine Lucette, gardienne à la prison où l'on avait trouvé Josiane Rozon, raide morte.

Ouais ... tout est en tout.

75

On ramena Heinz Shäfer au poste pour un interrogatoire en règle cette fois. Plus question d'entrevue de routine et de blablabla ...

Au bout de plusieurs heures d'un interrogatoire serré, ponctué des cris d'indignation du prévenu et malgré les objections véhémentes de Maître Noël Choquette, Heinz Shäfer passa aux aveux.

Eh oui, 'l'aryen' était de ces matamores qui, lorsqu'on leur serre la vis, finissent par se mettre à table. Pas tous, évidemment. 'Big White' Desbiens étant l'exception qui confirmait la règle. Mais que Desbiens parle ou non, peu importait maintenant. D'autres le faisaient à sa place. Dont, le ci-devant Heinz Shäfer, lequel y alla à fond de train pour charger son bon ami et futur beau-père.

Édifiants, les aveux. Très édifiants ...

D'abord, le meurtre de Viviane Thibodeau, son ex-épouse. Quelque mois après le divorce, Heinz l'avait invitée pour un lunch dans un excellent restaurant de Joliette, ville où elle avait domicile après le divorce. Le prétexte : faire une croix sur le passé. Heinz éprouvait, avait-il dit à la malheureuse : "un immense regret pour son comportement inacceptable envers elle".

Viviane avait accepté de le revoir. Au restaurant, il s'était présenté avec des fleurs et une énorme boîte de chocolats emballée dans du beau papier rose. Manipulateur comme pas un, Heinz lui avait fait le grand jeu du repentir pendant tout le repas. Si bien que la pauvre Viviane, sans doute une très bonne personne, rentra chez-elle avec les fleurs et la fameuse boîte de chocolat.

Deux jours plus tard, elle mourait. Empoisonnée au cyanure. L'enquête menée par des flics de Joliette, le démontra. Mais on ne put prouver comment elle l'avait ingéré. Heinz Shäfer avait été interrogé puis, relâché faute de preuve.

"Comment vous êtes procuré le cyanure ? questionna le lieutenant Denis.

"Paulo Desbiens m'en a refilé une bonne quantité, fit Shäfer.

"À utiliser en cas de besoin, ironisa Alexandre. Il n'avait pu la retenir celle-là.

"Je savais que ses chocolats préférés étaient ceux à la cerise. Dans la boîte, il y en avait plusieurs mais seulement deux avec du cyanure."

"Deux, dans lesquels vous aviez introduit le cyanure." Ce n'était pas une question.

"Exact, lieutenant. C'est la raison pour laquelle vos collègues de Joliette n'ont pu prouver comment Viviane l'avait ingéré, sourit 'l'aryen' encore tout content d'avoir déjoué la police.

On eut dit que Shäfer ne se rendait pas compte qu'il était dans le pétrin jusqu'aux yeux. Peut-être s'imaginait-il que l'esprit de son bisaïeul Otto Shäfer le protégerait ou peut-être se pensait-il invincible ? *Et /ou les deux ?* Cette fois, le lieutenant ne fit aucun commentaire. Il y a des moments où il est préférable de passer à un autre appel plutôt que de vomir son dégoût : "Pour les meurtres de Josiane Rozon et de Simon Laplante, comment avez-vous procédé ? questionna-t-il calmement.

Shäfer expliqua qu'il avait confié à Brigitte sa fiancée, laquelle allait régulièrement rendre visite à son père en tôle, le soin de lui apporter un présent de sa part. La jeune fille, ne se doutant de rien, avait fait la commission. À la prison des hommes, grâce aux bons soins du directeur Raymond Vézina, ami de la famille Desbiens, la consigne était de laisser passer Brigitte sans inspection.

Ce fut donc, dans un beau coffret ciselé et tout et tout, que le cyanure fut introduit à l'intérieur des murs. Le reste avait été un jeu d'enfant. Le couple Vézina y verrait. Raymond se chargerait de la bouffe de Simon Laplante. Son épouse Lucette s'occuperait de celle de Josiane Rozon.

Une bonne dose de cyanure pour chacun et qu'on n'en parle plus. Du moins, c'était l'impression que laissait cette partie des aveux de Shäfer. Ce beau grand blond baratineur, auquel deux femmes avaient fait aveuglément confiance. Viviane et Brigitte. L'une l'avait payé de sa vie. L'autre prendrait probablement du temps à s'en remettre.

Pour le meurtre de Viviane, le motif de Shäfer était clair : l'homme ne souffrait pas le rejet.

Pour celui de Josiane Rozon, qui le faisait chanter : "J'en avais marre de payer, déclara l'aryen' comme s'il n'avait pas couru après son malheur. Pour celui de Simon Laplante, Shäfer prétendit que l'idée venait de Paulo Desbiens : "Paulo craignait les révélations de Simon aux procès, expliqua-t-il.

"Et vous, monsieur Shäfer, craigniez-vous ses révélations ?"

"Avec son comportement erratique, Simon a fichu en l'air mon projet de parti d'extrême-droite au Québec et ça, je ne le lui pardonnais pas." Le ton donnait froid dans le dos.

Alexandre Denis n' avait jamais visité les camps de concentration de Dachau et de Buchenwald en Allemagne, pas plus que celui d 'Auschwitz en Pologne, mais il eut soudain l'impression d'entendre un écho. L'écho des cris de millions de juifs qui étaient morts dans les chambres à gaz.

Pas de doute, Heinz Shafer était bel et bien l'arrière petit-fils d' Otto Shäfer, membre de la garde rapprochée d' Adolf Hitler. Consternant, effroyable ! Même Maître Noël Choquette frissonna. Quand on passa les menottes à son client, l'avocat ne protesta pas.

76

Dans les jours qui suivirent, Raymond Vézina et sa femme Lucette furent arrêtés. Accusés de meurtres et de gangstérisme. Ni l'un ni l'autre n'essayèrent de nier. Les preuves contre eux étaient 'béton'. Fort bien, mais des questions demeuraient et non les moindres.

Savait-on au ministère que Raymond Vézina était ami avec Paulo 'Big White' Desbiens, un criminel notoire ? Si oui, qui donc était responsable de sa nomination au poste de directeur de l'une des prisons les plus importantes au Québec ?

Le lieutenant-déetective Alexandre Denis et son équipe se penchèrent sur la question.

Au ministère, impossible d'obtenir quelque renseignement que ce soit. Mystérieusement, on avait égaré des dossiers, on ne retournait pas les appels, les gens étaient en meetings et ainsi de suite ... Tant et si bien que, pour obtenir des réponses, les détectives se rabattirent sur le WEB où plus grand-chose demeurait sans réponse.

Et ce fut là qu'ils trouvèrent peut-être une piste. Intéressante certes, mais délicate. Délicate à un point tel que les répercussions ne tardèrent pas à se faire sentir. Le lieutenant fut mandé d'urgence au Quartier général dans les bureaux du commandant.

"Faut qu'on se parle et ça presse, lui avait texté Brière.

.....

Le commandant avait l'air fatigué. En fait, il avait l'air déprimé. Alexandre l'avait vu dans bien des états. Injurieux, injuste, retors, mielleux, complice parfois, mais jamais dans un tel état d'abattement ... Brière alla droit au but comme d'habitude; mais il le fit en se raclant la gorge : "Hem ... quelqu'un de l'État major m'a appelé hier soir à la maison pour me dire d'arrêter tout ça."

"Arrêter tout ça ?"

"Finies les recherches au sujet de tu sais qui."

"De Raymond Vézina ?"

"Ouais."

Le lieutenant n'était pas vraiment surpris mais tenta quand même de s'objecter : "Et pourtant, dans d'autres enquêtes, on a réussi à ..."

"Pas cette fois, Alexandre. On laisse tomber. Point final."

"Affaire classée ?"

"Affaire classée, oui."

Les deux hommes assis l'un en face de l'autre se regardèrent en silence.

COVER-UP ...

Quelqu'un, en haut de la pyramide, avait intérêt, pour une raison inconnue et qui le resterait probablement, à étouffer l'affaire. Alexandre Denis avait bien une petite idée, mais Brière, lui ?

"Hem ... j'ai besoin de prendre l'air, fit le commandant. "On pourrait aller prendre un café quelque part. Qu'en dis-tu, Alexandre ?" Ce faisant, Brière mit un doigt sur sa bouche, indiquant par là qu'il pensait que son bureau était mis sur écoute.

Alexandre se demanda si son chef était sérieux, puis voyant qu'il l'était, il accepta : "Je ... oui, pourquoi pas. Il fait beau dehors."

.....

"Ouais ... quand on tombe dans le politique, c'est pas toujours propre, grimaça Brière, une fois les deux hommes à l'extérieur.

"Vous croyez vraiment qu'on a mis votre bureau sur écoute, commandant ?"

"J'en suis certain, Alexandre. J'ai découvert une puce électronique dans le récepteur de mon téléphone. Je n'en ai pas trouvé ailleurs mais ça ne veut pas dire qu'il n'y en a pas d'autres."

"Mais qui ?"

"Je ne sais pas ... En fait, la consigne de tout arrêter vient directement du ministère. Et à l'État major, on m'a bien fait comprendre que si on continue, des têtes vont rouler."

"Ah oui ?"

"Ouais ... la mienne et la tienne Alexandre."

Sur ces paroles "encourageantes", le lieutenant et son commandant allèrent, pour la première fois de leur vie, prendre un café ensemble sur une terrasse de la Place des Spectacles pas très loin du Quartier Général. Un endroit où à cette heure, il n'y avait pratiquement personne.

En tout cas, personne qui avait intérêt à les espionner.

En sirotant leurs cafés lattés, le lieutenant et son commandant parent, sans craindre les oreilles indiscrètes, se perdre en conjectures sur les raisons du *cover-up*.

La "game" comme la qualifia Brière, se jouait en haut lieu. Et s'ils ne marchaient pas droit, ou plutôt *croche* en l'occurrence, et bien... bye, bye, les boys ! Chose certaine, et les deux hommes en convinrent, la nomination d'un type comme Raymond Vézina au poste de directeur de l'une des plus importantes institutions carcérales du Québec n'était pas l'effet du hasard.

"Qui, de l'État major, vous a téléphoné, commandant, s'enquit Alexandre.

"Wilfrid Boyer, l'assistant-directeur."

"Wilfrid Boyer, vous le connaissez mieux que moi. Qui est-il exactement ?"

"Bof, un type qui vient du bureau de l'ancien ministère de la justice. Celui du parti qu'on a délogé, y a pas si longtemps."

"Ah ! Supposons, pour la forme, que son nom soit W-i-l-f-r-i-e-d Bayer, fit le lieutenant en germanisant le nom : "... il ..."

"Tu parles allemand, toi ?"

"Absolument pas. Mais les racines sont les mêmes. Boyer/Bayer, vous voyez ?"

"Mouais ... C'est pas un peu tiré par les cheveux, Alexandre ?"

"J'ai simplement dit, supposons pour la forme, commandant."

"Mmm ... on ira pas loin avec ça."

"Non, on ira pas loin avec ça. Mais ..."

"Toi quand tu prends ce ton-là et que t'ajoutes un *mais*, c'est que t'as trouvé quelque chose."

"Peut-être, oui."

"Dis-moi pas que c'est encore avec du hacking ? On n'a pas besoin de ça en ce moment."

"Pas du tout. Les renseignements qu'on a trouvés sont accessibles à tout le monde qui sait naviguer sur le WEB."

"OK, alors qu'est-ce que ... ?"

"Simon Laplante, Raymond Vézina et Heinz Shäfer ont fréquenté la même école secondaire. Et qui a été un de leurs profs à l'époque ? Léon Phaneuf, l'actuel ministre de la Sécurité publique."

"Celui qui est responsable de la nomination de Vézina. Ouais ... Laplante, Vézina, Shäfer et ... le ministre Phaneuf ?"

"Pourquoi pas ?"

"Et les quatre auraient demandé à Paulo 'Big White' Desbiens et sa gang de faire certaines jobs de bras pour eux ?"

"Pour le ministre Phaneuf, je n'ai aucune preuve. Mais pour les autres, sûrement."

"Mais dans quel but ? Comploter pour ... ?"

"Est-ce que je sais moi ! Ébranler les institutions, paver la voie à la création d'un parti nazi, le rêve de Shäfer. Raymond Vézina a peut-être été nommé directeur pour faire du recrutement à l'intérieur des murs, voir s'il n'y aurait pas moyen d'y installer une chambre à gaz, par exemple."

"J'ignorais que tu avais autant d'imagination, ricana Brière."

"Bof, c'est de l'humour noir."

"Quand même, il doit y avoir du vrai dans tout ça. Mmmm ..."

"C'est une possibilité très possible, si je peux me permettre, commandant."

"Et à cause de son association avec Josiane Rozon pour le meurtre de Leïla, Simon Laplante aurait brouillé les cartes. Donc les autres ont décidé de s'en débarrasser."

"Le meurtre de Leïla n'était sans doute pas prévu dans leurs plans."

"Et Josiane Rozon, elle, c'était parce qu'elle faisait chanter Shäfer ... ouais ..."

"Ça, Shäfer l'a avoué."

"Mais choisir le cyanure pour en finir avec Rozon et Laplante c'était pas très brillant. Déjà que le meurtre de Leïla avait fait beaucoup de bruit et que ..."

"L'arrogance, commandant. Shäfer en a une bonne dose."

"Ce serait lui qui aurait tout manigancé ?"

"Pourquoi pas ? Shäfer se voyait déjà président de la première république nazie du Québec. Il a dû calculer qu'il ne risquait rien et que de toute manière, 'Big White' Desbiens casquerait à sa place. En interrogatoire, il a fait son possible pour le charger au max."

"Ouais ... euh ... penses-tu qu'à Québec, le PM est au courant ?"

"Ça m'étonnerait. Le PM ne tremperait pas dans une histoire semblable. Il est plutôt centre-gauche ... Chose certaine, on essaie d'étouffer l'affaire et si quelqu'un de l'État major en est rendu à mettre votre bureau sur écoute, c'est plutôt inquiétant, commandant."

"Tu crois vraiment qu'ils ont infiltré l'État major. Mouais ... je ... "

Brière se tut brusquement. Était-ce parce que l'hypothèse d'un complot néonazi ourdi avec l'aide de quelqu'un de l'État major, possiblement Wilfrid Boyer, lui paraissait farfelue ou le contraire ? Alexandre Denis n'aurait su le dire. Le visage du commandant, si mobile d'habitude, était indéchiffrable.

Brière secoua la tête puis, changea complètement de sujet. Il se mit à parler de sa fille Léa qui venait de passer les examens du Barreau : "Elle a trouvé du travail au DPCP et j'en suis très fier."

Un instant surpris du changement de cap, le lieutenant s'adapta aussitôt : "Ah, c'est très bien ! On aura une brillante procureure de notre côté, fit-il. Ce n'était ni de la flagornerie ni de l'ironie. Alexandre avait rencontré la fille de Brière une couple de fois et l'avait trouvée remarquable d'intelligence et de vivacité.

"Ah, elle est très capable, ma Léa !" Et le commandant de continuer à vanter les mérites de sa fille. C'était beau à voir et à entendre.

"Et toi, Alexandre, comment vont tes enfants ?"

Décidément, Brière était déroutant. Cette fois, le lieutenant eut un peu de difficulté à s'ajuster. Il parlait rarement de sa famille avec son chef : "Heu ... les enfants vont bien ... ils ... "

"Les jumelles ont quel âge maintenant ?"

"Bientôt quatre ans. Dans quelques jours, en fait."

"Quatre ans, déjà ! Comme le temps passe, fit Brière songeur.

"Oui, le temps passe. Très vite ... trop vite."

Et ce fut sur des considérations pseudo-philosophiques que le lieutenant et son commandant terminèrent leurs cafés. Sans qu'il fut à nouveau question d'un possible complot néonazi et du *cover-up*. Après, ils se séparèrent, chacun devant retourner au travail. L'un au Quartier général, coin Saint-Laurent et Sainte-Catherine, l'autre au Centre d'enquête, place Versailles.

N'empêche qu'Alexandre Denis était resté sur sa faim.

Pourquoi Brière avait-il changé de sujet aussi brusquement ? À quelle enseigne logeait-il exactement ? Il était très près des gens de l'État major. *Hum ... ?*

78

L'arrestation de Raymond (Ray) Vézina et de sa femme Lucette avait fait grand bruit. Dans les médias traditionnels, bien sûr. Mais aussi, dans les médias sociaux où la machine s' emballa et pas qu'un peu. Des milliers d'arobas @, hashtag #, barre oblique : Moi itou ... Moi non plus ...

Une grande séance de défoulement collectif.

Tout y passa ... Comment le Québec en était-il rendu-là ?

Un Québec où un directeur de prison s'acoquinait avec des motards criminalisés. Où un propriétaire de revues de chars et de motos était prêt à tout pour arriver à créer un parti nazi. Un Québec où un juge se laissait corrompre. Un Québec où une travailleuse sociale, meurtrière de surcroît, se faisait assassiner en prison. Un Québec où un imam complètement zinzin avait manigancé un attentat à la voiture piégée. Et ainsi de suite ...

Dans un talk-show de fin de soirée, Laurent Caron, un chroniqueur politique très apprécié du grand public, posa les questions qui tuent : "Qui a nommé un type comme Raymond Vézina, directeur d'une prison à sécurité maximale ? Hein, qui ? Que nous cache-t-on ? Pourquoi empêche-t-on les flics d'enquêter à ce sujet-là ? Et dans quel but ?"

C'était une sortie spectaculaire. De quoi donner au ministre Léon Phaneuf l'envie de réciter son chapelet ou encore de gravir à genoux les marches de l'Oratoire Saint-Joseph.

Le lendemain, quand il en lut le compte-rendu dans le journal, Alexandre Denis se demanda si Laurent Caron n'avait pas eu, par hasard, un entretien 'très privé' avec un certain commandant Brière. *Si oui* , il savait maintenant à quelle enseigne logeait son chef. *Du bon côté* ...

.....

À la fin de la semaine, deux événements se produisirent presque simultanément.

Une mutation et un départ.

Au SPVM, Wilfrid Boyer, l'assistant-directeur, fut muté à une autre fonction : "pour relever de nouveaux défis" affirma le grand patron du SPVM.

Quant au ministre Léon Phaneuf, il démissionnait : "pour raisons familiales". En point de presse, le PM regretta le : "départ d'un fidèle collaborateur ... et blablabla ... "

79

Point final, huh !

Quand vint l'heure de faire le bilan d'une période de turbulences extrêmes, les détectives choisirent de ne pas parler du *cover-up* pas plus que du complot nazi. Avorté, heureusement. Au fond, pourquoi se fatigueraient-ils les méninges à essayer de résoudre une énigme que personne en haut lieu, pas même le PM, ne voulait éclaircir ?

Non, merci.

Et puis, il y avait chez-eux une certaine lassitude. Comme un trop-plein d'événements tragiques, de noirceur, de ... Quelqu'un leur aurait fait le récit de tout ce qui s'était produit en si peu de temps, ils ne l'auraient pas cru. Même qu'ils lui auraient ri au nez tellement c'était à peine croyable.

En trois mois, ils avaient résolu quatre meurtres. Celui de l'idole de la chanson Leïla Farahani. Celui, non résolu jusque-là, de Viviane Thibodeau, l'ex-épouse du nazi Heinz Schäfer. Ceux de Josiane Rozon, la travailleuse sociale meurtrière, ainsi que de son demi-frère, le néonazi Simon Laplante.

Ensuite, ils avaient contribué à pincer Paulo 'Big White' Desbiens, ses deux fils et plusieurs motards criminalisés. Des gens qu'on avait pas réussi à épinglez avant. Maintenant, c'était fait. Ils avaient mis fin au trafic d'armes des White Wings et démantelé leur laboratoire clandestin.

Et n'en déplaise à "qui de droit" et grâce à leurs efforts, un directeur de prison et sa femme étaient en tôle. C'est-y pas beau ça ! Ainsi le couple pourrait tenir compagnie à Heinz Schäfer, l'homme qui voulait devenir président de la première République nazie du Québec.

Puis, le ministre Léon Phaneuf avait démissionné. Dans son cas, s'ils avaient été incapables de le faire accuser, ce n'était pas faute de ne pas avoir essayé.

Aussi, et ils étaient loin de s'en repentir, ils avaient mis un terme aux après-midi de farniente à la marijuana du gérant d'artistes et prédateur sexuel Scott Murphy.

Mis fin à de futurs attentats à la voiture piégée ourdis par l'imam Kabdi qui continuait à s'égosiller dans sa cellule. Sans oublier la capture du juge Landry. Un juge corrompu à l'os. Celui des pots-de-vin, des parts dans le labo clandestin des White Wings et leur complice pour le trafic d'armes.

Pas mal quand même.

Certes, ils n'avaient pu prévenir l'attaque contre Camille Fortin, la chef-rechercheuse de Kim Lemelin. Pas plus que l'accident dont avait été victime l'ethnologue Catherine Lafond. N'empêche que les deux femmes étaient bien vivantes. L'une marchant encore avec des béquilles et l'autre se préparant doucement à retourner au travail à l'automne suivant.

Oui, les détectives avaient besoin de refaire leurs forces.

80

Centre d'Enquête, salle de conférence.

"Il paraît que Brigitte Desbiens va écrire ses mémoires. J'ai entendu ça aux nouvelles hier, fit Régimbald en ricanant.

"Écrire ses mémoires à vingt ans ! Bof, elle a certainement beaucoup de choses à raconter, ironisa Judith Chomsky. "Un peu comme l'a fait Natalia Bartoletti, la fille de Piétro, le mafioso."

"Ouais ... Natalia Bartoletti a été interviewée à l'émission de Trucmuche. Vous savez celui qui fait toujours des entrevues gnangnan, grimaça Sans-Souci. "Elle n'avait pas grand-chose à dire."

"Je vous trouve pas mal durs avec ces pauvres filles, s'émut Léo Nguyen. "Voyez-vous, psychologiquement, c'est bon de ..."

"Ah ! non, Nguyen, ne recommence pas avec ta pop-psycho, protesta Régimbald.

"Ce n'est pas de la pop-psycho, espèce de nono, s'indigna Nguyen.

"Bullshit ! c'en est, maudit épais."

Finie la zénitude des deux sergents-détectives. Leur guéguerre culturelle repartait de plus belle. Le lieutenant intervint en souriant : "De toute manière, c'est très *in* de se raconter dans un livre. D'ailleurs, j'y songe sérieusement, fit-il. Je pourrais décrire nos meetings, parler de vous deux, relater vos passionnantes discussions. Ce serait un hit, j'en suis certain."

Les autres éclatèrent de rire.

Nguyen et Régimbald rougirent, puis finirent pas rire. L'instant n'était pas à la chicane pas plus qu'aux récriminations. N'avait-on pas collectivement décidé de ne penser qu'à des choses positives ? Parce que du positif, il y en avait. Notamment, dans le cas de la famille Farahani.

Le sergent-détective Guy Lambert se chargea de le souligner : "Ça me fait chaud au cœur de savoir que Farah et Javid vont récupérer une partie de l'héritage de Leïla. En voulez-vous du positif et ben en v'là, ajouta-t-il avec un large sourire.

Tout le monde hocha la tête. *Oui, c'était du positif.*

En effet, le lieutenant avait donné suite à l'offre généreuse du notaire Saintonge. Il l'avait mis en contact avec les Farahani et le notaire s'était fait un plaisir de leur prodiguer ses conseils judiciaires et juridiques. Qui plus est, s'étaient joints à lui, Étienne Paquin, le vérificateur-comptable, ami de feu Jean Rivard, de même que ... *hem* ... Maître Yves Gravel, avocat au Droit de la Famille et ex-amant de Josiane Rozon. Évidemment, le jeune avocat ne le criait pas trop fort, et ce même si personne ne lui en tenait rigueur. Une erreur de parcours, ça peut arriver à tout le monde.

Toujours est-il que, grâce à ce trio improvisé mais très performant, Javid et Farah héritaient d'une bonne partie de ce qui leur revenait de droit.

Le couple se proposait de déménager à Montréal. Non pas dans le loft de leur fille qui serait mis en vente, mais ailleurs. Les Farahani ne voulaient pas avoir à se rappeler un passé encore trop frais et trop douloureux. Et puis le fait que le loft avait été occupé, ne serait-ce que quelques semaines, par la meurtrière de Leïla, le rendait encore moins habitable pour eux.

Javid reprenait sa profession d'ingénieur. Il avait reçu plusieurs offres d'emploi dans la région de Montréal. Vingt ans à travailler comme chauffeur de taxi (probablement regardé de travers par plusieurs) et soudain, parce que vous faites les manchettes, on se rend compte que vous êtes "quelqu'un de très bien, finalement".

Les deux fils, eux, iraient au même collège que Nicolas, le fils du lieutenant. Quant à Farah, elle prendrait la direction de L'Auberge du Soleil, présentement sous tutelle gouvernementale. Les Farahani avaient décidé d'investir dans l'organisme. Ils lui garderaient sa vocation mais le renommeraient L'OASIS. Cela s'appelait "donner au suivant".

"Croyons-le ou non, il y a encore des gens foncièrement bons ... Qu'ils prient Allah, Yahweh, Jésus-Christ, qu'ils soient bouddhistes ou athées importe peu au fond, remarqua assez pompeusement Léo Nguyen. Cette fois, Frank Régimbald ne dit rien. Il était d'accord avec son collègue.

Oui, les enquêteurs avaient de quoi se réjouir, ce matin-là.

Et maintenant qu'on allait vers l'été, ils essayaient d'oublier tout le reste.

Et tout le reste voulait dire : les atrocités commises par des êtres humains envers d'autres êtres humains. Tout le reste voulait aussi dire : leurs sueurs froides, leurs attentes interminables, la duplicité de certains dirigeants et leurs propres techniques d'enquête frôlant parfois l'illégalité.

Ne penser à rien d'autre qu'à du positif. C'était, pour eux, une forme de thérapie. Quasiment de l'auto-défense. Peut-être même le seul moyen de ne pas devenir semblables à ceux et celles qu'ils pourchassaient inlassablement.

81

Début juin, on célébra l'anniversaire des jumelles Lemelin-Denis.

Étaient invités les grands-parents des deux côtés. Élise, la sœur d'Alexandre, ses deux ados et son mari Louis Santerre. Les 'tantines' Claire Toupin et Giullia Orsini. Rita Latendresse, son mari Steve Nolin et leurs enfants. Sans oublier ... Mimi et Réjean Bourque.

Mimi avait vu un second oncologue, lequel assurait que le cancer n'était qu'en phase1 et se traiterait facilement avec de la radiothérapie. Si bien qu'elle n'allait mourir dans les trois mois comme l'avait prédit le premier spécialiste. Alors, comment expliquer un tel écart de diagnostic ? Sur la défensive, l'oncologue qui s'était fourvoyé avait prétendu "qu'on lui avait remis le mauvais dossier".

Encore un qui rejetait le blâme sur ses subordonnés. Quoiqu'il en soit, Mimi avait bon teint, quasiment celui d'une jeune fille. Réjean, lui, était redevenu le vrai Réjean. Celui des blagues un peu faciles et des rires un peu gras. Mais aussi, celui du gros bon sens. L'homme rassurant. Celui qu'on aimait avoir comme ami.

Le commandant Brière n'était pas invité pour la simple raison qu'il ne faisait pas partie des intimes du couple Lemelin-Denis. N'empêche qu'il avait pensé aux jumelles. Deux jolie poupées, probablement choisies par madame Brière. En les remettant à Alexandre dans leur emballage doré, il lui avait dit, narquois : "Heureusement, que les petites ressemblent à leur mère !"

Le lieutenant avait ri et l'avait remercié en leurs noms et en celui de leur mère : "Pas au mien commandant, avait-il ajouté, ironique à son tour.

.....

Il faisait très beau le jour de l'anniversaire et l'on fit un BBQ sur la terrasse arrière.

Quand vint le moment d'offrir les cadeaux à Zoé et Chloé, Alexandre, la main droite emmaillotée dans un pansement, leur présenta la maison de poupée qu'il avait finie la veille au soir. Dans sa hâte de terminer à temps, il s'était profondément entaillé la main. Rien de bien grave, mais assez pour nécessiter quelques points de suture.

"Pauvre papa, s'inquiéta Chloé, est-ce que ça fait bobo ?"

La petite était la plus sensible des deux jumelles. Son père lui sourit : "Un peu, mais pas trop, ma chérie, fit-il tout joyeux de présenter son chef-d'oeuvre à ses filles.

Des cadeaux, les jumelles en reçurent des plus chers et des plus beaux. Mais la maison de poupée était celui qu'elles préférèrent. Pas seulement parce ce que leur père l'avait construite mais aussi, parce qu'elles se proposaient d'en faire une maison pour Blanche-Neige, leur nouvelle héroïne.

Quatre ans, heureux âge !

On termina la fête en écoutant le 'band' de Nicolas, Noémie, Zach et Loïc, auquel s'était joint, au synthétiseur, l'inspecteur Louis Santerre complètement déchaîné ce jour-là.

.....

Le week-end suivant, Kim et Alexandre parlaient se reposer dans une auberge de Hudson. Ils avaient renoncé à se rendre à Saint-Jean Port-Joli comme Kim l'avait suggéré un peu à la blague.

Non pas parce que Saint-Port-Joli n'offrait aucun attrait, mais plutôt parce que Hudson était moins loin de Montréal. De plus, l'auberge où ils se rendaient jouissait d'une excellente réputation. Sa table d'hôte "était à se rouler par terre", leur avait-on dit.

Armande et les grands-parents Saintonge s'occuperaient des enfants pendant ces trois jours d'un repos bien mérité. Dans ses bagages, Alexandre n'emportait pas son beeper. Trois jours sans entendre parler de meurtres, de corruption et d'infâmes crapules, ce n'était pas un luxe. C'était une nécessité.

Prière de ne pas déranger, SVP.

Montréal, le 17 septembre 2018

